ÉDOUARD ROD

LE SILENCE

DIX-NEUVIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN *et* Cie

LE SILENCE

ŒUVRES D'ÉDOUARD ROD

ROMANS

La Course à la Mort. 6e édition. 1 vol. in-16. (*Épuisé*). 3 fr. 50

Le Sens de la Vie. Ouvrage couronné par l'Académie française (*Prix de Jouy*). 13e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La Vie privée de Michel Teissier. 9e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

La seconde vie de Michel Teissier. 8e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Les Roches blanches. 19e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Dernier Refuge. 14e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Là-Haut. 14e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Mademoiselle Annette. 13e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'Inutile Effort. 8e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Aloÿse Valérien. 9e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Scènes de la Vie Cosmopolite. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

Le Ménage du Pasteur Naudié. 1 vol. (Fasquelle). . 3 fr. 50

Au Milieu du Chemin. 1 vol. (Fasquelle). . . . . 3 fr. 50

L'Eau courante. 1 vol. (Fasquelle) . . . . 3 fr. 50

Un Vainqueur. 1 vol. (Fasquelle). . . . . 3 fr. 50

L'Indocile. 1 vol. (Fasquelle). . . . . 3 fr. 50

CRITIQUE

Les Idées morales du Temps présent. — Ernest Renan. — Schopenhauer. — Emile Zola. — Paul Bourget. — Jules Lemaître. — Edmond Scherer. — Alexandre Dumas fils. — Ferdinand Brunetière. — Le comte Tolstoï. — Le vicomte E.-M. de Vogüé. 7e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Études sur le XIXe siècle. — Giacomo Leopardi. — Les Préraphaélites anglais. — Richard Wagner et l'esthétique allemande. — Victor Hugo. — Garibaldi. — Les véristes italiens. — M.-E. de Amicis. — La jeunesse de Cavour. 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . . 3 fr. 50

Nouvelles Études sur le XIXe Siècle. — Alphonse Daudet. — M. Anatole France. — Victor Hugo et nos contemporains. — Emile Hennequin. — M. Arnold Boecklin. — Schopenhauer et ses correspondants. — Une tragédie de M. Sudermann. — M. A. Fogazzaro. — L'idéalisme contemporain. — Les Mœurs et la littérature d'information. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Essai sur Gœthe. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

ÉDOUARD ROD

LE SILENCE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1920

LE SILENCE

I

UNE CONVERSATION

C'était après un de ces dîners qui réunissent périodiquement des hommes de professions diverses, anciens camarades d'étude que la vie a séparés, entre lesquels subsiste pourtant le lien des souvenirs de jeunesse et qui se revoient avec plaisir. On prenait le café, en fumant. La conversation, après avoir effleuré plusieurs sujets, s'était, pour un instant, fixée sur un fait-divers assez curieux : un homme du monde, nommé, je crois, M. de Préfontaine, s'était fait, un soir, ramener chez lui avec un coup de couteau dans le ventre ; après trois jours d'agonie, il avait expiré sans avoir dit un seul mot, quoi-

qu'il eût toute sa connaissance et qu'un habile juge d'instruction se fût efforcé de le faire parler. D'abord, chacun jugea une obstination si énergique selon son tempérament. Quelques-uns l'admiraient; d'autres la trouvaient par trop héroïque :

— Pour moi, fit un romancier célèbre, à sa place, j'aurais tout dit.

— Pourquoi donc ? demanda quelqu'un. Parler ne l'aurait pas sauvé.

— Mais cela l'aurait soulagé! conclut le romancier en exagérant son accent du Midi.

Là-dessus, on risqua des conjectures sur le secret gardé par ce tragique silence. Puis, étant tombés d'accord qu'il s'agissait d'une vengeance conjugale, nous en vînmes à discuter le droit à la vengeance. Ce thème banal nous eut bientôt lassés. Alors, la causerie s'affina, confisquée par les plus subtils d'entre nous, qui se mirent à discuter, si l'on peut dire, sur l'essence des liaisons irrégulières.

Un premier point fut établi sans soulever de sérieuses contestations : que le mariage

est une institution défectueuse, tout à fait insuffisante à régler les rapports des sexes. On proposa de le supprimer; mais, en cherchant le moyen d'accomplir cette réforme, on trouva que, le mariage étant la clef de voûte de l'édifice social, on ne pouvait le détruire sans bouleverser toute l'organisation du monde : famille, propriété, etc., et les plus hardis convinrent qu'une telle révolution présentait des difficultés pratiques capables d'arrêter fort longtemps la bonne volonté des pouvoirs législatifs. La conversation faillit s'arrêter à cette découverte, qui nous pénétra pour un instant de l'inutilité de nos propos. Elle rebondit pourtant, comme cela arrive parfois entre gens qui, sans avoir rien à se dire, tiennent absolument à causer, et l'un de nous lança le paradoxe suivant :

— Le mariage ne peut être accepté et respecté que par les cœurs secs, les indifférents, les tièdes, qui vivent sans besoin d'amour, qui, par conséquent, ignorent le dévouement, l'oubli de soi-même, l'exaltation, bref, tous

les sentiments extrêmes dont l'âme peut être ennoblie. Il n'est un état normal que pour les égoïstes et les mangeurs de pot-au-feu : ce sont eux qui, étant le nombre, ont fini par imposer leur terne conception de la vie et leur froide canalisation de l'amour, même aux autres, aux meilleurs, qui ont eu la faiblesse de s'y conformer. En sorte qu'aujourd'hui l'on croit remplir ses devoirs en renonçant à l'amour, qui est l'idéal, en faveur du mariage, qui en est la négation.

Ces propos, soulignés par un ton à demi railleur, trouvèrent quelque accueil; mais une voix grave répondit :

— Non, les plus nobles ne sont pas ceux qui se dérobent à ce joug légal du mariage pour donner libre champ à leurs instincts. Ce sont ceux qui, en ayant reconnu l'insuffisance, l'acceptent pourtant, non par faiblesse ni par sécheresse d'âme, mais par esprit de justice et de sacrifice. Vous parlez de dévouement : y en a-t-il davantage à suivre les impulsions de son cœur qu'à leur résister au profit d'une

parole donnée et d'un être auquel on s'est lié? Sans doute, les meilleurs ignorent rarement les tentations des désirs illégitimes, qu'excusent toujours ou que cherchent à excuser mille arguments spécieux; mais ils leur résistent, ils les dominent, et leur âme, loin d'y rien perdre, y gagne à la fois en force et en tendresse. Et, vraiment, s'il n'existait que pour enseigner le renoncement à quelques êtres d'élite, le mariage aurait sa grandeur et sa raison d'être.

Cette déclaration stoïque fut approuvée, comme la précédente, qu'elle contredisait. Car tels sont les hommes intelligents : à force de tout comprendre, ils ne distinguent plus; l'indifférence les rend versatiles, en sorte qu'ils changent volontiers d'opinion sur des questions qu'ils n'abordent qu'avec leur esprit et qu'on ne résout que par le caractère.

L'un de nous, entrant dans les vues du préopinant et poursuivant son argumentation, ajouta :

— En tout cas, il y a dans les liaisons irrégulières une tare inévitable, qui les rend

particulièrement odieuses : elles sont condamnées au mensonge, à la dissimulation, à l'hypocrisie. Cela seul, semble-t-il, les interdirait aux cœurs un peu délicats, aux âmes d'élite.

Quelqu'un riposta avec une grande vivacité :

— Croyez-vous ? N'y a-t-il donc pas des cas où, grâce aux aberrations de l'organisation et des préjugés sociaux, le mensonge, la dissimulation, l'hypocrisie deviennent presque des vertus ? N'y a-t-il pas des cas où ces vilaines choses sont d'une pratique si pénible que la mise en œuvre en peut être le plus héroïque des sacrifices ?...

On interrompit en protestant, car les paroles austères qui venaient d'être prononcées nous inclinaient à la vertu. Mais notre compagnon continua, en s'animant (peut-être, pensai-je, parce qu'il défendait une cause personnelle) :

— Non, non, la dissimulation et le mensonge ne sont pas toujours avilissants ; il arrive, au contraire, qu'ils ennoblissent, comme tout ce qui nous oblige à une grande

dépense d'énergie intérieure. Aimer et souffrir en silence, ne comprenez-vous pas ce que cela signifie quelquefois ? Certes, je n'entends pas parler ici de ces liaisons vulgaires qui n'ont d'autre objet qu'une sensualité médiocre, comme il s'en forme couramment entre des êtres insignifiants ou corrompus. Mais un amour vrai, qui remplit l'être entier, qui l'accapare, l'absorbe, l'exalte, le rend meilleur, qui occupe à lui seul tout le cœur et toute l'intelligence, un de ces amours infiniment rares, infiniment précieux, qui sont la plus belle fleur de la vie, — et qui jamais, jamais ne peut s'avouer !... Essayez donc de mesurer la force qu'il faut pour l'empêcher de se trahir par un mot, par un geste, par un regard !... Calculez l'héroïsme qui en sacrifie la libre et fière expression aux lois, aux conventions, aux usages d'un monde auquel il est mille fois supérieur !... Et quand un tel amour devient douleur !... Quand il traverse une de ces crises où le cœur éclate, où des cris vous montent aux lèvres, où des san-

glots vous serrent la gorge, et qu'il faut pourtant réprimer tout cela!... Songez à ce que coûte, en de telles heures, le masque de l'indifférence; songez aux tortures qu'il cache!... Dites-moi si alors l'hypocrisie du silence, le mensonge de la voix tranquille, la dissimulation de vivre la vie que les autres vivent ne sont pas un sacrifice aussi, le plus douloureux qu'on puisse exiger d'un homme et, par conséquent, le plus noble...

Développée avec une conviction un peu fiévreuse, cette thèse rallia certains suffrages, et la discussion s'anima entre adversaires et partisans des institutions établies. Mais je cessai d'y prendre part, et même d'écouter. La captieuse affirmation du dernier interlocuteur, discutable à coup sûr, paradoxale, dangereuse, venait d'éveiller en moi un souvenir que le temps avait presque effacé : celui d'un secret surpris un jour, ou du moins pressenti, à travers une série de détails si ténus qu'il m'avait jusqu'alors paru impossible de les réunir et de les formuler. Et voici que ma

manie d'homme de lettres, excitée par la conversation que je viens de rapporter, se mettait à travailler sur ces détails, dont l'ensemble, presque insaisissable, m'apparaissait soudain comme une sorte d'illustration de la théorie qu'on discutait autour de moi. Instinctivement, je cherchais à les préciser, à les grouper, à leur donner la forme d'un récit. C'était très difficile. En effet, je ne connaissais presque rien de l'histoire à laquelle je songeais. Je ne pouvais admettre qu'elle n'eût existé que dans mon imagination; mais, en tout cas, je n'en avais vu que quelques moments, ceux-là même qui, par leur intensité, avaient forcé les héros de l'aventure à raidir toute leur volonté pour rester impassibles. Les définitions et les transitions me manquaient entièrement. Comment donc fallait-il m'y prendre pour saisir les faits et pour les exposer ensuite d'une manière intelligible?

En y réfléchissant, je pensai que le plus simple était de présenter les gens et les choses comme je les avais vus, sans cher-

cher à combler par des moyens artificiels les lacunes que laisse subsister l'observation directe, et en indiquant seulement mes hypothèses à mesure que les circonstances les provoqueraient, comme elles étaient nées dans mon esprit. C'est ainsi que j'ai écrit les pages qui suivent. Si je parviens à faire partager les impressions et l'émotion que les événements qu'elles relatent produisirent sur moi à leur heure, malgré leur intermittente incertitude, leur obscurité, leur incohérence, on m'excusera peut-être de m'être écarté des procédés habituels du conteur. Il ne s'agit pas ici d'un récit, mais de quelques notes prises sur le vif et que, seule, une espèce d'intuition a pu coordonner. Cette intuition a-t-elle été juste ou fausse dans toutes ses déductions? Je ne sais, mais, à la distance où je suis des faits, ils me paraissent encore aussi significatifs qu'aux jours où ils me frappèrent.

II

UNE HISTOIRE

KERMOYSAN

I

Il me faut d'abord évoquer deux des figures les plus rares qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Un des premiers salons que je fréquentai, à mon entrée dans le monde, fut celui de Mme B... C'était un centre fort intéressant, où, dans un milieu d'une élégance discrète, un peu démodée, des intimes se réunissaient, un soir par semaine, formant un noyau compact, autour duquel passaient, en assez grand nombre, des gens de toutes sortes, généralement célèbres. A l'époque où je la connus, Mme B... approchait de ses soixante-dix ans.

Elle était de celles qui prennent leur parti de la vie, elle avait su vieillir : sa dernière coquetterie était d'avouer son âge. Elle le portait fièrement, comme ses cheveux blancs. Elle en avait les sentiments : la bonté, l'indulgence, la compréhension délicate. Aussi les plus jeunes de ses commensaux éprouvaient-ils pour elle cette affectueuse déférence que seuls les vieillards d'élite obtiennent de leur entourage. Mme B... se prit d'affection pour moi, sans doute à cause de mon extrême naïveté, et, sans en avoir l'air, sans même que je me doutasse, sur le moment, des services qu'elle me rendait, elle s'efforça de m'apprendre à observer et de guider mes sympathies.

Pendant quelques semaines, qu'elle appelait plus tard en souriant mon stage, elle ne me reçut que l'après-midi à l'heure du thé, et je passai ainsi bien des heures à écouter le babil des femmes aimables qui venaient chez elle, pour apprivoiser mes étonnements et mes naïvetés. Quand elle jugea que je ne

ferais pas ridicule figure dans son salon, elle m'invita enfin à ses mardis soirs. Ce fut pour moi une grosse émotion, car j'étais d'une extrême timidité, justifiée, d'ailleurs. Comme je le craignais, je me trouvai très emprunté dans ce petit cercle, où régnaient à la fois l'abandon de l'intimité et la distinction des propos. Or, le jour même où j'y pénétrai pour la première fois, Mme B... vint me chercher dans une embrasure de fenêtre où je m'étais réfugié, et, me montrant deux personnes qui causaient dans un angle du salon, à l'écart des autres groupes, elle me dit:

— Ce sont les êtres les plus parfaits que je connaisse.

Comme on peut le penser, ce verdict admiratif d'un juge difficile piqua au plus haut point ma curiosité. Je regardai d'abord à distance des personnes dont la supériorité, que j'acceptai d'emblée comme un dogme, m'effrayait un peu. Puis, parvenant à vaincre ma timidité, je cherchai à les voir de plus près. J'y réussis. Mais, toujours, ils conservèrent

à mes yeux l'espèce d'auréole dont les avait nimbés les paroles de Mme B..., et ce fut sans doute parce que je les avais vus ensemble pour la première fois que je ne tardai pas à les unir plus intimement dans ma pensée.

Quoique disparu depuis plusieurs années déjà, l'homme, André Kermoysan, n'est point un oublié : on lit encore les romans de cet officier de marine, qui, avant Loti, avait mis l'exotisme à la mode, et l'on sait que son beau drame passionné, *Lautrec*, est demeuré au répertoire de la Comédie-Française. A l'époque où Mme B... attira sur lui mon attention, il était au meilleur moment de sa vogue, en pleine fleur de succès. Son nom courait dans toutes les bouches; ses livres se trouvaient dans toutes les mains; quant à sa personne, elle excitait un intérêt d'autant plus vif qu'on le voyait plus rarement. Il avait alors environ trente-huit ans. Ses cheveux coupés en brosse et sa moustache, restée légère, qui grisonnaient avant le temps, contrastaient avec la persistante jeunesse de

son beau visage au teint blanc, d'une blancheur quasi-transparente, aux traits réguliers, calmes, d'une exceptionnelle finesse de lignes, éclairés d'yeux brun clair, énergiques et doux, dont le regard répandait sur sa physionomie une expression de tendresse presque féminine. Dans ses allures, dans ses mouvements d'une grâce un peu lente, dans ses gestes rares et harmonieux, dans ses propos aussi, dans sa voix même, basse, un peu voilée, il était d'une retenue extrême, si discrète qu'on n'eût pu dire si elle était naturelle ou savante. D'une politesse parfaite, mais sans prévenance, d'une amabilité où il y avait beaucoup de bienveillance voulue, il ne se livrait jamais. On pouvait traiter avec lui les sujets les plus divers: après des conversations très étendues auxquelles il se prêtait de la meilleure grâce du monde, on le quittait sans avoir fait un pas dans son intimité. La sympathie qu'il inspirait presque toujours à première vue s'élançait à lui pour revenir aussitôt, non pas déçue, mais repoussée. On

se sentait tenu à distance, malgré l'accueil excellent qu'il vous faisait, par je ne sais quel obstacle invisible qui vous séparait de lui.

Je fus présenté à M. Kermoysan. Il m'examina un instant de ses yeux clairs, me parla, m'écouta, parut même s'intéresser à mes débuts, pour autant qu'il pouvait s'intéresser à quelque chose. Quand il remarqua que je le recherchais beaucoup, il m'invita à venir le voir chez lui. Quoique j'eusse fort bien vu que cette invitation, qui n'avait rien d'empressé, lui coûtait un effort, je ne pus résister au plaisir d'en profiter. Il m'accueillit avec sa politesse accoutumée, qui me parut devenir plus cordiale, en sorte que je crus pouvoir, sans trop d'indiscrétion, répéter plusieurs fois ma visite, à des intervalles qui se rapprochèrent peu à peu.

Il habitait, rue Oudinot, un petit entresol tout rempli d'objets précieux rapportés de ses voyages : armes damasquinées collectionnées en Orient, idoles en marbre peint qui venaient de l'Inde, étoffes surtout, étoffes somptueuses

qui chantaient aux yeux une chatoyante harmonie de reflets et de couleurs. Les fenêtres ouvraient sur un tranquille paysage de jardins, avec des plates-bandes où se balançaient des fleurs démodées et des arbres rongés de vétusté. Un vieux domestique, nommé Adolphe, ancien valet de chambre d'un ambassadeur du second empire, faisait tout son service, repas compris ; il y avait entre le maître et le serviteur une entente parfaite en très peu de mots.

M. Kermoysan était toujours chez lui. Une seule fois, je le trouvai au travail. Comme je voulais me retirer, il me retint, en jetant sa plume, l'air enchanté d'avoir un prétexte pour s'interrompre :

— Je suis très paresseux ces temps-ci, me dit-il... Rien ne vient plus !... Restez donc, et causons, c'est plus facile...

Il me sembla qu'Adolphe, qui venait de m'introduire, hochait tristement sa tête grise, solennelle malgré le tablier blanc qu'il portait toute la matinée.

Ce jour-là, M. Kermoysan fut plus cordial, plus ouvert que d'habitude. Il me parla d'un roman d'amour auquel il travaillait, « quand je peux travailler, » ajouta-t-il. Il m'en raconta l'intrigue, il m'en esquissa les caractères avec assez d'animation. Je hasardai quelques observations, auxquelles il répondit. Puis, peu à peu, son attention se détendit, son entrain disparut. C'était ainsi que finissaient toutes nos causeries ; il m'écoutait, il me répondait, mais il pensait toujours à autre chose. Parfois, je croyais lire sur son front, dans ses yeux, cette obstinée pensée toujours présente, toujours la plus forte. comme une phrase écrite en caractères inconnus, en langue étrangère. J'en étais froissé dans l'amitié enthousiaste que je lui vouais sans avoir jamais osé la lui montrer, et je me disais que cette pensée mystérieuse, que je ne pouvais déchiffrer, demeurerait comme un obstacle entre lui et moi, si même il oubliait, en faveur de ma sympathie, la différence de nos âges et de nos situations.

La personne qui s'entretenait avec M. Kermoysan le jour où je le vis chez Mme B... était une femme encore jeune, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, qu'on appelait Mme Herdevin. Elle était grande, d'une sveltesse presque exagérée, fort élégante, et belle, d'une de ces beautés qui ne frappent pas, qu'il faut découvrir et qu'on aurait beaucoup de peine à décrire. Du reste, les années ont effacé ses traits de ma mémoire ; ils y flottent encore, sans doute, mais indécis, dans un flou de lignes et de couleurs pareil à celui des figures de saintes dans les fresques des vieux couvents. Je ne retrouve avec un peu de netteté que les reflets mordorés de sa chevelure, qu'elle portait coiffée à la grecque ; le reste m'échappe, comme tant d'autres visages que la mort a voilés.

Je me rappelle que, lorsque Mme B... m'eut désigné le groupe que Kermoysan et Mme Herdevin formaient dans un angle du salon, je l'observai d'abord de loin, puis m'en rapprochai peu à peu, à la façon d'un enfant timide

et curieux. Mme Herdevin écoutait : sa physionomie exprimait une attention soutenue, exclusive, qui lui créait une espèce d'isolement. Puis, à son tour, elle parla. Je n'entendis pas ses paroles, mais j'entendis sa voix. Aussitôt j'en subis le charme. C'était une musique. Une telle voix exprime ce qu'elle veut dire bien mieux que des paroles. L'impression fut si vive qu'en évoquant ce souvenir, pourtant ancien déjà, il me semble l'entendre encore : elle vient de très loin, elle est faible, elle s'éteint ; elle n'en a que plus de douceur. J'étais conquis jusqu'au ravissement. Aussi, lorsqu'au bout d'un moment Mme Herdevin, quittant Kermoysan, retourna se mêler à des groupes indifférents, j'eus le courage de prier Mme B... de me présenter. Elle le fit avec plaisir, indulgente à mon enthousiasme.

J'obtins sans peine de Mme Herdevin les phrases banales auxquelles a droit tout bon jeune homme qui fait son entrée dans le monde. Mais cela ne me suffit pas : je rêvai

de la voir de plus près, chez elle. Or, j'étais un personnage tout à fait quelconque, gauche, insignifiant, de conversation nulle, dépourvu de tout talent d'agrément, pouvant à peine passer pour un danseur convenable, que rien, enfin, absolument rien ne recommandait à l'attention d'une étrangère. Mme Herdevin m'aperçut sans doute à peine le jour où je lui fus présenté, ne me reconnut pas quand je la rencontrai de nouveau, et ne vit certainement en moi, pendant plusieurs semaines, qu'un importun qui la recherchait fâcheusement. Elle me produisait alors une impression tout à fait correspondante à celle de Kermoysan, que je commençais à fréquenter. Même réserve, de même nature. Où qu'elle fût, son âme, toujours, était ailleurs. Cela, malgré de visibles efforts pour s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle. C'était de bonne grâce qu'elle se prêtait à toute conversation; pourtant, on devinait que son vrai désir était d'en abréger la durée, et, quand elle se taisait, elle paraissait plus à l'aise,

comme si le silence eût été son véritable élément.

Cette attitude ne découragea pas ma sympathie; au contraire. Peu à peu, à force de ténacité, je réussis à me rapprocher d'elle; j'obtins quelques sourires, quelques paroles qui sortaient de la banalité, quelques regards bienveillants; ce fut comme si elle s'accoutumait à me voir dans son cercle. Je me réjouissais de ces progrès, quelque légers qu'ils fussent. Je fus au comble de mes vœux le jour où elle m'invita à son *five o'clock* du jeudi, en ajoutant :

— Vous n'aurez pas beaucoup de plaisir chez moi : je ne reçois guère que quelques intimes ; ma maison n'est pas bien gaie.

Aller chez elle, respirer son air, je n'en demandais pas davantage : dans la première jeunesse, on a des sentiments frais, purs, ardents pourtant, qu'il serait difficile de définir. Je n'aimais pas Mme Herdevin, mais j'étais sur le point de l'aimer, ou plutôt, je crois, de l'adorer, dans des extases de pèlerin.

Avant d'aller chez elle, je jugeai prudent de demander à Mme B... quelques renseignements qui m'empêcheraient de commettre des maladresses. Ma vieille amie m'apprit volontiers ce que je devais savoir :

Le mari, M. Léopold Herdevin, était un agent de change extrêmement riche, mais brutal, grossier, de mauvaises mœurs, qui semblait d'une autre espèce que sa femme. Aussi vivaient-ils depuis longtemps déjà séparés de fait l'un de l'autre : lui, dans un monde d'actrices et de chevaux ; elle, avec quelques amis de choix, peu nombreux, très fidèles, qui la recherchaient beaucoup et lui témoignaient une vive affection.

— Vous ne rencontrerez pas souvent M. Herdevin dans le salon de sa femme, me dit Mme B... Quand, par hasard, il y paraît, avec son épaisse figure à teint jaune, il y fait comme une grosse tache d'huile.

Ils avaient deux filles jumelles de six ans. L'une d'elles, appelée Marthe, était atteinte d'une maladie de l'épine dorsale qui arrêtait

son développement : conservée comme un objet fragile, elle vivait, toute petite, ratatinée, immobile, souffrante, suspendue au souffle de sa mère qu'elle adorait avec des tendresses d'enfant précoce que la mort attend. La maladie de cette pauvre petite était sans doute l'épine plantée dans la chair de Mme Herdevin, sa pensée constante, la blessure qui, plus encore que l'indifférence et la grossièreté de son mari, l'empêchait de jouir de sa beauté, de son charme, de la fin de sa jeunesse.

Mme B... me raconta complaisamment tous ces détails ; puis, voyant que j'y prenais un vif intérêt, elle ajouta, avec un bon sourire de grand'mère indulgente :

— Vous êtes en train, je crois, de devenir amoureux de Mme Herdevin... Il faut que je vous en avertisse, elle a trop souffert des réalités de la vie pour être romanesque... Cœur solide et tête froide, soyez-en sûr... Elle approche de la trentaine, elle est malheureuse en ménage, et pourtant on n'a jamais

parlé d'elle... D'ailleurs, vous aurez raison de la fréquenter le plus que vous pourrez : quand vous aurez rompu la glace, si vous parvenez à la rompre, vous verrez ce que peut être le charme d'une femme parfaite.

J'avais rougi jusqu'aux oreilles, comme si vraiment j'étais pris en faute. Pour cacher mon trouble, je remis en cause M. Herdevin.

— Soyez tranquille, me dit Mme B... Quand même vous le verrez très peu, vous serez bientôt édifié sur son compte. Il est de ceux qu'on connaît vite et qu'on n'éprouve aucun désir de connaître davantage. Sa femme a beaucoup supporté et, je crois, beaucoup souffert. A présent, elle est résignée : elle ne sent plus même le mal qu'il voudrait encore lui faire.

Je demandai assez sottement :

— L'a-t-elle aimé ?

Mme B... me regarda, un peu moqueuse :

— Je n'en sais rien, dit-elle : comment voulez-vous qu'on sache ces choses-là ?... Mais, à côté de l'amour, il y a toujours chez

les femmes, même les meilleures, l'amour-propre. Ses blessures font mal aussi ; celles-là n'ont pas été épargnées à votre amie, je vous en réponds.

Bientôt après, j'étais un des familiers du salon de Mme Herdevin : un grand salon, d'un luxe tout extérieur, destiné aux autres, un salon auquel la maîtresse de maison restait indifférente, qui ne participait en rien de sa grâce. Malgré les énormes bûches qui flambaient dans la cheminée, il y faisait toujours un peu froid. On y trouvait d'ailleurs rarement plus de cinq ou six personnes, qui parlaient en baissant la voix, comme dans une église. Les conversations étaient lentes, insignifiantes. Beaucoup auraient trouvé ce milieu d'un insupportable ennui; dans le fait, je m'y serais certainement ennuyé si la présence de Mme Herdevin, même si froide ou distraite, n'eût compensé pour moi les propos les plus insipides.

Je m'attendais à rencontrer souvent chez elle M. Kermoysan, puisqu'il la recherchait

dans le monde ; je remarquai bientôt qu'au contraire il venait peu, qu'il ne faisait que de brèves apparitions, que sa présence ne mettait dans la compagnie ni plus d'entrain ni plus d'intimité. Une fois, nous fûmes invités ensemble à dîner : son attitude fut celle d'un convive de passage plutôt que d'un ami. Il parla peu, plus réservé, plus absent, plus insaisissable que jamais. D'ailleurs, le repas fut maussade ; malgré l'excellence des mets et des vins, la conversation restait pénible, maintenue à un niveau très bas par les calembours du maître de la maison. Parfois ses propos, qu'il soulignait d'un gros rire, étaient d'une trivialité telle qu'ils causaient à sa femme un visible malaise, comme une piqûre dont un plissement de son front trahissait la cuisson. Je compris alors pourquoi elle recevait le moins possible. Mais pourquoi donc nous avoir réunis, Kermoysan et moi, à des gens que nous n'avions aucun plaisir à rencontrer, qui ne pouvaient s'intéresser à nous, que nous ne reverrions probablement jamais?

Des semaines passèrent ainsi, sans que je connusse mieux Mme Herdevin que le soir où je n'avais eu d'elle que le son de sa voix et deux phrases insignifiantes. La glace tardait à se rompre. Pourtant, peu à peu, au hasard des causeries, qui devenaient plus familières, et surtout après m'être trouvé à plusieurs reprises en tête-à-tête avec elle, je pus ou crus pouvoir dégager, avec quelque chance de deviner juste, un trait de son caractère : elle était bonne, d'une bonté naturelle d'une sœur de charité, mais d'une de ces bontés passives qui se manifestent par des sentiments plus que par des actes. Je me convainquis aussi qu'elle était intelligente, ou plutôt compréhensive. Non pas, toutefois, à la façon des femmes cultivées, qui raisonnent de toutes choses en spécialistes : non, mais elle avait cette intelligence du cœur qui comprend tout, qui s'exerce de préférence sur les menus faits de la vie, qui rayonne dans tout ce qu'on dit des autres et dans les demi-confidences discrètes qu'on fait

sur soi-même. Elle était triste, aussi et surtout, d'une tristesse touchante qu'elle mettait un art infini à cacher, et qui se révélait pourtant, l'enveloppant d'une espèce de mystère qui s'ajoutait à son charme. Le mystère m'attirait vers elle toujours davantage, et je finis par l'enfermer entre les limites écartées d'une double hypothèse absolument contradictoire : ou bien elle n'a jamais aimé et souffre du besoin d'aimer, ou bien elle aime trop. Comme on le voit, ma jeune perspicacité se donnait de l'espace.

II

Il me faut maintenant rapporter une série de faits sans liaison apparente entre eux, dont quelques-uns me frappèrent à peine au moment où ils se produisirent et ne prirent un sens que plus tard :

Mme B... me faisait quelquefois la faveur de me retenir auprès d'elle quand ses autres visiteurs l'avaient quittée. Je goûtais beaucoup ces tête-à-tête, où une causerie amicale et familière succédait à la conversation légèrement précieuse tenue jusque-là. Nous parlions surtout des autres : Mme B... trouvait toujours un grand plaisir à exercer, d'ailleurs sans aucune méchanceté, ses facultés d'analyse sur le compte des personnes de

sa connaissance ; les étonnements que me causaient parfois ses déductions l'amusaient. Un après-midi que je me trouvais seul chez elle, l'entretien se mit à rouler sur Kermoysan, qui avait fait une assez longue visite en même temps que Mme Herdevin :

— Avez-vous lu ses vers? me demanda tout à coup Mme B...

— Des vers? m'écriai-je. Il n'en a jamais publié, que je sache.

— C'est vrai ; mais il en a fait... Ils sont très rares... Ses intimes seuls les connaissent... Voulez-vous que je vous les montre ?

Sans attendre ma réponse, elle alla ouvrir un petit secrétaire Louis XV et en tira une plaquette reliée en plein vélin, qu'elle me tendit. C'était, en effet, un recueil d'une cinquantaine de pages de vers, sans titre ni nom d'auteur, sur papier du Japon impérial tiré à six exemplaires.

— Lisez, me dit-elle.

Je me mis à lire à haute voix, l'une après

l'autre, les pièces généralement très courtes, qui composaient le petit recueil.

Les poètes de la jeune école en auraient trouvé les vers mauvais ; en vérité, ils étaient passablement « vieux jeu », alourdis par des césures monotones, par quelques chevilles maladroites, par des rimes banales, comme sont volontiers les vers d'écrivains, même habiles, inaccoutumés à manier la langue poétique. Toutefois, malgré ces gaucheries, ils s'emparèrent puissamment de mon attention. C'est qu'ils exprimaient, parfois avec une intensité réellement émouvante, les nuances à demi-voilées d'un sentiment à la fois tendre et douloureux, coupable et tourmenté. Il y avait dans ces quelques pages des cris de douleur, des cris d'angoisse, des cris de joie, des cris de remords. On y devinait une âme troublée jusqu'en ses plus secrètes profondeurs, ballottée aux souffles d'un irrésistible ouragan, comme les pauvres âmes emportées par l'éternel tourbillon, que d'ailleurs le poète rappelait dans un de ses

plus ardents morceaux. Et l'on subissait, peu à peu, cette espèce de vertige que donne le spectacle des grandes passions. Quelques-uns de ces vers, que je n'ai lus qu'une fois, se gravèrent dans ma mémoire. Je les transcrivis, en rentrant chez moi, dans un carnet où j'avais coutume de consigner mes observations de la journée et où je les retrouve aujourd'hui :

... Le temps amassera, comme la mer ses lames,
L'infini de ses ans, qui passent sans retour.
D'autres hommes naîtront pour aimer d'autres femmes:
Jamais les douces fleurs écloses dans nos âmes
Ne porteront les fruits radieux de l'amour.....

. . . .

Mais, quel que soit le mal dont je suis consumé,
Vous avez éclairé les ombres où je passe,
Et, dans le sillon d'or qui marque votre trace,
Je vous bénis, ô vous, vous qui m'avez aimé!...

. . . .

... Femmes! c'est la bonté qui vous perd! La vertu
Passe droite, au milieu de nos cris de détresse,
Sans regard de pitié, sans faute et sans tendresse...

. . . .

... Le tourbillon fatal qui m'entraîne et m'affole
T'a prise, ô toi si pure, ô toi si douce...
. . . .

... Que craignez-vous ? Qu'on nous découvre et que
Nous chasse ! Eh bien, nous le fuirons... [le monde
. . . .

... Fussions-nous séparés, et par toute la terre,
Je mourrai dans tes bras !...

Ces vers, les seuls que j'ai retenus, n'étaient peut-être ni les meilleurs ni les plus caractéristiques du petit recueil, dont certaines pages firent trembler ma voix. Mme B... écoutait, les yeux mi-clos, comme si cette poésie exaltée et romantique, où passaient çà et là des souffles lamartiniens, lui causait, bien qu'elle la connût d'ancienne date, un extrême plaisir.

— Eh bien ? me demanda-t-elle quand je fermai la plaquette et la lui remis, que pensez-vous de ces vers ?

Je réfléchis un instant :

— Ils m'ont vraiment ému, répondis-je.

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux... quand

même ils ne ressemblent pas à ceux de vos amis de lettres ?...

— Beaux, je ne sais pas ; mais vrais...

Mme B... m'ayant jeté un regard interrogateur, je m'expliquai :

— Oui, vrais... trop vrais même... Savez-vous, Madame ? Je ne comprends pas que M. Kermoysan les ait publiés. Cela n'est pas dans son caractère. Il est un livre fermé, il ne montre jamais rien de lui-même, et ces vers sont une véritable confession, tant ils ont un accent sincère et spontané !...

Mme B... secoua la tête.

— Peut-être, fit-elle, y mettez-vous de l'imagination... Quand M. Kermoysan m'offrit cette plaquette, il me raconta qu'il avait fait ces vers pour un roman, et que, n'ayant pas achevé ce roman, il n'avait pas pu se résigner à les perdre... Cela vous paraît-il invraisemblable ?

— Un peu... J'inclinerais plutôt à croire... que sais-je ?... qu'il les a faits pour les faire, qu'ils ont jailli de lui-même, en certaines

heures où l'on éprouve le besoin de crier ses secrets parce qu'on en étouffe...

— Mais alors, il lui aurait suffi de les écrire. Pourquoi donc les aurait-il publiés ?...

— Il est tout de même un homme de lettres... Ou bien, qui sait ? peut-être les a-t-il publiés pour pouvoir les offrir à la personne qui les a inspirés ?

Mme B... sourit :

— Comme vous êtes subtil ! fit-elle un peu ironiquement.

Après un instant de silence, elle ajouta :

— Après tout, cela n'est pas impossible... Kermoysan est très mystérieux... Peut-être a-t-il une liaison très compliquée..

Ma curiosité était excitée, et, l'occasion me paraissant excellente pour me renseigner sur le compte de cet homme qui m'intéressait si fort, je demandai :

— A-t-on parlé de lui ?... Sait-on s'il a un passé ?...

— Un passé ! s'écria Mme B... Plusieurs passés !... Beaucoup de passés !... En France,

à Paris, sans compter les autres, ceux qu'il a laissés dans ces drôles de pays qu'il prétend aimer... M. Kermoysan a été un homme à la mode... Il y a un peu de tout dans sa vie : non seulement des femmes, mais des cartes, du vin même, de l'opium, que sais-je?... Un vrai marin, quoi !... Dès qu'il était sur terre ferme, il ne se possédait plus...

— J'ignorais tout cela...

— C'est que vous ignorez beaucoup de choses... D'ailleurs, si l'on a parlé de lui autrefois, on n'en parle plus maintenant... Il s'est rangé depuis cinq ou six ans... Et, maintenant, il est sage, dit-on, comme une image de piété !...

— Voilà qui est étrange !...

— Vous trouvez?... Mon Dieu !... Non... L'âge arrive... On a beau résister du mieux qu'on peut, on vieillit... Et il faut bien faire une fin, comme vous dites, vous autres hommes...

— Sans doute !... Mais quelle fin a-t-il faite, lui?...

Cette simple question troubla Mme B...

— Eh bien! fit-elle, il s'est rangé, comme je viens de vous le dire... Que vous faut-il de plus?... N'est-ce pas une fin assez... finale?...

Comme je ne répondais pas, Mme B... continua :

— Il s'est même trop rangé pour un homme de son âge... Et il a eu le tort, une certaine fois, de faire un peu trop parler de sa vertu... Il y a trois ans, quand on a joué son *Lautrec*, sa principale interprète s'était éprise de lui... Une de ces passions... d'actrices... Je ne me rappelle plus les détails, mais je sais qu'il y a eu une vraie comédie autour de son drame... une comédie où il a joué... Joseph... On a beaucoup ri de tout cela, dans le monde... Aujourd'hui, c'est oublié...

— Voilà, m'écriai-je, une petite histoire tout à fait significative!... Comment croire que c'est par vertu qu'un homme comme lui, un ancien viveur, ait joué ce rôle, toujours un peu ridicule, de celui qui ne veut pas se

laisser aimer? Il n'est pas converti, que je sache?...

— Non, il ne croit à rien : un vrai mécréant.

— Ainsi, si ce n'est pas la piété qui l'a rendu sage, il faut que ce soit autre chose.

Mme B... suggéra, sans y croire :

— La fatigue, peut-être, tout simplement.

Elle plaisantait. En ce moment même, l'image de Mme Herdevin se dessina nettement dans mon esprit : ce fut une intuition que rien n'expliquait, sauf le fait que j'étais accoutumé à la rapprocher, dans ma pensée, de Kermoysan.

— Peut-être aussi, dis-je, un grand amour...

Mme B... parut soupeser cette supposition; puis elle la repoussa.

— D'abord, fit-elle, vous êtes incapables d'un grand amour, vous autres hommes d'aujourd'hui...

J'insinuai :

— Exceptionnellement...

Mais elle conclut :

— Et puis, on le saurait... Une chose pareille ne pourrait rester secrète... Non, non, vous n'avez pas deviné... Allons !... cherchez autre chose, monsieur le psychologue.

— Je chercherai, répondis-je.

Mais j'étais sûr d'avoir trouvé.

III

Peu de jours après cette conversation, je rencontrai Kermoysan chez Mme Herdevin. Ils étaient seuls : elle, dans le coin d'un petit canapé placé à côté de la cheminée ; lui, dans un fauteuil, à quelque distance du canapé. Ils m'accueillirent amicalement ; néanmoins, j'eus l'impression que j'arrivais mal à propos et je me promis d'abréger ma visite. Mais à peine étais-je assis qu'un domestique entra, l'air effaré, et dit à voix basse quelques mots à Mme Herdevin. Aussitôt elle se leva, en nous priant de l'excuser un instant, et sortit du salon par une porte qui ouvrait sur le cabinet de son mari. Je continuai à causer avec Kermoysan. Il était dis-

trait ; à deux ou trois reprises, j'observai que, malgré lui, ses yeux se dirigeaient vers la porte. Nous continuions à causer ; après quelques phrases, nous ne trouvâmes plus rien à nous dire, et nous restions assez gênés l'un vis-à-vis de l'autre, tous deux en proie à la même curiosité, que nous ne pouvions ni ne voulions nous avouer. Bientôt, cette curiosité augmenta jusqu'à devenir de l'inquiétude : la voix de M. Herdevin, que nous n'avions pas d'abord entendue, montait peu à peu dans la pièce à côté. Je ne pus m'empêcher de murmurer :

— Qu'y a-t-il donc?

Kermoysan haussa les épaules.

— Une scène de ménage, fit-il d'une voix blanche.

Et il ajouta, avec un grand effort pour paraître ironique et léger :

— Cet homme est si mal élevé !... Il faut encore lui savoir gré de n'être pas venu gronder sa femme en notre présence...

En ce moment, la voix brutale, dans un

dernier éclat, perça les cloisons et les tentures : nous entendîmes trois ou quatre jurons, qui aboutirent à un retentissant : « Tonnerre de Dieu ! » Nous nous levâmes ensemble, d'un même mouvement indigné :

— Le misérable ! m'écriai-je.

Kermoysan, comme poussé par un ressort, avait fait deux pas dans la direction de la porte. Il s'arrêta, revint à son fauteuil, se rassit et murmura, en se mordant les lèvres :

— Il est capable de la battre !...

Dans la pièce à côté, la voix s'était assourdie : nous n'en distinguions plus que les ronflements irrités. J'étais resté debout. Je murmurai :

— C'est odieux !...

Mon compagnon, très pâle. avait retrouvé son calme :

— Il est le mari, dit-il, les dents serrées... Cela ne nous regarde pas !...

Et il se mit à fixer, d'un regard volontaire, le bout de sa bottine, qui s'agitait sur le tapis.

Nous nous taisions, n'entendant plus rien.

Soudain, le bruit d'une porte violemment fermée nous apprit que l'orage était fini. Je poussai, je l'avoue, un soupir de soulagement. Quant à Kermoysan, il passa la main sur ses yeux avec le geste d'un homme qui chasse un cauchemar.

Cependant, Mme Herdevin ne tarda pas à rentrer, hésitante, l'air douloureux. Elle s'excusa de nous avoir laissés si longtemps.

— Mon mari avait quelque chose d'urgent à me dire, fit-elle doucement.

Ses yeux limpides semblaient nous demander si nous avions entendu, — et nous supplier de n'y pas prendre garde.

J'étais fort embarrassé, craignant à la fois d'être indiscret en prolongeant ma visite et de l'inquiéter en partant trop tôt. Je lui laissai donc le temps de nous dire quelques paroles qui, sans doute, dans sa pensée, devaient témoigner de sa liberté d'esprit; puis, profitant d'un silence opportun, je me levai pour prendre congé. Je pensais que Kermoysan resterait auprès d'elle, averti par

une sorte d'instinct qu'ils avaient besoin de se parler. Mais non : il se leva en même temps que moi. Comme Mme Herdevin lui tendait la main, il me sembla seulement qu'il la gardait une ou deux secondes de plus et la serrait un peu plus fort que de raison.

Nous sortîmes ensemble. Dans la rue — les Herdevin demeuraient dans le bas de l'avenue du Trocadéro, — comme nous nous dirigions vers le pont de l'Alma, je ne résistai pas à la tentation de m'écrier :

— Quelle injustice qu'un pareil butor !...

Je n'achevai pas ma phrase. Kermoysan la comprit. Au lieu de la relever tout de suite, il fit encore quelques pas en silence, en regardant droit devant lui ; enfin, il dit, presque bas, comme en confidence :

— Je crois qu'elle adore ses enfants !

Puis, comme nous arrivions à la place de l'Alma :

— Prenez-vous l'avenue Montaigne ? me demanda-t-il ?

— Oui, je vais à la Madeleine.

— Moi, je passe le pont : j'ai affaire de l'autre côté de l'eau.

Il s'éloigna alors à grands pas, après m'avoir serré la main.

Peu de jours après, je revis Mme Herdevin dans un bal, où son mari, contre son habitude, l'accompagnait. Elle m'apparut sous un nouvel aspect : elle fut animée, parlante, mondaine, presque coquette, mais avec je ne sais quoi de forcé qui protestait contre elle-même. Certaines personnes qui vont dans le monde avec l'arrière-pensée d'y découvrir des romans remarquèrent qu'elle causait et dansait beaucoup avec un clubman très apprécié, dont les succès m'étonnaient, le baron de Malmain ; un bellâtre aux allures de faux militaire, très fat, d'une maturité qui commençait à rider son front et à dégarnir ses tempes, et avec cela ne possédant pas même la qualité négative, assez fréquente chez les gens de sa sorte, d'être inoffensif. En effet, quoique sans esprit, il possédait sur son prochain une réserve d'anecdotes désobligeantes et de

jugements mordants qu'il lâchait dès qu'il en pouvait provoquer l'occasion. En sorte qu'on l'écoutait et qu'il faisait rire, de ce rire où il y a toujours un peu de haine, un peu de mépris, un peu d'orgueil, de ce rire plus mauvais que frivole qu'on devrait s'interdire et qu'on recherche.

Je l'avoue, j'éprouvai une sorte de malaise à voir Mme Herdevin valser avec cet individu, écouter en souriant ses propos, lui répondre de sa voix pure, de sa voix claire, de cette voix où l'on croyait entendre sonner le cristal de son âme. Je n'étais pas jaloux, dans le sens brutal et possessif du mot, mais je souffrais d'un sentiment proche de la jalousie. Il me semblait que le contact de Malmain la gâtait, qu'elle ne serait plus la même après avoir toléré son bras autour de la taille, ses médisances à l'oreille. J'étais soulagé quand il la quittait pour aller porter ailleurs ses galanteries de bourreau des cœurs ; mais il revenait toujours, et mon malaise recommençait. Un instant, je vis Mme Herdevin debout à côté de

Kermoysan : les attitudes, les regards, l'expression reproduisaient presque exactement le groupe qui m'avait frappé chez Mme B..., lorsque je les avais vus ensemble pour la première fois. Pendant les quelques minutes que dura leur entretien, je la retrouvai telle que je l'aimais ; j'en fus heureux, tant mon sentiment pour elle était jeune, frais, tout de respect et d'admiration désintéressée. Mais cela ne dura guère : l'inévitable Malmain revint la chercher pour une contredanse. Elle se leva aussitôt, salua d'un sourire Kermoysan, qui s'inclinait plus cérémonieusement qu'il n'eût fallu, et reprit sa figure de commande.

Kermoysan la suivit du regard ; puis, me rencontrant sur son chemin, il me prit le bras en me disant :

— Si nous circulions un peu ?... On manque d'air, ici.

Il m'emmena dans un petit salon où l'on jouait, perdit nerveusement quelques louis, rentra dans la salle de danse. J'étais toujours à côté de lui. Il promena son regard inquiet

sur les couples qui se croisaient, l'arrêta quelques secondes sur Mme Herdevin, assise, écoutant Malmain, debout, à demi penché sur elle, et me dit :

— Décidément, il fait trop chaud... Je m'en vais... Au revoir !...

A peine était-il sorti que M. Herdevin, à son tour, s'approcha de moi. Sa grosse figure, congestionnée par la chaleur, exprimait un profond ennui. Du reste, ne connaissant presque personne dans un monde qu'il ne fréquentait pas, il avait erré toute la soirée, comme une âme en peine, des salons de danse au salon de jeu, où l'on jouait trop modérément pour ses goûts :

— Pas drôle, votre monde ! me dit-il en bâillant... Nain jaune à deux sous la fiche, en famille... On s'embête !... Et trente degrés, pour le moins, je parie !... J'en ai assez : je vais au cercle, j'aime mieux ça. Bonsoir !...

Sa femme, qui, sans en avoir l'air, observait tous ses mouvements, le vit sortir et s'éclipsa un instant après lui.

Et j'eus l'impression bien nette qu'entre ces trois êtres il s'était passé quelque chose : un drame avorté, une scène de jalousie, de ruse, de mensonge, quelque chose, enfin, que je n'aurais ni osé ni su préciser.

IV

Chez une amie de Mme B..., par une fin d'après-midi. Trois ou quatre femmes, dont Mme Herdevin. On a pris le thé. La conversation languit et va s'éteindre, quand Malmain fait son entrée. Il est pimpant, pétillant, triomphant ; rien qu'à son air on devine qu'il apporte un commérage tout frais, une méchanceté inédite, quelque âpre bavardage dont on va pouvoir s'amuser pendant cinq minutes. En effet, à peine assis :

— Avez-vous lu l'article du *Spectateur* sur Kermoysan?

Les dames se regardent et répondent que non.

— Un article tapé, je vous en réponds, et

qui fera du bruit, vous y pouvez compter!...

Là-dessus, il tire de sa poche un numéro du *Spectateur*, un numéro fripé, qui a dû servir déjà plusieurs fois, et, de son aigre voix qu'aigrit encore sa joie mauvaise, il donne lecture des passages les plus mordants. Du fiel, du venin, de la calomnie, de l'injure : un de ces mélanges, humiliants pour l'espèce humaine, qu'une basse envie a seule pu brasser; au bas, le nom, à demi-connu, de Maxime Lucand.

— Qui est Maxime Lucand? demande quelqu'un.

— Un jeune, explique Malmain, qui a un rude talent de pamphlétaire... Voilà, mesdames, comme on arrange votre idole!

On a écouté avec des murmures, des froufrous, de petits rires étouffés. Une voix fait, en protestant :

— Oh! notre idole!...

Et Malmain, exultant :

— Allez-vous le lâcher?... Déjà?... Hé! hé! ce n'est pas mauvais que les grands favoris

des dames reçoivent, de temps en temps, une bonne petite leçon... Le bois vert convient aux épaules illustres... Et le cher ami en avait un peu besoin, positivement.

J'attends qu'une voix s'élève pour défendre l'absent; mais elles écoutent, elles sourient : aucune ne songe à intervenir. Involontairement, mes yeux cherchent Mme Herdevin. Elle regarde droit devant elle, comme si elle n'entendait pas, les lèvres serrées, l'air de glace; ses doigts tambourinent sur ses genoux, pendant que Malmain continue, avec des affectations exaspérantes de bonhomie.

— Il y a de l'exagération dans cet article, sans doute, il y a un peu d'exagération... Mais le fond, voyez-vous, hé! hé! le fond pourrait bien être vrai!... Dire que Kermoysan n'a pas de talent, ça, c'est absurde, n'est-ce pas?... Il en a, tout le monde le reconnaît... Seulement, il en est lui-même plus convaincu que personne et, surtout, il s'en croit encore bien plus qu'il n'en a... Ne trouvez-vous pas qu'il a toujours l'air de poser pour sa statue?... On

dirait qu'il se voit déjà coulé en bronze, une couronne sur le front...

Elles rient; il s'en trouve une pour répondre, en montrant ses dents jolies :

— C'est vrai! il y a de ça!...

Encouragé, Malmain reprend, d'un ton plus excité :

— Tenez! l'autre jour, à la première de *l'Étrangère*, je le rencontre au foyer de la Comédie... Il s'y promenait d'un air... de l'air d'un roi dans son palais... On eût dit qu'il avait fait la pièce... Quelqu'un l'arrête pour lui demander, je pense, une adresse... Il veut l'écrire sur une de ses cartes et ne trouve pas son crayon... Son interlocuteur n'en avait pas non plus... Je m'aperçois de leur embarras : je lui offre le mien... Il s'en sert et il me le rend avec un « merci »... oh! un « merci » de Louis XIV ou de Jupiter olympien. Alors, une idée saugrenue me passe par la tête. Je lui dis : « Voilà un crayon historique!... » Et il n'a pas vu que je me moquais de lui!...

Je n'y tiens plus : je demande timidement :

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parbleu ! répond Malmain, qui remarque à peine mon interruption.

Et il se remet à déchirer Kermoysan, plus âprement, avec une méchanceté plus incisive et plus calomnieuse :

— Que va-t-il faire après cet article ? Se battra-t-il ?... Heu, heu ! j'en doute... Je ne le crois pas un héros. On raconte sur lui des choses...

Cette fois, c'en est trop. Je demande, tout frémissant :

— Quelles choses ?

Ma question est posée d'un ton si ferme que Malmain ne peut éviter d'y répondre. Il me regarde, étonné de cette intervention inattendue ; il s'embarrasse, il balbutie :

— Des choses enfin, des choses...

— Dites-les donc !

— On ne peut pas tout dire...

— C'est dommage... car on verrait, j'en suis sûr, qu'il n'y a rien à cacher sur Kermoysan...

Alors, je parle, je m'enflamme, je deviens éloquent. Elles m'écoutent, un peu étonnées de cette explosion soudaine, un peu honteuses aussi, peut-être, d'avoir trop écouté l'autre, toutes prêtes à se rallier. Quand j'ai fini ma brave tirade, Malmain me toise un instant et prononce, avec un sourire supérieur :

— Je ne savais pas que Kermoysan eût des amis... Voilà qui est tout en son honneur !

Mais j'ai atteint mon but : il change de conversation. Un instant après, Mme Herdevin se lève pour sortir. Elle me tend la main, ce qu'elle ne faisait jamais, et je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la pression de ses doigts et ses regards me remercient.

D'ailleurs, je n'écoute plus ce qu'on dit autour de moi : je pars à mon tour, animé contre Malmain d'une haine juvénile et très fier du petit rôle que j'ai joué.

V

C'est dans mon fameux carnet d'observations que j'ai retrouvé les détails de cette petite scène, assez insignifiante en elle-même. Du reste, ils seraient probablement, malgré le temps écoulé, demeurés dans ma mémoire, parce qu'ils se rattachent à l'incident plus grave qui les suivit, auquel je fus mêlé directement.

Après avoir dîné au restaurant, j'étais rentré, pour m'habiller, dans le très modeste appartement de deux pièces que j'occupais au sixième étage d'une grande maison de la rue Lafayette. J'étais en train de friser ma moustache — opération à laquelle je tenais d'autant plus qu'elle n'eût point été indispensable,

— quand j'entendis frapper à la porte. J'allai ouvrir en bras de chemise et reculai d'étonnement en voyant entrer Kermoysan, qui n'était jamais venu chez moi. Un inconnu, d'âge mûr, de haute mine, portant l'impériale et sanglé dans une redingote montante, l'accompagnait.

— Mon ami, le capitaine Lozier, me dit-il, en le désignant.

Fort ému de cette visite inattendue, dont je pressentais vaguement le motif, j'avançai des fauteuils en me hâtant de passer un habit.

— Je vous demande pardon de vous déranger à ces heures, me dit Kermoysan; mais j'ai un service urgent à vous demander.

Je lui répondis, d'un geste, que j'étais à sa disposition.

Il continua :

— Voici de quoi il s'agit : je vais me battre avec Lucand...

Je crus devoir lui objecter que la nécessité d'un tel duel ne s'imposait pas, qu'un homme dans sa situation n'était pas à la merci du

premier venu qui voulait l'insulter, que, d'ailleurs, il était trop supérieur à l'agresseur et lui ferait trop de plaisir en croisant le fer avec lui.

— ... Il faut que je me batte, dit-il en m'interrompant d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Puis, plus doucement, comme s'il eût senti qu'il me devait pourtant quelque explication :

— Cet article m'est fort indifférent, je n'ai pas besoin de vous le dire. Mais, si je le supportais, il en viendrait d'autres, qui pourraient m'être plus désagréables. Qu'on éreinte mes livres tant qu'on voudra, cela m'est égal; seulement, je ne veux pas qu'on parle de moi.

Le capitaine, empalé dans son fauteuil, fit un signe d'approbation; je m'inclinai.

— Voici où les difficultés commencent, reprit Kermoysan, en hésitant un peu. J'ai des raisons... particulières (il pesa sur ce dernier mot) pour désirer qu'on ignore ce duel jusqu'à ce qu'il ait eu lieu... Des raisons si fortes que, si je croyais impossible d'empê-

cher qu'on l'ébruitât d'avance, j'aimerais mieux y renoncer.

— Mais Lucand, dis-je, aurait au contraire des motifs pour faire autour d'une rencontre avec vous tout le bruit qu'il pourra.

Kermoysan prit un air inquiet :

— C'est justement là le danger, fit-il... Après, qu'il tape sur sa grosse caisse autant qu'il pourra, ça m'est égal... Mais je voudrais éviter à tout prix les informations sur les préliminaires, les « échos » annonçant l'échange des témoins en racontant les pourparlers.

Je hasardai :

— Vous n'aurez pas de peine à obtenir que la presse...

Il m'interrompit en haussant les épaules :

— Je ne puis pas faire le tour des journaux pour les prier de se taire... Quant aux témoins de mon adversaire, ils promettront et ne tiendront pas : je sais ce que vaut la parole d'un Lucand et des gens de sa sorte.

Il n'y a donc qu'un seul moyen : c'est d'aller très vite...

Le capitaine répéta :

— Oui, oui, très vite.

— Voici donc le plan qui m'a paru le plus pratique, continua Kermoysan... Comme vous allez le voir, il ne peut être appliqué qu'avec beaucoup de bonne volonté de la part des témoins. C'est là un premier point un peu difficile, étant donnée la pédanterie naturelle des escrimeurs... Il y a, ce soir, une première aux Variétés. Lucand s'y trouve, sans aucun doute. Mes témoins iront l'y chercher, lui diront que je suis forcé, pour affaire de service, de partir demain, qu'il faut donc que notre querelle se vide immédiatement. Enfin, sous n'importe quel prétexte, ils obtiendront de lui qu'il les mette, dans la soirée même, en rapports avec deux amis pris dans la salle... Tout cela est possible... Si ce plan réussit, il s'agira d'éviter toute discussion moratoire avec les témoins de Lucand : il faudra accepter leurs conditions, quelles qu'elles soient,

pour que la rencontre ait lieu demain, au petit jour... Ils ne pourront pas me contester la qualité d'offensé... Mais, s'ils demandent des concessions, qu'on les leur fasse... Qu'on prenne leurs épées ou leurs pistolets, s'ils y tiennent !... Pas de bruit, et vite : voilà ce qui importe avant tout !...

Kermoysan avait parlé rapidement, avec une nervosité angoissée, comme pour donner l'impression d'incidents qui vont très vite. Je ne lui répondis pas tout de suite. Quelque inexpérimenté que je fusse en de telles matières, j'hésitais à accepter un rôle aussi passif et à renoncer aussi complètement à mon libre arbitre dans une affaire qui, après tout, pouvait prendre une tournure grave. Il s'aperçut de mon hésitation.

— Excepté le capitaine, me dit-il d'une voix où tremblait une prière, je n'ai pas d'ami assez intime pour qu'il accepte un tel rôle sans me demander d'explications. Et je n'en puis fournir aucune... D'autre part, je serais embarrassé de trouver, parmi mes

relations, quelqu'un à qui je veuille confier cette nécessité, cette absolue nécessité où je suis d'aller vite... J'ai pensé à vous, parce que je sais que je vous suis sympathique et parce que je vous crois discret et généreux... C'est un très grand service que je vous demande... plus grand encore, beaucoup plus grand que vous ne le pensez...

J'aurais pu être flatté d'une telle confiance; je fus surtout ému du ton de Kermoysan, de l'agitation qu'il s'efforçait de contenir, d'une sorte d'angoisse douloureuse que je n'eus pas un instant l'idée d'attribuer au fait matériel du duel. J'acceptai.

Il me remercia avec effusion :

— Soyez sans inquiétude sur l'issue de la rencontre, me dit-il encore. Je tire assez bien l'épée et je fais mouche à trente pas. En réalité, l'arme m'est indifférente. Vous verrez que tout ira bien !...

Là-dessus, il se leva. Le capitaine, toujours muet, en fit autant ; nous descendîmes mes six étages, et nous nous dirigeâmes ensemble

vers le théâtre des Variétés. Kermoysan nous serra la main, en nous répétant, d'un ton pressant, sa recommandation :

— Vite, avant tout !...

Et il alla nous attendre au café Cardinal.

Je n'étais pas sans inquiétude sur la façon dont le silencieux capitaine allait conduire les négociations. Contre mon attente, il s'y prit fort bien, avec une brusquerie apparente qui dissimulait beaucoup de tact et d'adresse, en sorte que je n'eus pas l'occasion de placer un mot. Lucand voulut protester contre une hâte qui ne lui convenait guère :

— Nécessité de service ! dit le capitaine.

Force lui fut alors de céder. Il fit le tour des couloirs, pendant un entr'acte, revint avec deux de ses confrères, qu'il nous présenta et avec lesquels nous nous abouchâmes aussitôt. Ils voulurent provoquer quelques difficultés : fidèle à sa consigne, le capitaine entra dans leurs vues sans avoir trop l'air de leur céder, en sorte qu'au bout d'un quart d'heure nous avions rédigé le procès-

verbal qui réglait les conditions du combat.

Nous rejoignîmes Kermoysan, qui nous attendait devant une menthe à l'eau.

— C'est parfait, dit-il en parcourant la feuille que nous lui tendîmes.

En ce moment, sa figure n'exprimait que le soulagement et la satisfaction :

— Je n'aurais pas espéré que cela s'arrangerait si bien, dit-il encore. Vous avez été très adroits. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons nous coucher de bonne heure, car il ne s'agit pas de rester endormis...

Comme on peut le penser, j'étais fort troublé. Je renonçai à la société pour laquelle je m'étais habillé et rentrai chez moi pour réfléchir tranquillement à ce qui m'arrivait. Assister à un duel, en qualité de témoin de Kermoysan, c'était sans doute, pour moi, un événement important, qui, rompant, pour ainsi dire, mon cocon de chrysalide, ferait de moi, du jour au lendemain, quelque chose de plus qu'un bon jeune homme. Le fait que

Kermoysan m'avait choisi me flattait aussi au plus haut point; il me semblait non seulement que j'allais grandir dans l'opinion du monde, mais qu'en attendant je grandissais dans la mienne propre. Je dois dire à mon honneur que ce côté personnel de l'affaire ne me préoccupa pas longtemps : je cessai bientôt de penser à mon rôle pour songer à Kermoysan et, en me rappelant ses paroles, son air, son inquiétude, j'en arrivai à me poser deux ou trois questions indiscrètes peut-être, mais que ma curiosité ne put repousser. Pourquoi ce duel, que des malveillants comme Malmain pouvaient seuls trouver nécessaire? Pourquoi se battre, non pas à cause de l'article lui-même, mais en prévision d'autres articles, qui, peut-être, ne viendraient jamais? Pourquoi surtout cette hâte, cette hâte fiévreuse que certaines personnes n'auraient pas manqué d'attribuer à une émotion voisine de la peur, ou, du moins, à un de ces courages trop conscients, trop volontaires, qui savent trop bien combien de temps ils pourront se sou

tenir? D'autre part, si la crainte était pour quelque chose, pour si peu que ce fût, dans l'angoisse de Kermoysan, pourquoi, alors, une indifférence au détail des conditions qui allait jusqu'à l'imprudence? En réfléchissant à ces divers *pourquoi*, je ne doutai pas qu'ils ne dépendissent les uns des autres et je me lançai dans une série de conjectures que je jugeai très savamment déduites :

— Sans doute, pensai-je d'abord, il veut absolument que l'affaire ne s'ébruite qu'une fois terminée : c'est pour éviter toute inquiétude à une personne qui s'intéresse à lui... Cela me paraît évident... Et c'est un souci bien légitime, qui témoigne d'une âme tendre et délicate, c'est un trait bien digne d'un être aussi noble par le cœur qu'il est distingué par le talent...

Comme je m'attardais à cette idée, qui me conduisait à quelques réflexions contingentes, voilà qu'un soupçon se leva soudain dans mon esprit :

— Si ce n'était pas par pure tendresse qu'il

a tenu à prendre ces précautions?... S'il avait une préoccupation d'autre sorte?... Si, par exemple, il craignait que la personne qu'il redoute d'effrayer ne réussît pas à cacher son inquiétude?... Si ce duel lui apparaissait comme un danger, non pour sa vie, mais pour un secret plus précieux que la vie, pour un équilibre dont l'établissement et le maintien doivent être son principal souci?

Plus j'y pensais, plus ce soupçon me paraissait plausible, surtout quand j'en vins à le rapprocher de l'épouvante que Kermoysan avait témoignée de possibles articles.

— Lui-même l'a dit, pensai-je, ce ne sont pas les violences littéraires qui l'effrayent. S'il redoute si fort qu'on s'attaque à sa personne, ce ne peut être seulement par une pudeur à coup sûr légitime, mais qui, dans le cas particulier, serait exagérée: c'est parce qu'il a un point faible où il a peur qu'on le touche.

Et, resserrant ces conjectures, je conclus qu'André Kermoysan avait une affection pro-

fonde, coupable, compliquée et secrète, dont la pensée ne le quittait jamais, en vue de laquelle il calculait toutes ses actions, celles-là même qui, en apparence, n'en dépendaient pas. Ainsi s'expliquait non seulement sa conduite, un peu étrange, de la soirée, mais encore sa retraite complète du monde où l'on s'amuse, l'austérité de ses nouvelles mœurs, son habituelle indifférence à tout ce qui se passait autour de lui. Alors, il me sembla qu'il sortait de l'espèce de pénombre mystérieuse où je l'avais vu jusqu'alors et que je commençais à déchiffrer quelque chose des caractères inconnus gravés sur son front.

— Et Mme B... prétend que nous ne savons plus aimer ! m'écriai-je à haute voix, heureux et content du petit roman que je venais de broder sur un thème réel.

Là-dessus, je me couchai, après avoir mis mon réveil sur quatre heures et demie.

C'était une précaution bien inutile. Je ne dormis pas une heure. Toute la nuit, des demi-rêves agités me montrèrent d'avance les

spectacles du lendemain, et, toujours, je voyais Kermoysan étendu sur le sol, la poitrine ouverte, l'œil mourant : il m'appelait auprès de lui, ses lèvres remuaient, il me disait quelque chose : un secret dont l'angoisse ranimait son regard, et, quoique je tendisse toute mon attention, je ne parvenais pas à entendre ses paroles. A deux ou trois reprises, la figure de Mme Herdevin passa dans ce cauchemar, vague, insaisissable, sans que je pusse établir le rôle qu'elle y jouait. Puis, ces images s'enfuyaient; je rallumais ma bougie, je regardais ma montre et m'apercevais que l'interminable cauchemar durait à peine depuis quelques minutes.

Impatienté, à la fin, de ne pouvoir m'en délivrer, je me levai et pris un livre pour retrouver un peu de calme, en attendant l'heure.

En sortant de ma chambre, je rencontrai le capitaine Lozier dans le vestibule :

— ..... Craignais que vous restiez endormi ! me dit-il en touchant son chapeau.

— Je n'ai pas fermé l'œil, lui répondis-je.

Il mâcha entre ses dents :

— Ayez pas peur !... Ami d'enfance... Très brave...

— Le médecin? lui demandai-je encore en imitant inconsciemment son laconisme.

Il me répondit :

— Il nous suivra...

Et je n'entendis plus le son de sa voix jusque chez Kermoysan, qui nous attendait.

Il était parfaitement calme, sans aucune affectation. Dans la voiture, il parla peu ; mais les quelques phrases qu'il prononça attestaient une pleine liberté d'esprit. Il avait les yeux rêveurs ; je crois vraiment qu'il pensait à autre chose qu'à son duel : toujours la même pensée, sans doute, celle qui le séparait des autres, celle qui l'isolait comme une prison, celle que j'avais cru déchiffrer la veille et qui, maintenant, s'embrumait pour moi dans de nouveaux mystères...

Nous arrivâmes à l'endroit convenu un

moment avant Lucand et ses amis, qui, d'ailleurs, ne nous firent guère attendre. Lucand me parut nerveux, plus remuant en tout cas qu'il n'eût convenu. Il observait avec une attention mal déguisée les préparatifs auxquels on procédait selon les rites habituels et dont Kermoysan, au contraire, s'était désintéressé. Ce fut le capitaine qui engagea les épées et dit, en se retirant, le traditionnel :

— Allez, messieurs !

En même temps, sans les perdre de vue, il me répéta, ou à peu près, sa phrase de la veille :

— Très brave... Sûr de lui... Rien à craindre !...

J'avais besoin de cette assurance, car j'étais fort ému, au point de pouvoir à peine cacher mon émotion.

D'ailleurs, cela ne fut pas long. Les deux adversaires ferraillèrent à peine une minute, et Lucand, touché à l'épaule, laissa tomber son épée. Son médecin s'approcha, déclara que sa blessure le mettait dans un état d'infé-

riorité, et nous n'eûmes plus qu'à rédiger le procès-verbal. Comme nous l'achevions, Lucand, dont le pansement était achevé, s'approcha de Kermoysan, la main tendue. Kermoysan le toisa d'un regard dédaigneux, mit ses deux bras derrière son dos et s'éloigna, tandis que l'autre esquissait un geste de colère et de haine :

— J'aurais dû prendre sa main, nous dit-il un instant plus tard : il recommencera, et...

Il laissa sa phrase en suspens, resta pensif, puis conclut, avec un geste d'inquiétude :

— On ne devrait jamais avoir d'ennemis...

Je ne pus m'empêcher de rapprocher ces paroles de la crainte qu'il exprimait, la veille, sur de nouvelles attaques possibles, et je pensai de nouveau que mes déductions devaient approcher de la vérité. Un petit fait vint encore les appuyer :

Nous devions déjeuner ensemble, chez Voisin, si je ne me trompe. En passant devant un kiosque de journaux, Kermoysan fit arrêter la voiture pour acheter un *Figaro*. Il

l'ouvrit, parcourut les « échos », et laissa échapper un cri où il y avait plus de découragement que de colère :

— Ah ! quel ennui !...

En même temps, il nous montrait un entrefilet où l'on annonçait la rencontre qui venait d'avoir lieu.

— Qu'est-ce que ça fait, puisque c'est fini ? dit naïvement le capitaine.

— Mais le procès-verbal ne paraîtra que dans les journaux du soir, s'écria Kermoysan.

Cette phrase lui avait échappé : il se mordit les lèvres, la regrettant, se tut, parut absorbé dans des réflexions difficiles.

— Je vous demande pardon, dit-il au bout d'un moment ; mais il faut absolument que je...

Il s'interrompit, comme un homme qui hésite avant de prendre un parti, puis reprit, décidé :

— Oui, il faut absolument que je passe chez moi.

Il donna son adresse au cocher et ne dit

plus un mot. Il semblait beaucoup plus inquiet, beaucoup plus nerveux qu'au départ, et ne cherchait ou ne parvenait pas à cacher sa contrariété.

Nous l'attendions dans la voiture pendant qu'il montait chez lui. J'essayai de nouer conversation avec le capitaine :

— Cela s'est très bien passé, lui dis-je pour entrer en matière.

— Oui... Bien passé... Avais bien dit...

Et je n'en pus tirer que des monosyllabes.

Cependant Kermoysan redescendit, en portant un livre enveloppé. Il héla un fiacre vide, remit le paquet au cocher, lui montra l'adresse, et je l'entendis répéter à deux reprises :

— Vous direz que vous m'avez rencontré revenant du Bois.., Revenant du Bois, n'est-ce pas?...

Le cocher parut comprendre et fouetta son cheval. Kermoysan revint à nous :

— Allons déjeuner, fit-il : je meurs de faim. Vous aussi, je pense.

Et il s'efforça de chasser ses préoccupations. Je pensais :

— Il a sans doute trouvé un moyen de rassurer...

De fait, il mangea de bon appétit et causa avec entrain.

VI

A la suite de ces incidents, il s'établit entre Kermoysan et moi une demi-intimité qui abolit en partie la différence des âges. Je le vis plus souvent. De son côté, sans toutefois se départir de cette réserve qui avait fini par devenir un trait de son caractère, il me témoigna plus de cordialité. Il me parlait avec un certain abandon de ses travaux, de ses lectures, de ses ouvrages, jamais de lui-même. Quand nous nous rencontrions dans le monde, il venait à moi, la main tendue, un sourire presque affectueux aux lèvres ; quand je sonnais à la porte, Adolphe m'accueillait avec cet air confiant que les vieux serviteurs réservent aux amis de leurs maîtres ;

assez souvent même, Kermoysan arrivait, essoufflé, bienveillant, au haut de mes six étages. Malgré cela, il me demeurait étranger, tandis qu'un doute m'empêchait de jouir librement de son amitié : je craignais toujours un peu qu'il ne l'eût accordée comme un dû, parce qu'il se croyait mon obligé.

Par une singulière correspondance, mes rapports avec Mme Herdevin devenaient aussi plus familiers, d'une façon toute parallèle. Maintenant, elle me traitait en ami, en ami très jeune, qu'on estime au-dessus de son âge. Nos conversations, chez elle ou dans les salons où je la rencontrais, devenaient intimes, nettoyées des banalités habituelles. Je réalisais donc le rêve que j'avais fait en la voyant : j'entrais dans son cercle, je respirais son air, je pouvais jouir de sa présence, de sa voix, de son charme, de ce charme que je subissais toujours et qu'il m'eût encore été impossible d'expliquer. Mais plus je me rapprochais d'elle, plus se modifiaient les sentiments qu'elle m'inspirait : la nuance d'amour

qui les teintait au début d'une vague espérance inconsciente s'en était allée pour faire place à une amitié enthousiaste, à un dévouement absolu, entièrement désintéressé, comme si j'avais compris que jamais je n'existerais pour elle, qu'elle ne jouerait aucun rôle dans ma vie, non plus que moi dans la sienne, que nous resterions jusqu'au bout des étrangers dont un caprice de la destinée devait à peine, à deux ou trois reprises, mêler les destinées en des épisodes dont le sens aurait très bien pu m'échapper. En revanche, je ne pouvais presque pas penser à elle sans penser aussitôt à Kermoysan : leurs deux images, leurs deux noms s'appelaient l'un l'autre dans mon esprit, quoique rien, absolument rien ne m'indiquât qu'il existait entre eux un lien particulier. Kermoysan, au contraire, était moins assidu chez elle que moi-même. Leurs causeries, c'est vrai, quand ils s'isolaient un instant dans un coin de quelques salons, semblaient absorber toute leur attention ; mais elles étaient rares et courtes, et souvent

ils paraissaient se fuir plutôt que se chercher. Mon impression n'en était pas moins vive. Je dois dire, pourtant, qu'elle ne fut jamais précise : je n'allais jamais jusqu'à soupçonner qu'ils fussent l'un pour l'autre cette pensée mystérieuse que je lisais sur leurs fronts.

On a beau observer de son mieux les autres : on n'en voit que bien peu de chose. Je me flattais d'être traité en ami par Mme Herdevin, et, en ce moment même, elle traversait une crise dont tout le monde parlait sans que je m'en doutasse. Ce fut Mme B... qui me l'apprit :

— Vous êtes toujours enthousiaste de Mme Herdevin ? me demanda-t-elle un jour avec cette ironie bienveillante qu'elle prenait parfois en me parlant.

— Toujours plus, répondis-je, à mesure que je la connais davantage.

Elle accentua son ironie :

— Ah ! vous la connaissez davantage ! fit-elle. Vous avez de la chance, savez-vous ?... Ces jeunes gens !... Moi qui la connais depuis

dix ans, je la connais de moins en moins. Vous allez beaucoup chez elle ?...

— Aussi souvent que je le puis sans être indiscret.

— Cela veut dire deux ou trois fois par semaine ?...

Je rougis en répondant :

— Pas tout à fait.

— Mais à peu près, fit Mme B... malicieusement.

Elle parut hésiter un instant :

— Et vous n'y avez jamais rien vu de particulier ? me demanda-t-elle en me fixant d'un regard un peu moqueur.

Cette question imprévue m'étonna :

— ... De particulier ? répétais-je en cherchant. Non, rien ; je ne crois pas...

J'ajoutai :

— M. Herdevin n'est jamais là, vous m'en aviez averti vous-même. De temps en temps j'ai aperçu sa petite fille malade, qu'elle tient beaucoup auprès d'elle, mais qu'une bonne emporte dès qu'il arrive quelqu'un.

Ma vieille amie secoua la tête :

— C'est là tout ce que vous avez vu ? fit-elle. Un mari qui n'est jamais là et une enfant malade. Rien de plus... Eh bien, c'est le cas de dire : « des yeux pour ne pas voir... »

Quand on est jeune, on aime assez à passer pour clairvoyant. Pourtant, je ne me sentis pas mortifié d'être ainsi pris en faute, mais il me sembla que mon cœur se serrait d'angoisse avec la peur subite d'une révélation qui me gâterait Mme Herdevin.

— Il y a donc quelque chose ? m'écriai-je. Quoi donc ?

Il y avait dans ce cri, qui m'échappa, tant d'effarement et de naïveté que Mme B... ne put s'empêcher de rire. Mais son rire s'éteignit bientôt, sa figure prit une expression de pitié attendrie :

— Oh ! des drames ! fit-elle tristement, des drames de famille...

— Vous les connaissez ?

— Comme tout le monde : on ne parle que de cela.

Cette fois, je me sentis un peu mortifié dans mon amour-propre d'observateur. Mais la curiosité, l'intérêt plutôt, l'emporta sur tout autre sentiment :

— Je n'ai jamais rien entendu dire... commençai-je.

Mme B... m'interrompit :

— ... Et « des oreilles pour ne point entendre »!...

Je capitulai :

— Oui, dis-je, je reconnais que je ne suis pas très fort.

Elle ne se fit pas prier davantage.

— Ah! commença-t-elle, la pauvre femme est bien malheureuse!... Vous savez que son mari est un abominable homme?

— Je le sais.

— Mais vous ne savez pas à quel point!... Il la tourmente, il la délaisse, il la trompe, cela va sans dire. Il la vole aussi un peu, je pense, car elle avait une fort belle fortune, qu'il manie comme si elle était à lui. Elle supporte tout sans se plaindre. Vous ne devine-

riez pas ce qu'il a imaginé en dernier lieu? Il veut absolument divorcer !

Mme B... mit dans ce mot toute l'horreur que les personnes de son âge et de sa classe professent pour le divorce, que la loi Naquet venait à peine d'instituer. Je ne résistai pas à la tentation de lui montrer que, sur ce point, je pensais autrement qu'elle :

— Eh bien, m'écriai-je, il me semble qu'à sa place je ne demanderais pas mieux.

Ma vieille amie me menaça de son éventail :

— Taisez-vous!... Vous n'avez point de principes, vous autres jeunes gens d'aujourd'hui; vous n'avez rien de sacré.

Puis, d'une voix plus grave :

— D'ailleurs, il ne s'agit pas pour elle d'opinion théorique... Elle est mère, vous l'oubliez : quelque malheureuse qu'elle soit, elle supportera tout pour ses enfants... Songez donc : deux filles!... Elle sait trop bien comment cela se passe : c'est toujours la femme qui finit par avoir les torts, et les

enfants en pâtissent dans l'avenir, dans toute leur vie...

— Il me semble pourtant que, si elle souffre trop...

Mme B... me regarda :

— Une mère, dit-elle, ne souffre jamais assez pour ne pouvoir prendre sur elle le mal qui menace ses enfants... Et puis, ce n'est pas tout. Vous prétendez connaître Mme Herdevin : je vois que vous ne la connaissez guère. Vous ignorez à quel point elle est « femme » dans le meilleur sens du mot. Or, les femmes, les bonnes, ont des délicatesses qui ne s'accommoderont jamais de vos lois, quand même vous prétendez les faire pour elles... Ce à quoi nous tenons plus qu'au bonheur, plus qu'à tout, c'est à garder nos sentiments et notre vie pour nous seules... Il n'y en a pas une de nous — j'entends de celles qui comptent — qui ne soit prête à sacrifier la paix de son existence pour éviter un scandale... Vous en pouvez être sûr, c'est bien là ce que sent Mme Herdevin... Du reste,

elle me l'a dit... Car elle me fait quelques confidences, à moi... Oui, l'autre jour, en me confirmant les bruits qui circulent sur son ménage, elle m'a dit à peu près ceci : « Jamais je ne cèderai, quoi qu'il fasse. J'ai un certain idéal de correction, dont je ne me départirai à aucun prix. Je ne veux pas qu'il y ait rien dans ma vie que le monde puisse discuter. Je mourrais de voir mon nom dans les journaux ou de le savoir dans toutes les bouches... » Voilà comment elle m'a parlé, et c'est bien là un langage de femme... Qu'en pensez-vous, monsieur le psychologue?

Je murmurai, pour dire quelque chose:

— Alors, c'est la religion du silence?

— Vous le dites, fit Mme B..., la religion du silence... Elle est commune à tous les gens de cœur... Et l'on ne sait pas les lourds sacrifices qu'elle impose quelquefois!

En ce moment, le souvenir du duel de Kermoysan me traversa l'esprit, quoiqu'il n'y eût aucune corrélation visible entre les efforts qu'il avait faits pour cacher sa rencontre avec

Lucand et le sacrifice que la crainte d'un scandale coûtait à Mme Herdevin. Ce fut si rapide que je faillis laisser échapper une phrase indiscrète. Je la retins à temps et demandai à la place :

— Mais, enfin, pourquoi veut-il absolument divorcer, cet horrible homme? Est-ce que sa femme le gêne dans sa vie?

— Nullement. Il n'existe pas pour elle. Elle lui laisse toute la liberté qu'il peut désirer. C'est à croire qu'elle ne voit rien de ce qu'il fait, ou plutôt qu'elle ne le voit pas lui-même, qu'elle l'ignore entièrement.

— Alors?...

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Décidément, vous connaissez aussi bien les hommes que les femmes... Voyons! réfléchissez un peu!... Pourquoi est-ce qu'un homme de sa sorte peut désirer le divorce?

— Pour des motifs d'intérêt?

— Cela pourrait être, sans doute, mais cela n'est pas... Herdevin veut divorcer pour

épouser une drôlesse... Mon Dieu, oui, tout simplement... C'est qu'il y a une justice, voyez-vous... Les gredins comme lui finissent toujours par en trouver une qui vaut encore moins qu'eux et qui venge les autres... C'est précisément le cas: il veut chasser sa femme au profit de la coquine qui le gruge depuis deux ou trois ans, et qui, gorgée de son argent, veut avoir son nom... C'est comme cela. Qu'en dites-vous?

En ce moment, un visiteur entra, on changea de conversation. Je n'écoutais guère. Je pensais à ce que je venais d'entendre:

— Quoi donc? me disais-je, il y a tant de douleurs qui se renouvellent chaque jour, tant de résignation qui doit recommencer sans cesse dans une existence que je côtoie, et je n'en ai rien vu, pas une trace, pas un signe qui me mette sur la voie!... Ah! c'est une belle et forte religion que celle du silence! Elle éprouve durement ses adeptes: elle les trempe, elle doit les ennoblir.

Et j'ajoutai:

—Mais on ne connaît jamais tous les secrets qu'elle enveloppe dans ses mystères. Qui sait si cette pauvre femme n'a pas encore d'autres douleurs inconnues... ou peut-être des joies, des joies aussi mystérieuses que sa souffrance, ou plus cachées encore, qui la consolent !

VII

Ce jour-là je me rendais chez Kermoysan pour le remercier d'un service qu'il venait de me rendre auprès d'un éditeur. Comme d'habitude, le brave Adolphe vint m'ouvrir. Mais, au lieu d'être épanoui comme à son ordinaire, il avait l'air désolé :

— Ah ! monsieur, me dit-il, en secouant sa tête vénérable, quel malheur !... Quel malheur !

— Qu'y a-t-il donc ? lui demandai-je, tout effrayé...

— Ce qu'il y a, monsieur ?... Il y a que Monsieur va partir... Et pour des pays ! Nous qui étions si tranquilles !...

Il ajouta, en baissant la voix :

— Allez! mieux vaut être domestique d'un bon maître qu'au service du Gouvernement!...

Je ne m'attardai pas à lui répondre. Kermoysan, en fez et en veston d'appartement, quoi qu'il fût près de trois heures, mettait de l'ordre dans son cabinet.

— Est-il vrai que vous partiez? lui demandai-je en lui serrant la main.

— Oui... ordre du ministère... à bord du *Triton*...

— Et... cela vous contrarie?

— Un peu... J'avais des affaires, les épreuves d'un volume... Franchement, j'aurais mieux aimé passer l'hiver ici...

Il ajouta :

— Puis, c'est pour le Sénégal... Je n'aime pas beaucoup l'Afrique...

— Vous auriez préféré aller ailleurs?

— Oui, sans doute, ailleurs...

Puis, haussant les épaules et contredisant, sans s'en apercevoir, ce qu'il venait de dire :

— Du reste, il n'était que temps de voyager

un peu... On se rouille à rester toujours à la même place.

Il était plus distrait, plus fermé que jamais. Voyant qu'il lui était désagréable de parler de son départ, je me mis à l'entretenir de l'affaire qui m'amenait. Il écouta à peine mes remerciements et me dit seulement, du ton de la plus complète indifférence :

— Vous avez réussi? Allons, bon, tant mieux! tant mieux!

Je compris qu'il préférait être seul et pris congé :

— J'espère bien vous revoir, me dit-il, en me reconduisant

Et il me sembla qu'il me disait, au contraire, tant sa voix était découragée :

— Venez, ne revenez pas : cela m'est égal, car tout m'est égal à présent!

La nouvelle de son départ, très prochain, se répandit rapidement dans son cercle habituel. On s'en affligea. Pourquoi donc le ministère ne le laissait-il pas tranquille et s'adressait-il à lui justement, qui avait des amis et du

talent, alors qu'il pouvait disposer de tant d'officiers inconnus et quelconques, qui ne demandent qu'à courir le monde?

— Le Gouvernement n'en fait jamais d'autres, dit Mme B..., d'accord sur ce point avec Adolphe. Il ne faut jamais dépendre du Gouvernement!...

Le temps passa très vite. Kermoysan, plus recherché que jamais, eut à peine le loisir de vaquer à ses préparatifs. Il ne se plaignait plus de partir, au contraire :

— C'est mon métier, répétait-il. Je l'aime. Australie, Afrique, Amérique, qu'importe? On est bien partout où l'on bouge!

Parfois seulement, il tombait dans des silences pensifs, dont il s'efforçait de sortir dès qu'il se sentait remarqué ; alors, il parlait trop, comme parlent les gens qui veulent cacher non seulement leur pensée vraie, mais le fait même qu'ils en ont une. La sienne, indéchiffrable, était toujours là.

La veille du jour fixé pour son départ, Mme B... réunit à dîner, en son honneur,

quelques personnes de son cercle habituel. J'en étais. Je me trouvai placé à côté de Mme Herdevin. Elle fut silencieuse, plus distraite encore, plus absente que de coutume. Vainement je m'efforçai de l'intéresser; elle me répondait à peine, avec efforts. De temps en temps, elle paraissait suivre la conversation générale; mais je voyais bien qu'elle n'avait pas l'air d'écouter et qu'elle prenait cet air pour que sa pensée fût plus libre. Presque vis-à-vis d'elle, Kermoysan parlait, par saccades, sans animation. A un moment donné, au milieu d'un de ces silences comme il s'en produit dans les réunions où la conversation languit, je l'entendis qui répondait à peu près en ces termes à quelque observation de sa voisine :

— Il ne sert à rien de le dissimuler, madame, l'heure du départ est toujours une heure grave. Je ne me suis jamais mis en route, même pour un court voyage, sans une certaine émotion. C'est comme si le fil de votre destinée se cassait; on sait bien qu'il sera renoué, ou, du moins, que c'est probable, mais

on ne sait pas comment. Il faudrait être bien frivole pour partir sans inquiétude de l'inconnu, et bien insensible pour partir sans regrets.

Je regardai Mme Herdevin : elle avait baissé les paupières. Se tournant vers moi, pendant que la conversation reprenait autour de la table, elle me dit :

— M. Kermoysan devrait être blasé sur ces émotions-là : il les a eues si souvent !

Sa voix, à ce qu'il me sembla, était légèrement altérée. J'allais lui répondre quelque banalité, quand j'entendis éclater, de l'autre côté de la table, le gros rire d'Herdevin, qui exceptionnellement accompagnait sa femme. Ma voisine se détourna avec une expression si douloureuse, si tragique, que la phrase qui allait sortir mourut sur mes lèvres.

Au fumoir, où Mme B... envoyait ceux de ses invités qui tenaient à leur cigare, Herdevin s'empara de Kermoysan et lui demanda ce qu'il pensait des négresses :

— Car on n'a pas autre chose, là-bas, hein?

Kermoysan répondit froidement :

— Elles ont la peau huileuse: je n'y touche pas.

— Pour moi... dit Herdevin...

Et il se mit à expliquer, avec des gestes et des rires, ses opinions sur les femmes et sa théorie de l'amour. Kermoysan l'écoutait avec une impatience mal dissimulée ; il s'énervait même, visiblement, plus que de raison; il finit par l'interrompre en lui disant, de son plus grand air et d'un ton dont la froideur allait jusqu'à l'impertinence :

— Il y a autant de manières de juger les femmes qu'il y a de qualités d'hommes

Et l'on se remit à parler du Sénégal.

En rentrant au salon, je remarquai que Mme Herdevin, toute pâle, se tenait à peine. Du reste, Mme B... s'approchait justement d'elle et lui demandait, avec affection:

— Êtes-vous souffrante, ma chère belle ?

— J'ai un peu de migraine... Mais c'est peu de chose, ce n'est rien.

Les traits du visage, qui se tiraient de plus en plus dans une expression de douleur allant

jusqu'à l'agonie, démentaient cette assurance.

Un des charmes du grand salon de Mme B... était d'être tout en recoins, arrangés avec un art infini à l'aide de paravents, de fauteuils, de guéridons, en sorte que la conversation générale était impossible. Mme B... la détestait: les gens d'esprit, prétendait-elle, sont toujours un peu plus bêtes quand ils causent pour la galerie qu'en tête-à-tête, et, d'ailleurs, c'est à peu près impossible de réunir plus de quatre personnes sans que sur le nombre il se trouve au moins un imbécile. Elle croyait donc être agréable à ses hôtes en leur ménageant des apartés. Des groupes se formaient. Je n'eus pas de chance : je fus victime d'Herdevin. Il me poussa dans le coin d'un petit sofa à deux places, s'installa bien à son aise, en me gênant, croisa les jambes, se mit à m'entretenir de ses chevaux, de ses affaires, de ses cercles et de ses maîtresses. Par bonheur, il était de ceux qui se contentent de parler sans exiger qu'on leur réponde. Je poussais de temps en temps un grognement

d'approbation, je secouais la tête d'un air attentif, je disais : « oui » ; cela lui suffisait. Il finit par ne pas me déranger davantage qu'un monologue ou un air d'opéra, et je ne pensai qu'à des choses vagues, tout en observant, non sans envie, les autres groupes. Je ne vis pas Kermoysan. « Serait-il déjà parti ? » me demandai-je en le cherchant des yeux. Et je finis par le découvrir. Il était dans un des angles du salon, assis à côté de Mme Herdevin sur un sofa pareil à celui où je me trouvais de force ; un petit paravent anglais, en bois verni en vert pâle, les cachait à demi, avec les larges feuilles des plantes d'une jardinière. Ils étaient très isolés dans ce coin, très tranquilles et, grâce aux habitudes de la maison, ils y pouvaient rester sans trop attirer l'attention. Ils causaient lentement, sans se regarder ; souvent, la figure de Mme Herdevin disparaissait à demi derrière un éventail. Ils étaient dans l'ombre. Mais, une lampe ayant été changée de place, un coup de lumière tomba brusquement sur le visage de

Kermoysan. D'un geste instinctif, il passa la main sur ses yeux et se détourna. Cela ne dura pas deux secondes; mais je le regardais à ce moment-là, et comment son expression ne m'aurait-elle pas frappé? Son impassibilité était tombée : un autre homme, un inconnu m'était apparu soudain, pour cacher aussitôt dans l'ombre je ne sais quel masque angoissé, passionné, douloureux, je ne sais quelle figure d'agonie et de désespoir. J'en fus si étonné que je me demandai si j'avais bien vu ou si quelque éblouissement n'avait pas déformé ses traits dans mes yeux. Puis je pensai :

— J'avais deviné juste : ils sont intimes. Peut-être est-elle sa confidente. Peut-être qu'il lui confie un dernier message, qu'il s'oublie pour un instant, et qu'il se montre tel qu'il est...

Vers les onze heures, M. Herdevin tira sa montre et fit :

— Oh! oh!

Je compris qu'ayant probablement quelque

rendez-vous, il se décidait à terminer le monologue qu'était notre conversation. Il se leva; je m'empressai de l'imiter.

— Où est ma femme? demanda-t-il en cherchant des yeux autour de lui.

Puis l'apercevant :

— Ah! la voici! avec le lion de la fête... Allons les déranger!

Et, me prenant par le bras, il s'approcha d'elle. Les deux causeurs nous virent avancer. Ils avaient retrouvé leur calme, ou ils eurent le temps de se remettre, car je ne remarquai rien que de très naturel dans leur attitude.

— Tu sais qu'il se fait tard, dit M. Herdevin à sa femme. Je voudrais bien rentrer, moi.

Elle se leva, comme mue par un ressort :

— Rentrons, répondit-elle.

Elle se tourna vers son compagnon :

— Monsieur Kermoysan, dit-elle, je vous souhaite un bon voyage... Et je vous dis au revoir...

Kermoysan, qui s'était levé en même temps qu'elle, s'inclina :

— Merci, madame, fit-il, merci... Au revoir !

Et ils se donnèrent la main.

Rien dans tout cela qui pût prêter à un commentaire : le ton, les paroles, les gestes ne différaient en rien de ce qu'ils sont, dans des cas pareils, entre des personnes qui se connaissent assez pour devoir, ne fût-ce que par pure politesse, se marquer un peu d'intérêt. Ce qui me fit réfléchir, ce fut justement l'apparente banalité de cet adieu : elle contrastait par trop vivement avec l'émotion dont j'avais, tout à l'heure, surpris des traces. Je fus en quelque sorte forcé de me dire :

— S'ils sont amis, ils cachent bien leur amitié.

Et, pour la première fois, un soupçon précis m'effleura.

Je le chassai. Mme Herdevin vivait au grand jour : il ne pouvait y avoir aucun mystère dans son existence. D'ailleurs, comment admettre la possibilité d'une liaison entre deux personnes que je voyais constamment, comme

elle et lui, sans que je m'en fusse aperçu, non plus qu'aucun de leurs amis communs? Ces choses-là se devinent toujours.

Cependant, Kermoysan faisait le tour des groupes, en échangeant, en toute tranquillité et en parfait homme du monde quelques propos avec chacun. On eût dit qu'il ne songeait plus à son départ ou qu'il se plaisait à prolonger autant que possible sa soirée d'adieux. Il sortit parmi les derniers. Je l'accompagnai et pris congé de lui dans la rue, devant le fiacre qu'il avait hélé.

— N'aurons-nous pas de vos nouvelles? lui demandai-je.

Il me répondit sans hésitation.

— Si fait : j'écrirai à mes amis.

— Est-ce que vous me comprenez dans le nombre? demandai-je encore.

— N'en doutez pas, je vous en prie.

Sa voix avait un accent presque affectueux. Il ajouta :

— Ne vous étonnez pas si vous recevez une longue lettre de moi.

Nous nous serrâmes la main ; son fiacre l'emporta à travers la nuit, tandis que je prenais à pied le chemin de la rue Lafayette.

J'avais besoin de marcher et de respirer l'air froid, car je me sentais positivement ému. Il y a des gens qui pleurent à tous les enterrements, même à ceux auxquels ils n'assistent que par hasard. Eh bien, en ce temps-là, les départs me produisaient volontiers le même effet. Je ne connais rien de plus triste. Il y a je ne sais quoi d'amer, de cruel, de désespérant dans la pensée de cette distance qui va s'étendre, chaque jour un peu plus, entre vous et celui qui part, dévoré par l'espace. La séparation n'a pas, comme la mort, l'excuse de la fatalité. On alléguera qu'en revanche elle laisse subsister l'espérance du revoir. Pauvre espérance, qu'on sent si faible à l'heure du déchirement, qui ouvre la porte à tant de mortelles angoisses !... J'avais trop d'amitié pour Kermoysan pour ne pas éprouver, ce soir-là, cette émotion avec une intensité très vive. Puis, quand elle se lassa, je

pensai à l'inconnue qui l'aimait, car je ne doutais plus de l'existence ou de la violence de ce sentiment que je me plaisais à lui prêter. Quelle scène que les adieux entre ces deux êtres ! Aurait-il pu garder quelque sang-froid, lui qui le perdait rien qu'en parlant d'*elle ?* Adieux, larmes, désespoir, révoltes furieuses et vaines contre la destinée, tout le fond désolé de l'amour. Hélas ! j'étais loin de soupçonner, comme j'en eus plus tard la certitude, que cette scène venait de se jouer sous mes yeux, que le banal au revoir échangé devant moi était le seul qu'ils pouvaient permettre à leur cœur !

VIII

Généralement, un absent est vite oublié : trop de menus soins sollicitent chaque jour l'attention pour qu'elle s'en aille courir de l'autre côté de la terre, à la poursuite d'un voyageur, d'autant plus qu'il y a toujours là des gens pressés d'occuper les places que des départs ont vidées. Tel ne fut pourtant pas le cas pour Kermoysan. Quoiqu'il fût fort loin, on continuait à s'occuper de lui : ses ennemis n'avaient pas désarmé, et Malmain ne manquait pas une occasion d'exercer à ses dépens sa langue venimeuse ; ses amis non seulement lui gardaient leur affection tout entière, mais lui faisaient une si grande place dans leurs entretiens que, parfois, il y sem-

blait présent. Son nom, d'ailleurs, paraissait de temps en temps dans les revues, comme pour entretenir le souvenir : on pouvait lire, sous son pseudonyme bien connu, des sensations de voyage très aiguës, où la description des lieux tenait moins de place que celle de certains états d'âme tendres et bizarres.

J'ai conservé quelques-uns de ces fragments, qui n'ont pas été recueillis en volume et dont voici un spécimen :

« ... La mer fuit, toujours changeante, toujours la même. Les frissons de ses bleus infinis courent jusqu'au bout d'un inaccessible horizon, où se traînent, le soir, les chimériques incendies du couchant. La nuit tombe amicale, quelquefois sans étoiles. Je suis à mon banc de quart, l'œil fixé sur le mystère qui m'entoure, la poitrine ouverte aux souffles frais qui passent dans l'air, l'oreille battue par le roulis monotone du vaisseau. J'y marche d'abord, refaisant cent fois les mêmes pas ; puis, je m'arrête, je reste immobile ; peu à peu, mon immobilité devient rigide, comme

si une force étrangère arrêtait le jeu des nerfs et des muscles, comme si j'étais hypnotisé par je ne sais quel lointain regard vainqueur d'un œil invisible pesant sur moi. Alors, toute sensation disparaît : c'est comme un néant dont j'aurais l'obscure conscience, un néant qui absorbe mes sens, tandis que la plus secrète part de moi-même continue à vivre d'une vie intense et multipliée, dans l'éloignement de l'espace et du temps, évoquant des minutes lointaines qui ne reviendront jamais, en appelant d'autres, inconnues encore, avec une intensité de désir qui, pour une seconde, les revêt d'une réalité fantasque, évanouie aussitôt. Il me semble que je me replie, que je me resserre, que je me contracte ; mes pieds ne sentent plus le plancher qui me porte, mes mains ne sentent plus la balustrade où elles s'appuient, mes yeux ne distinguent plus la nuit. Tout ce qui est moi se concentre en un point unique, en un seul foyer intérieur qui me consume en brûlant. Est-ce souffrance ou joie? Je ne sais, je

ne sais ; mais, ensuite, je voudrais revivre éternellement ces heures, auxquelles doivent ressembler les extases des mystiques ou les rêves des mangeurs d'opium... Ah ! vogue le navire, viennent les rivages inconnus, les plantes folles des tropiques, les grands papillons rouges innommés, les paysages nouveaux qui m'attendent ; j'emporte en moi des fleurs plus belles, des horizons plus vastes, tout un monde de pensées qui bravent les mots, que je n'exprimerai pas, mais à travers lesquelles je puis errer et me perdre plus sûrement que dans des forêts vierges, en des ivresses plus belles que celles des plus merveilleux parfums !... »

Et, plus tard :

« J'ai aimé les spectacles de la terre. Mes yeux, jadis, se sont repus des jeux de la lumière, de l'éclat des fleurs, de la majesté des lignes, de la grandeur ou du charme des paysages. J'aimais aussi le bruit du silence dans les solitudes : par moments, mon cœur se dilatait d'une joie infinie sans qu'il eût

pour s'égayer d'autres causes que la pression très douce, mystérieusement sympathique des choses. Je ne connais plus cette joie. Hélas! je ne suis plus l'esclave, l'heureux esclave de ces fugaces impressions que les sens déposent en nous, qu'efface un souffle de vent! J'ai vis-à-vis du monde extérieur une âpre indépendance dont je ne puis me délivrer. J'appartiens à mes pensées. C'est de moi-même que surgissent les images dont la contemplation fait mes extases. Ce ne sont plus les formes variées, capricieuses et belles de la création : ce sont des souvenirs, ce sont des espérances, si frêles, toujours prêtes à s'évanouir, que je retiens, que je savoure, que je caresse. Ces sentiments fugitifs revêtent dans ma pensée je ne sais quel caractère d'éternité, d'une éternité plus durable que celle des choses qui, pourtant, nous survivent, que celle des mers qui ne tarissent pas, des fleuves dont l'eau se renouvelle toujours, des continents qui bravent les secousses du globe C'est ainsi que je vais, à travers des pays

inconnus, sans rien voir que ce qu'il y a dans mon miroir intérieur... »

Ou encore :

« Dieu !... je veux croire en Lui !... J'ai besoin qu'il existe... Je le vois, je le sens, non pas dans la splendeur des décors terrestres, où le cherchent quelques esprits grossiers, mais en moi-même, par-delà les pensées dont les jeux monotones recommencent chaque matin, au bout de mes rêves, dont je ne veux pas la fin que Lui seul peut fixer en dehors du siècle. Par un chemin très lent, tortueux, semé d'obstacles, je m'avance vers Lui. L'insignifiance du monde m'en rapproche. Peut-être en suis-je plus près déjà que des sables où mes pieds enfoncent, que des eaux où je me plonge pour chercher la fraîcheur. Je l'appelle de toute ma soif d'éternité. Je voudrais me sentir dans sa main : j'y serais dégagé de tant de liens qui me pèsent !.... Et voici que d'inexprimables cantiques commencent à chanter dans mon cœur. »

Ni par le fond ni par la forme, de telles exaltations ne rappelaient les écrits précédents de Kermoysan. Aussi étonnaient-elles ses lecteurs et soulevaient-elles des discussions assez vives sur son état d'esprit, que chacun définissait à sa manière. Je me rappelle qu'après lecture d'un de ces fragments quelqu'un s'écria :

— Voilà qui conduit droit à Saint-Sulpice !

Malmain, qui était là, lança méchamment :

— Ou à Charenton !

Dans le fait, on s'accordait à reconnaître que Kermoysan n'était plus le même et que ces notes, qu'il publiait sans en calculer l'effet, trahissaient une espèce d'égarement. Ainsi jugent volontiers les gens du monde : ils traitent de fous quiconque sort de leur habituelle modération, qui n'est, au fond, que de l'indifférence.

IX

Pendant l'absence de Kermoysan, Herdevin fit des pertes d'argent considérables. Un moment, on parla de sa faillite probable. Mais, sous le grossier jouisseur qu'il était, il y avait un combattif, un homme d'énergie et de ressort ; il se tira d'affaire après quelques jours de lutte. Du reste, il ne changea rien à son genre de vie. Tout ce qu'on sut, c'est qu'il avait vendu une importante propriété que sa femme possédait dans l'Allier. Elle y tenait beaucoup : c'étaient ses terres de famille, la maison où elle était née, le jardin où son enfance avait joué. Chaque été, elle y faisait un séjour de quelques semaines, dont elle parlait à l'avance comme d'un plaisir

très grand. Ce fut, j'en suis sûr, un gros chagrin pour elle ; personne ne s'en serait douté à la voir toujours sereine. Il fallait la connaître un peu pour pressentir ce qu'il y avait de résignation sous sa sérénité et pour entendre, derrière les propos indifférents qu'elle tenait de sa voix de cristal, la plainte de son cœur blessé. Mme B... me le disait quelquefois :

— Regardez-la : qui donc se douterait de ce qu'est sa vie ?

Pourquoi donc, pensais-je souvent, qu'entre sa souffrance d'épouse et sa souffrance de mère elle avait au cœur une autre blessure, un mal ignoré ?... Pourtant, certains détails de sa vie intime contredisaient un tel soupçon. et l'on se demandait où. dans une existence si remplie, il y aurait eu place pour un roman : un roman, en effet, exige beaucoup de dérangements, des sorties difficiles à justifier, des mensonges qu'on finit toujours par percer, la complicité d'une femme de chambre ou celle d'autres personnes ; où donc aurait-elle placé tout cela ?

Au commencement de la saison, Mme Herdevin avait annoncé à ses amis qu'elle sortirait peu, l'état de sa petite Marthe s'étant aggravé et lui inspirant des inquiétudes immédiates. Mais son mari, craignant qu'on attribuât cette retraite à des embarras d'argent qu'il voulait dissimuler, exigea qu'elle sortît plus que jamais. Aussi put-on la rencontrer partout, promenant à travers les salons sa constante angoisse, épiant le moment de retourner auprès du petit lit où son cœur l'appelait.

Il m'arriva quelquefois de me présenter chez elle un peu avant son heure. A plusieurs reprises, je trouvai dans son boudoir, enveloppée de coussins, posée sur un sofa, sa pauvre petite Marthe, toute desséchée et ratatinée, avec un pâle visage, douloureux, qu'éclairaient des yeux trop brillants, et de longs doigts maigres qui repoussaient ses jouets. Je n'oublierai jamais son regard de reproche et de détresse quand on l'emportait « à cause des visites ». Pourtant elle ne résistait pas, et Mme Herdevin disait :

— Si vous saviez comme je l'aime! Je voudrais être seule à la soigner, ne la quitter jamais une minute... Car c'est une enfant délicieuse.

Une fois, elle ajouta :

— Je sais qu'elle ne vivra pas.

Et ses yeux étaient pleins de larmes.

X

A l'inverse de beaucoup de voyageurs, Kermoysan écrivait de nombreuses lettres à ses amis ou à ses amies. Ces lettres étaient d'un tout autre ton que les notes de voyage qu'il livrait au public : elles contenaient des détails très précis, très circonstanciés sur ses occupations, sur son genre de vie, sur ses déplacements, permettant presque de le suivre au jour le jour. Comme on peut le penser, ces précieuses lettres circulaient beaucoup ; on en lisait des fragments aux *five o'clock* ou dans les soirées intimes, on les commentait, on les discutait. Je remarquai que Mme B... en reçut plusieurs à des intervalles fort rapprochés, tandis que Mme Herdevin n'en reçut

aucune. J'en reçus moi-même une, comme Kermoysan me l'avait fait espérer, et cela dans des circonstances qui lui donnèrent un prix tout particulier.

Un de ces journaux qui sont plus friands de nouvelles que de vérité publia un jour une dépêche annonçant que *le Triton* s'était perdu, corps et biens, sur les côtes du Sénégal. Il donnait la date du sinistre, ainsi que certains détails destinés sans doute à augmenter la vraisemblance de son information. Toutefois, comme on n'avait reçu au ministère de la marine aucune information de ce désastre, on pouvait conserver quelque espérance. Naturellement les amis de Kermoysan éprouvèrent de vives inquiétudes; pendant deux ou trois jours, la perte possible du *Triton* défraya toutes les conversations : on en discutait le degré de probabilité avec ce mélange d'intérêt et d'indifférence, d'attendrissement facile et d'oubli tout prêt qui fait le fond de la compassion mondaine. Les opinions variaient selon les caractères. Mme B...,

optimiste selon son habitude, se refusait à croire à la nouvelle, avec une telle bonne foi qu'elle me rassurait :

— C'est impossible, répétait-elle : on le saurait au ministère.

D'autres hochaient la tete, en répondant :

— Au ministère, on ne sait jamais rien.

On restait donc en suspens, et l'on attendait.

C'est précisément à ce moment-là que je reçus une longue lettre de Kermoysan. En l'ouvrant, je remarquai que la date en était de plusieurs jours postérieure à celle du prétendu sinistre : elle suffisait donc à lever les doutes à ce sujet.

Très heureux d'être rassuré moi-même, un peu fier de pouvoir rassurer ses amis, je me rendis chez Mme B..., que Kermoysan me nommait parmi plusieurs personnes, dont aussi Mme Herdevin, auxquelles il envoyait ses salutations. J'eus la chance de trouver les deux femmes ensemble : elles étaient seules, dans le demi-abandon d'une pose intime favorable

aux confidences. Mme Herdevin me parut souffrante : il y avait dans ses yeux tendres et doux je ne sais quelle flamme d'angoisse, quel désespoir contenu, quelle fixité rigide, qui me frappa d'autant plus que je ne l'avais pas vue depuis quelque temps. Je n'hésitai pas à attribuer ce changement à ses soucis personnels ; je pensai même qu'elle était en train de s'en ouvrir à ma vieille amie, en sorte que j'allais manquer mon effet. Je me trompais :

— Nous parlions de ce pauvre Kermoysan, me dit Mme B..., en m'invitant du geste à m'asseoir en face d'elles. Nous disions...

Tranquillisé sur l'opportunité de ma nouvelle, je l'interrompis :

— Eh bien, madame, vous pouvez vous rassurer sur son compte. Je viens de recevoir une lettre de lui, que je vous apporte. Comme vous pouvez voir, elle est postérieure de plus d'une semaine au jour du prétendu accident. Donc, la nouvelle était fausse.

Et je tendis la précieuse lettre aux deux femmes.

Il y eut entre leurs attitudes une différence telle qu'il m'eût été impossible de ne pas la remarquer. Mme B..., naturellement expansive, manifesta aussitôt sa joie :

— Ah ! ce brave ami, s'écria-t-elle en jetant un regard sur la feuille, qu'elle tendait à sa compagne, que je suis contente !... Quel souci de moins !... Il ne saura jamais les mauvais jours qu'il nous a fait passer...

Mme Herdevin, elle, s'était penchée sur le papier, qu'elle posa sur son manchon, sans rien dire. J'étais debout devant elle : je vis seulement le mouvement presque imperceptible de ses paupières abaissées ; mais je crus entendre qu'elle soupirait à plusieurs reprises, en proie à une émotion qu'elle s'efforçait de contenir.

— Est-ce qu'on peut lire ? me demanda Mme B...

Et, sur mon geste affirmatif, à Mme Herdevin :

— Vous lisez ?

Mme Herdevin ne leva pas les yeux, ne

répondit pas tout de suite; mais, au bout de quelques secondes, balbutia:

— J'essaye de lire... puisqu'on permet... J'ai de la peine... Cette écriture est affreuse! ..

— C'est vrai: des pattes de mouche, dit Mme B...

Puis, se tournant vers moi:

— Si vous nous en faisiez lecture, vous qui êtes accoutumé à tous les grimoires?...

— Bien volontiers.

La main de Mme Herdevin tremblait légèrement en me rendant la lettre, que je me mis à lire à haute voix, en hésitant parfois devant la petite écriture indistincte que je connaissais mal. C'était un récit très détaillé d'une semaine passée à Saint-Louis du Sénégal, qui semblait la suite naturelle de récits et reprenait la vie du conteur comme à un point d'arrêt. A chaque instant, des notes, des observations, des réflexions interrompaient ou ralentissaient la narration, en sorte que la lettre remplissait huit ou dix pages, véritable lettre d'oisif, écrite lentement, en des heures

d'ennui qu'on tente d'abréger. Mme B..., avec son habituelle vivacité d'esprit, m'interrompait de temps en temps, disant par exemple :

— Savez-vous qu'il est plus long que dans ses livres? Il ne vous fait pas grâce d'un menu détail.

Ou bien:

— Quel talent! On voit tout ce qu'il décrit là; on est au Sénégal positivement... Vilain pays, en somme: j'aime mieux Paris.

Mme Herdevin demeurait silencieuse; mais quand, ma lecture achevée, je la regardai, je crus qu'une autre femme se trouvait devant moi. Les soucis, les angoisses, les douleurs qui, tout à l'heure, lui labouraient le visage, avaient disparu comme par enchantement· elle rayonnait d'une joie intérieure plus difficile à cacher que la souffrance; il y avait sur ses beaux yeux tendres comme un voile humide et léger.

— J'ai été un peu étonné de cette bonne lettre, dis-je en terminant. Je n'aurais jamais

cru que M. Kermoysan m'honorât d'autant d'amitié.

— Avec lui, dit Mme B..., il ne faut jamais s'étonner de rien... Du reste, ne soyez pas trop fier : il écrit très volontiers.

Et, s'adressant à Mme Herdevin :

— N'avez-vous encore reçu aucun de ses autographes ?

Mme Herdevin, à cette question inattendue, se troubla :

— Mais..., fit-elle en pâlissant, je n'en attends aucun... Nous ne sommes pas assez intimes pour qu'il m'écrive...

— Oh! je crois qu'il vous aime beaucoup, assura Mme B... Ainsi, soyez tranquille : votre tour viendra !

Je demandai :

— Est-ce que, pendant ses précédents voyages, il était aussi fidèle correspondant ? Car, enfin, il écrit très souvent.

— Au contraire, répondit Mme B..., il nous laissait sans nouvelles. A peine un court billet, de temps en temps : « Je suis ici, je

me porte bien, je m'ennuie ! » C'était tout. Que voulez-vous ? il était trop jeune : le goût du papier à lettre ne vient qu'à ceux qui vieillissent ! Je parie que vous n'aurez pas le temps de lui répondre, vous.

— Si fait, je lui répondrai, madame, et longuement.

— Ne manquez pas de lui dire que nous avons eu très peur pour lui.

En ce moment une ombre nouvelle passa sur le front de Mme Herdevin :

— Mais pouvons-nous être tout à fait rassurées ? demanda-t-elle timidement.

Comme nous la regardions, étonnés, elle s'expliqua, cherchant ses mots :

— Sans doute... Cette lettre montre bien qu'à la date indiquée par la dépêche il n'y avait pas encore eu d'accident... Mais peut-être que l'accident est arrivé plus tard... Peut-être que l'erreur ne portait que sur la date...

Je tentai de la rassurer. Mme B... vint à la rescousse.

— Quelle folle idée! s'écria ma vieille amie. Il n'y a plus de doute possible. La nouvelle était fausse, c'est évident. Kermoysan se porte à merveille, n'oublie aucun de ses amis et va nous revenir, un de ces quatre matins, un peu hâlé, un peu vanné, mais toujours le même... Tout cela est parfaitement clair!

Mme Herdevin n'insista pas; mais je vis que l'inquiétude était rentrée en elle, cette inquiétude déraisonnable qui trouve partout des points où se fixer, fût-ce contre l'évidence, cette inquiétude particulière à ceux qui aiment, que, seules, rassurent la présence et la voix...

Ces incidents ramenèrent mon attention sur le mystère probable de la vie de Kermoysan.

— Évidemment, pensai-je, il écrit tant de lettres, si longues, pour qu'il en parvienne quelque chose à une personne à laquelle, pour des raisons quelconques, il ne peut écrire directement.

Et l'attitude de Mme Herdevin, et le fait

qu'elle seule parmi ses intimes ne recevait ou n'avouait pas de lettre de lui, et la nature de son émotion, et ses efforts pour la dissimuler, et son inquiétude tellement plus vivace et plus profonde que la nôtre, tous ces signes, en se réunissant, fixèrent mes soupçons. Elle l'aimait, je n'en doutais plus. Était-elle l'aimée? Était-elle celle à qui Kermoysan pensait sans cesse ? Voilà ce que j'ignorais encore.

Cependant je crus bien faire en parlant longuement d'elle dans ma réponse à Kermoysan. Je racontai le peu que je savais de ses récents embarras, je donnai quelques détails familiers sur son intérieur, sur la petite Marthe ; j'insistai sur l'inquiétude qu'elle avait témoignée à l'occasion de la fausse nouvelle de la perte du *Triton*, sur l'intérêt très vif qu'elle avait pris à la lettre rassurante; j'osai même engager mon ami à lui écrire, je cherchai à insinuer, avec toute la délicatesse possible, que sa réserve à son égard, alors qu'il prodiguait tant sa corres-

pondance, finirait par paraître singulière à quelques personnes. C'était presque un conseil que je lui donnais, en phrases très enveloppées. Je n'ai jamais su s'il était parvenu à le dégager de mes précautions oratoires, ni s'il l'avait suivi. En tous cas, Mme Herdevin ne nous parla jamais d'aucune lettre de lui.

XI

L'absence de Kermoysan se prolongea davantage qu'il ne l'avait supposé lui-même. Aussi longtemps qu'elle dura, il ne cessa pas de correspondre activement avec ses amis, en sorte que, pour ainsi dire, il ne nous quitta pas. Nous le sentions sans cesse avec nous. A force de le suivre, nous finissions par nous familiariser avec les exotiques paysages qui l'encadraient dans notre souvenir : nous voyions les racines de palétuviers plongeant dans le fleuve aux eaux lourdes, les caïmans sommeillant dans la vase, la faune, la flore, les ciels incandescents de cette Afrique équatoriale qui pesait sur lui de toute sa chaleur, de toute son immensité. Plus loin, nous souf-

frions de son ennui, d'un mal du pays que nous devinions plus cruel qu'il ne l'avouait, de son désir d'avoir froid, de voir de la neige, de retrouver les arbres, les fleurs, les ombres de nos chères latitudes. Je reçus, pour mon compte, plusieurs lettres de lui, et je me rappelle lui avoir écrit qu'elles me dégoûtaient des voyages lointains. Jamais je ne sentis mieux qu'il faut rester dans le coin du monde où l'on est né. Oui, nous sommes entourés d'un ensemble de choses qui deviennent un peu nous-mêmes, en dehors desquelles une part de notre âme reste souffrante et privée. La chaude lumière, les arbres immenses, les bêtes énormes, bref, tous les appâts que les tropiques ouvrent à nos curiosités ne valent pas les ciels brouillés où voltigent nos fantaisies, les doux ombrages de nos hêtres ou de nos ormeaux, les roses parfumées de nos petits jardins, les chats domestiques qui ronronnent sur nos genoux. Mme B... disait, avec un bon sourire :

— Ne voyageons jamais !...

Et je trouvais qu'elle avait raison.

Fût-ce un effet de cette espèce de présence continuelle qu'entretenaient ses lettres ? Le fait est que le retour de Kermoysan passa presque inaperçu, tant il fut discret. Un beau jour, comme on le rencontrait de nouveau partout où on le voyait avant son départ, ce fut comme s'il n'avait jamais quitté Paris. Pourtant, une année d'absence et de fatigues l'avait un peu vieilli : son visage, bruni par le soleil du Sénégal, s'était amaigri et encore affiné ; sa barbe, ses cheveux plus blancs, accentuaient ainsi le contraste qu'ils formaient avec ses traits, obstinément jeunes ; de plus, il avait des mouvements fatigués, une certaine morbidesse de gestes et d'allures qu'on ne lui connaissait pas auparavant.

— M. Kermoysan a beaucoup vieilli, disait-on.

Ce n'était pas absolument exact ; mais cela traduisait en une phrase simple l'impression complexe que tous ses amis éprouvèrent en le revoyant.

On lui fit raconter ses voyages, cela va sans dire. Il s'exécuta avec une bonne grâce parfaite, sans aucun déplaisir, sans lassitude apparente, mais sans beaucoup d'entrain. Quand on le mettait sur ce chapitre, il parlait d'une voix presque basse, sans rien accentuer, avec tant d'art pourtant que chacune de ses paroles prenait un sens et que mille détails colorés semblaient surgir. On l'écoutait avec un tel intérêt qu'un jour Mme B..., enchantée de quelque anecdote bien pittoresque et oubliant soudain ses goûts sédentaires, lui dit :

— Mon Dieu ! que vous êtes heureux d'avoir une telle vie, si belle, si variée !...

Il répondit, froidement :

— Très heureux, en effet...

Et je remarquai ou crus remarquer qu'en ce moment même les yeux de Mme Herdevin le suivaient d'un regard scrutateur.

Depuis son retour, Kermoysan me témoignait une cordialité plus grande :

— Vos lettres m'ont fait beaucoup de plai-

sir, m'avait-il dit en me serrant la main. Vous ne sauriez vous imaginer comme on aime à avoir des nouvelles de ses amis quand on est séparé d'eux par la moitié de la terre !

Amicalement, il s'informa de ce que j'avais fait pendant son absence, m'interrógeant sur mes travaux, sur mes projets, sur mes goûts nouveaux, sur l'état de mes opinions littéraires, presque à la façon d'un frère aîné. Et il me pria d'aller le voir souvent.

Je n'y manquai pas. Nous déjeunâmes plusieurs fois ensemble, tantôt au restaurant, tantôt chez lui, où le brave Adolphe, heureux de reprendre son service, lui faisait une cuisine excellente. C'était, d'ailleurs, peine perdue.

— Monsieur n'est pas gourmand, me disait le vieux domestique dans ses accès de confidences. Aujourd'hui, je vais lui servir des endives : vous verrez qu'il les prendra pour de simples laitues. Quand je lui donne du perdreau, il ne manque jamais de me dire : « Adolphe, ce poulet est délicieux. »

Les choses se passaient exactement ainsi. Quelquefois même, quand la méprise avait été trop forte, il fallait que le maître fît ses excuses au serviteur :

— Que voulez-vous que j'y fasse, mon pauvre Adolphe? Le *kouskous* m'a gâté le palais!

En devenant plus fréquentes, et même plus amicales, mes relations avec Kermoysan ne devenaient guère plus intimes. Nous causions de sujets généraux, parfois de moi-même, jamais de lui. Il restait pour moi aussi énigmatique qu'à l'époque où je ne le voyais que de loin, aux soupçons près qui m'avaient effleuré l'esprit pendant son absence. Mais ces soupçons, en somme, n'avaient jamais été que très vagues, et, maintenant, le naturel et la simplicité de ses allures les écartaient presque entièrement de mon esprit. Un nouvel incident devait les réveiller.

— Savez-vous la nouvelle? me dit un jour Mme B...

— Quelle nouvelle?

— Oh ! une grande nouvelle concernant votre ami Kermoysan

Je répondis étourdiment :

— Il se marie !

Ma vieille amie éclata de rire :

— Toujours clairvoyant ! fit-elle. Non, il quitte le service.

Elle ajouta :

— On le dit, du moins... Des personnes bien renseignées... Mais vous devriez le savoir, vous qui ne le quittez plus !

Kermoysan ne m'avait encore rien dit de cette décision. Deux ou trois jours plus tard, pourtant, il me confirma la nouvelle d'un air indifférent, comme s'il s'agissait d'une affaire de légère importance.

— Vous qui aimiez tant votre carrière, lui dis-je, les voyages, les pays nouveaux...

Il se promenait de long en large dans son cabinet, parmi les riches étoffes, les armes bizarres, les bibelots somptueux qui lui rappelaient ces contrées lointaines, qu'il ne reverrait plus.

— Oui, fit-il, c'est vrai, je les ai aimés, beaucoup... Mais que voulez-vous? on devient sédentaire, on vieillit...

— Pas vous...

— Moi comme les autres... Plus vite peut-être... Vous voyez bien que je suis tout blanc... Enfin, la chose est décidée : j'ai écrit au ministre. C'est fini : je ne suis plus officier, je ne suis plus marin...

— Espérons que vous ne le regretterez pas! m'écriai-je imprudemment.

Je le vois encore s'arrêter devant moi, les mains dans les poches de son veston d'appartement, le regard pensif, comme fixé très loin, sur des choses qui m'échappaient.

— Non, fit-il en secouant la tête, je ne le regretterai pas... D'abord, il ne faut jamais regretter ce qu'on a fait : ça ne sert à rien, c'est du temps perdu... Et puis... et puis...

Il cherchait ses mots ou il hésitait à parler. Il se décida tout à coup, dans un irrésistible besoin d'expansion, parlant avec une

abondance que je ne lui connaissais pas, avec des gestes, d'une voix vibrante :

— Eh ! mon Dieu ! que voulez-vous ?... Ces ordres de marche, ces départs, ça casse votre vie, brutalement... On est tranquille, on se trouve bien où l'on est : en route pour l'Afrique ! en route pour le Tonkin !... Et c'est toujours à recommencer... Des hommes jaunes, des hommes noirs, un défilé de vilains singes qui vous feraient douter de votre humanité... Dieu sait où l'on m'aurait envoyé dans quelque temps d'ici, sur quelles mers, chez quels sauvages !... J'en ai trop vu : j'en suis las, je vous assure. (Il avait l'air de vouloir se le prouver à lui-même.) J'ai besoin d'un peu de stabilité... oui, de stabilité... Faire le tour du monde, pour le recommencer quand on a fini, non, non. Ce n'est plus de saison !... Ce que je ferai ?... Eh bien, je resterai à Paris, comme tout le monde : il n'y a rien là de bien effrayant... J'écrirai, je ferai des livres.... Je ne m'ennuierai pas, allez !... Oh ! non, je ne m'ennuierai pas !

D'abord, je ne m'ennuie jamais : l'ennui, c'est bon pour les imbéciles !...

Il s'arrêta et conclut, avec un geste tranchant :

— Et puis, en définitive, c'est fait. Donc, n'en parlons plus !...

Il souffrait visiblement. Il était moins sûr qu'il ne le disait d'avoir eu raison. Cette rupture avec sa carrière, c'était un déchirement aussi, comme un départ, comme un adieu. Et, le voyant si agité, je ne pus m'empêcher de penser que la décision ne venait pas de lui : il devait obéir à quelque chère sollicitude, à laquelle il voulait à tout prix éviter des larmes, des angoisses. Qui sait si le faux bruit de la perte du *Triton* n'était pas la cause réelle de cette détermination ? Alors, je l'admirai. Qu'importait qu'il eût tort ou raison ? Qu'importaient sa carrière, son avenir, ses goûts de voyageur ainsi sacrifiés ? Il savait aimer, du moins : c'était l'essentiel.

XII

L'été qui vint nous dispersa. Mme B...
m'avait invité dans ses terres de la Touraine, où je passai quelques jours charmants, parmi les doux paysages étendus sous le ciel affectueux. Elle comptait aussi sur Kermoysan. Il lui manqua de parole et s'en excusa par un billet qui ne ressemblait plus aux longues lettres du Sénégal.

— Il pense à ses amis quand il est bien loin d'eux, me dit-elle avec un peu de mélancolie ; quand il est près, il les oublie !...

On sut par des tiers qu'il errait de station en station, seul, très sauvage. Une lettre de Mme Herdevin, qui se trouvait dans les Pyrénées pour la santé de la petite Marthe, nous

apprit qu'il avait passé quelques jours à Bagnères-de-Luchon, d'où il était venu lui rendre visite, et qu'il allait à Biarritz pour y séjourner plus longuement. Il n'exécuta pas son plan, car peu de jours après on signalait sa présence à Aix-les-Bains. Un peu plus tard, je le rencontrai moi-même dans l'encombrement habituel de la station de Saint-Germain-des-Fossés. Au premier moment, je crois qu'il lui fut désagréable d'apercevoir une figure de connaissance; mais cette impression disparut bientôt pour faire place à une impression toute contraire, et il se mit à me parler avec abondance, comme un homme qui, depuis longtemps, n'a pas entendu le son de sa voix ni celui d'une voix amie.

— Où allez-vous ? me demanda-t-il.

— A Royat, où j'ai des amis.

— Vous y êtes attendu?

— Je n'ai pas annoncé l'heure de mon arrivée

— Eh bien ! venez déjeuner avec moi à

Vichy, voulez-vous? Cela ne vous retardera que d'une demi-journée.

J'acceptai. Il me parut content. Dans le train, tout en observant le paysage monotone, les longs horizons où s'alimentent des peupliers, de lentes rivières à demi desséchées, des bouquets d'arbres semés par les champs, il m'expliqua qu'il était en train de soigner son estomac, dont il souffrait depuis quelque temps :

— Du reste, me dit-il, je passe un été lamentable : je m'ennuie affreusement, je suis las des hôtels, excédé des casinos ; pourtant, je continue à m'y traîner, sans autre but que de changer de place, comme un malade qui se retourne dans son lit.

Je ne savais que lui répondre. J'entrai dans ses vues : je reconnus que les chemins de fer, les hôtels, les casinos sont des inventions néfastes, et je finis par lui demander si, au milieu de ces déplacements, il ne trouvait pas quelque distraction dans le travail.

— Mais je ne travaille pas, s'écria-t-il avec

un geste désolé ; je ne fais absolument rien ! Impossible d'écrire une ligne... Du reste, je n'ai pas une idée, pas une... Je suis d'un désœuvrement !... Ma correspondance n'existe plus ; je n'ouvre pas même mes journaux !...

Il me disait cela d'une voix morne, avec des gestes énervés.

— Pourquoi donc, lui suggérai-je, n'iriez-vous pas chez Mme B... au lieu d'errer ainsi de lieux en lieux ? Elle serait ravie de vous voir. Elle n'attend plus grand monde : vous seriez fort tranquille chez elle pour vous remettre à l'ouvrage, très bien accueilli, très bien soigné, dans le plus joli pays qu'on puisse souhaiter.

Il parut hésiter un instant.

— Non, fit-il en répondant à sa pensée plutôt qu'à ma proposition, non, décidément. Je ne suis pas en train de faire la conversation. J'ai besoin de me sentir indépendant, tout à fait. Il y a des moments où l'on est mieux tout seul ou parmi des étrangers.

Je suis dans un de ces moments-là... Que mes amis m'excusent!...

En arrivant à Vichy, je l'accompagnai aux deux sources dont il prenait les eaux, à une demi-heure d'intervalle. Cette demi-heure, nous la passâmes machinalement à errer autour de l'orchestre, parmi la foule oisive et fade qui s'ennuyait aux sons de l'opérette à la mode, dont les violons raclaient pour la trentième fois les airs favoris.

— Vous ne sauriez imaginer, me dit Kermoysan, à quel point cette musique m'assomme. Pourtant, je viens l'entendre deux fois par jour, parce qu'il faut bien être quelque part... Et puis ce va-et-vient vous lasse un peu... On ne pense à rien; les quinze heures qui séparent le lever du coucher finissent par passer tout de même.

Un moment après qu'il eut avalé son second verre d'eau, nous étions attablés au Cercle international. Il mangeait peu. Il me tint des propos qui ne variaient guère et trahissaient un état d'esprit singulièrement

tendu, presque inquiétant. Jamais il ne s'était autant livré : évidemment, il se croyait à l'abri de toute investigation dans cet endroit rempli de visages inconnus, où il était seul. Il devait se dire à peu près :

— Que m'importe qu'on voie mon trouble? On n'en peut deviner la cause !

Il parlait pour se soulager. Il se plaignait de mille petits tracas insignifiants, pour le plaisir de se plaindre, pareil à un homme atteint aux sources mêmes de la vie, qui tait son mal et n'en déplore que les moindres symptômes. Jamais causerie ne me laissa une impression plus pénible ; par moments, j'avais l'idée que sa raison chancelait, battue par trop d'orages trop longtemps comprimés.

Comme l'heure de la séparation approchait, je lui demandai quels étaient ses projets pour la fin de la saison. Il haussa les épaules.

— Je n'en ai pas, fit-il, je n'en ai pas!... Quels diables de projets voulez-vous que j'aie?... Quand j'aurai achevé ma cure, si je l'achève, je me remettrai à errer, comme j'ai

fait jusqu'à présent... Il me semble que cet été ne finira jamais!...

A la gare, où il me reconduisit, il me jeta cette dernière recommandation :

— Si vous rencontrez des amis, ne dites pas que je suis ici!

Dans le compartiment bondé qui m'emportait, j'eus beaucoup de peine à secouer l'obsession de son trouble, de son agitation, de ses étranges propos. Je me répétais, presque machinalement, cette phrase qui battait ma pensée :

— Un homme à la mer!... Un homme à la mer!

Et je le plaignais, de toute ma sympathie inutile.

XIII

Cette année-là, je ne rentrai à Paris que vers la fin de novembre. Ma première visite fut pour Mme B..., chez qui j'étais sûr de trouver des nouvelles de tous nos amis communs. En effet, elle m'apprit que Kermoysan était rentré depuis plusieurs semaines ; puis, comme je m'informais de Mme Herdevin, elle s'attrista :

— La pauvre femme, dit-elle, est menacée d'un nouveau chagrin, le pire de tous... Sa petite Marthe est plus malade : on pense que le dénouement approche; et vous savez comme elle l'aime!...

En sortant de chez Mme B..., le hasard me fit rencontrer Herdevin. Je l'arrêtai pour lui demander des nouvelles de son enfant.

— Toujours la même chose! me répondit-il avec une brusquerie indifférente, comme s'il ignorait qu'elle fût plus menacée.

Au jour de Mme Herdevin, j'allai sonner à sa porte : elle ne recevait plus, Marthe étant plus malade encore. Le lendemain, je retournai prendre des nouvelles : l'enfant était morte, dans la nuit.

Une espèce d'instinct me poussa chez Kermoÿsan, que je n'avais pas encore revu, ayant passé chez lui, l'avant-veille, sans le trouver. J'étais ému, de cette émotion à la fois égoïste et compatissante qu'on éprouve si facilement à chaque contact avec la mort, si même ceux qu'elle touche sous nos yeux nous sont presque indifférents. Aussi, en l'abordant, avant de lui adresser aucune question courante, je lui fis part de ce que je venais d'apprendre.

— Je le sais depuis ce matin, me répondit-il. Je...

Il s'arrêta; puis, voyant que j'attendais, il continua avec effort, disant évidemment autre

chose que ce qu'il avait d'abord eu l'intention de dire :

— C'était une enfant délicieuse, malgré ses infirmités... Vous savez, ces petits êtres souffrants ont parfois des tendresses, des grâces qui nous touchent d'autant plus que nous les sentons si fragiles !...

Je savais que Mme Herdevin laissait peu de personnes approcher son enfant ; aussi les paroles de Kermoysan m'étonnèrent.

— Vous la voyiez donc souvent ? lui demandai-je.

— Quelquefois, m'expliqua-t-il... Elle m'avait pris en affection tout à coup, un jour que j'étais arrivé avant l'heure habituelle et qu'on l'avait gardée quelques minutes au salon... Elle voulut me revoir... Elle m'appelait « le jeune monsieur qui a des cheveux blancs »... J'étais très touché de sa sympathie, je vous assure... Pauvre petite. Il me manquera quelque chose désormais !

Il se tut de nouveau. Je ne disais rien non plus, gêné, sentant dans l'air je ne sais quelles

tristesses inexprimables. Ce fut lui qui reprit, d'une voix profonde :

— Quelle douleur pour la pauvre mère!... Elle l'aimait tant!...

Je le regardai et ne me trompai pas : il y avait une larme dans ses yeux, une larme furtive qui brilla un instant et qu'il ne laissa pas tomber. Les hommes forts ont de ces faiblesses : ils résistent à la souffrance mieux qu'à l'attendrissement...

Peu de jours après, je vis Mme Herdevin. Elle m'avait compris parmi les amis intimes, en très petit nombre, qu'elle recevait, choisis, je pense, parmi ceux qu'elle jugeait capables de compatir à son deuil. Ce fut un moment pénible, car le spectacle d'une douleur vraie éveille les tristes échos que le cours journalier de la vie endort en nous, le sentiment de tout ce qui nous menace, l'intuition ou l'effroi des souffrances qui nous guettent. Or je n'avais encore jamais vu d'expression plus sincèrement, plus mortellement douloureuse. En si peu de jours, elle avait vieilli de plusieurs

années: des rides soudaines creusaient son beau front, dont aucune de ses autres peines n'avait encore pu ternir la pureté ; son teint se brouillait de tons foncés, malsains ; sa voix de cristal, cette voix qui charmait, prenait des sonorités fêlées. C'était une autre femme. Pourtant, ce masque douloureux jusqu'au tragique, je le connaissais déjà: je l'avais vu autrefois, en d'autres circonstances... Quand donc?... Je cherchai dans mes souvenirs, et me le rappelai tout à coup: c'était quelques mois auparavant, au moment du faux bruit de la mort de Kermoysan. Seulement, alors, elle se contenait, tandis qu'elle s'abandonnait à présent, n'ayant nulle raison pour dissimuler sa douleur de mère, implorant des yeux une sympathie qu'elle savait rencontrer partout, frappée au cœur, mais d'une blessure permise, qu'on peut montrer, que nulle calomnie ne viendrait envenimer...

Cette subite découverte, corroborant, en un tel moment, tant d'autres signes précédemment observés, me troubla à un tel point que

je pus à peine balbutier les quelques phrases convenues que je lui apportais. Comme elles exprimaient mal ma compassion! Comme elles traduisaient en mots insignifiants un sentiment si fort que j'en étouffais! J'aurais voulu lui dire que je connaissais tout le mystère de son âme, que je comprenais ses deux amours, dont l'un saignait à cette heure sans que l'autre pût le consoler, que j'avais pitié d'elle, pitié jusqu'à sentir frémir les cordes les plus profondes de mon cœur, pitié jusqu'à souffrir avec elle de l'infini de souffrance qu'elle ne pouvait avouer. Au lieu de cela, il me fallait me contenter de ces paroles immuables qui servent à tous les deuils, comme les draperies des pompes funèbres servent à tous les convois! Pourtant, elle dut sentir avec quelle vivacité je prenais part à sa douleur, car elle se mit à me parler longuement de la petite morte, me racontant son courage contre le mal, ses tendresses, ses mots touchants, d'une voix blanche, qui semblait passer à travers des sanglots :

— Pauvre, pauvre chérie! me dit-elle. Je n'ai pas pu lui épargner une crise, je n'ai pu lui donner aucune des joies qu'ont les autres enfants, qui marchent, qui courent, qui jouent!... Comme il aurait fallu l'aimer, pour compenser cela!... Je crois que je ne l'ai pas encore assez aimée, pas assez... J'avais d'autres soucis, d'autres pensées... Quand elle me demandait: « Maman, à quoi penses-tu? » je ne pouvais pas toujours lui répondre: « A toi, chérie! » Mais elle me tendait tout de même les bras, ses pauvres petits bras tout maigres, que je ne verrai plus, elle me serrait contre elle et me disait: « Maman, je suis sûre que tu m'aimes mieux que tout... » Oh! oui, je l'aimais mieux que tout; oh! oui, je le sais, à présent!...

Cela lui faisait du bien, de me parler ainsi. Je la laissais dire, ne trouvant aucun mot pour l'interrompre. Je prolongeai ma visite bien plus que je ne l'aurais pensé. Au moment où je me levais pour partir, Kermoysan entrait: je vis passer dans les yeux de Mme Her-

devin comme une lueur de soulagement, comme une étincelle de vie, à demi-éteinte, qui se rallumerait un instant. Ils échangèrent une poignée de mains, sans un mot. Je compris que ce silence était rempli de choses, je compris qu'il renfermait toute la souffrance et toute la consolation, un infini de douleur où venait se fondre un infini d'amour; je compris qu'il recélait un de ces mystères que nul œil humain ne sonde jamais, car, hélas! qui pourrait mesurer la tendresse et la bonté que la faute obscurcit ?...

XIV

La vie passe, emporte nos sentiments, atténue nos impressions, tolérable à ceux qui souffrent, indifférente aux spectateurs. D'ailleurs, à moins qu'on ne soit d'une curiosité vicieuse, les affaires des autres nous intéressent assez peu, et nous n'y prêtons guère qu'une attention distraite. Mme Herdevin ne sortant plus, on l'oubliait. J'allais de temps en temps lui rendre visite, par fidélité ; mais j'étais forcé de m'avouer que, depuis que je ne la voyais que rarement, et toujours dans son deuil, elle m'intéressait moins. Parfois, chez Mme B... ou ailleurs, on parlait d'elle en termes amicaux et frivoles, pour regretter sa disparition ou pour la plaindre.

— La pauvre femme ! Quand se remettra-t-elle de ce coup ?

— Ah ! nous ne la reverrons jamais comme autrefois !

C'était tout.

Quant à Kermoysan, il avait aussi disparu : pris d'un de ces accès de sauvagerie dont il était coutumier, il ne bougeait plus de son entresol de la rue Oudinot :

— Je travaille, disait-il pour expliquer sa retraite.

On le croyait ; il n'y avait rien là d'extraordinaire. Pourtant, je n'avais pu m'empêcher de remarquer qu'à quelques jours près sa disparition correspondait à la mort de la petite Marthe, qui nous privait de Mme Herdevin. Au premier moment, cette observation me frappa, comme une belle découverte à ajouter à celles que j'avais déjà faites. Puis, ne voyant plus qu'à de longs intervalles les deux héros de mon roman, je n'y pensai plus guère, jusqu'au jour où de tragiques circonstances les imposèrent de nouveau à mon attention et sou-

levèrent, pour moi, le dernier coin du voile de mystère dont ils étaient encore enveloppés.

C'était au mois de janvier, au moment où la saison bat son plein. Je ne vivais plus, comme tout le monde, que de cette vie vide et factice qui, chaque soir, recommence la même et fait courir le temps à travers sa monotonie : dîners, soirées, visites, lassitude des mêmes propos, des mêmes toilettes, des mêmes menus, fatigue des veilles trop prolongées, désœuvrement.

Un jour, le bruit se répandit que Mme Herdevin était malade. D'abord, on ne parla que d'une légère fluxion de poitrine, puis on apprit que la maladie s'aggravait et, bientôt après, qu'il n'y avait plus que peu d'espoir. Or, le jour même où les nouvelles commençaient à devenir inquiétantes, je rencontrai Kermoysan dans une petite soirée intime à laquelle Mme B... l'avait invité sans trop oser compter sur lui.

— Vous êtes donc sorti de votre retraite ? lui dis-je en l'abordant.

Il me répondit :

— Oui, oui... Cela ne pouvait pas durer toujours...

Il avait mauvaise mine, les traits tirés, l'œil inquiet.

— Vous avez l'air fatigué, lui dis-je encore. Vous avez trop travaillé sans doute...

— Trop travaillé ? fit-il. Oui, peut-être... Et puis, voyez-vous, cela ne vaut rien de s'isoler... On a toujours besoin des autres, plus qu'on ne pense. Quand ce ne serait que pour s'éviter un peu soi-même...

— Alors, vous renoncez à l'état sauvage ?

— Tout à fait... C'est absurde de jouer au solitaire... Je vais recommencer à sortir, comme autrefois... Mon livre ne s'en fera pas moins, s'il doit se faire, ce dont je ne suis pas bien sûr !...

En effet, à partir de ce soir-là, je le rencontrai partout, même à des visites d'après-midi. Mais il ne retrouvait ni son équilibre ni cette absolue possession de soi-même que j'admirais aux premiers temps où je le con-

naissais. Il arrivait, la mine inquiète, l'air de quelqu'un qui attend ou qui cherche. Il prenait peu de part à la conversation, à laquelle il ne se mêlait que nerveusement ou distraitement, tantôt répondant de travers quand on l'interpellait, tantôt débitant une longue tirade, sur laquelle la discussion s'engageait sans qu'il continuât à défendre son point de vue.

— M. Kermoysan est devenu bien singulier, me dit une fois Mme B... Qu'a-t-il donc? Savez-vous ?

— Je pense qu'il a trop travaillé.

Ma vieille amie sourit :

— Trop travaillé !... C'est commode pour les gens de lettres... Ça tend les nerfs et ça cache tout !...

Il arrivait toujours dans nos réunions que quelqu'un mettait en avant le nom de Mme Herdevin, car, depuis sa maladie, on se souvenait d'elle : soit parce qu'elle prêtait de nouveau à la conversation, soit par vraie bonté et par sympathie. Ce n'était jamais Kermoysan ;

mais, dès qu'il entendait prononcer son nom, son visage se tendait et, s'il était engagé dans une autre conversation, il ne parvenait pas à dissimuler qu'il écoutait ailleurs. Les nouvelles, du reste, ne variaient guère : l'état de la malade empirait un peu chaque jour, quoiqu'elle se défendît de toute la force de la jeunesse et de la santé. Un médecin de nos amis nous expliqua à ce propos qu'avec la fluxion de poitrine il ne faut jamais désespérer, qu'au cours de sa carrière il avait vu bien souvent des personnes atteintes de ce mal entrer en convalescence aussitôt après qu'il les avait condamnées.

— Le malheur, ajouta-t-il, c'est que la maladie s'attaque à un tempérament épuisé par une grande souffrance morale, par ce deuil inconsolable... Le terrain est donc bien préparé pour elle...

On n'en resta pas moins sur une impression plutôt rassurante, d'autant plus qu'il est toujours assez tôt pour s'attrister.

Cela dura ainsi pendant une semaine envi-

ron. J'allai plusieurs fois prendre des nouvelles; mais les renseignements que j'obtenais des domestiques n'étaient ni plus clairs ni plus précis que ceux qui circulaient dans le monde. Puis, un jour, au commencement d'un dîner, quelqu'un posa la question habituelle :

— A-t-on des nouvelles de cette pauvre Mme Herdevin?

Une voix répondit:

— Elle est morte.

Kermoysan était assis vis-à-vis de moi. Je le regardai : il eut un tel éclair dans les yeux, il esquissa un tel geste d'épouvante et de désespoir que je me sentis frissonner jusqu'aux moelles. Pourtant, il se domina : le cri qui lui montait à la gorge n'éclata pas, et, tendant toute son énergie dans un suprême effort, il éteignit son regard, il empêcha son visage de se bouleverser.

Cependant, les domestiques servaient le poisson, et c'était autour de la table une explosion de sympathie :

— Elle est morte!... Oh! que cela me fait de peine!...

— La pauvre femme! si charmante, si bonne!...

— Elle n'a pas eu une vie heureuse, tant s'en faut!...

— A-t-elle beaucoup souffert?

Ces phrases,... d'autres pareilles se croisaient par-dessus les orchidées qui décoraient la table, cadencées par le bruit discret des fourchettes. La personne qui avait apporté la nouvelle fut invitée à donner des détails. Elle n'en avait que fort peu : elle savait seulement que l'agonie avait été assez longue.

Quelqu'un demanda :

— A-t-elle conservé sa connaissance jusqu'à la fin?

Kermoysan, qui semblait distrait, comme si rien de ce qu'on pouvait dire ne l'intéressait, fit un geste d'attention, tandis qu'on répondait:

— Je ne sais pas... Je ne sais rien de plus que ce que je vous ai dit.

En ce moment, sa voisine se pencha vers lui, disant :

— Vous connaissiez beaucoup cette pauvre Mme Herdevin, n'est-ce pas, monsieur ?

Il se tourna vers elle, la regarda, répondit, avec une légère hésitation :

— Beaucoup ? Non, madame ; je la voyais quelquefois.

On continua :

— Je n'ai jamais eu le plaisir de la rencontrer, mais j'ai toujours entendu dire du bien d'elle. C'était une charmante femme, n'est-ce pas ?

Il était livide. Il balbutia :

— Oui, tout à fait charmante... tout à fait.

Je sentais l'effort qu'il faisait pour prononcer ces phrases banales et que ses forces s'épuisaient. Par bonheur, le dialogue fut interrompu. On passait un nouveau plat et l'on servait du vin, en demandant :

— Pomard ou Château-Laroze ?

Il fallait choisir.

Ce fut une heureuse diversion. On cessa de

parler de Mme Herdevin, à la grande satisfaction de la maîtresse de la maison, qui craignait que son dîner ne fût triste. Des sujets divers se succédèrent, et, bientôt, les bons mots de quelques hommes d'esprit provoquèrent des rires.

Kermoysan se tenait très bien : il était grave, sans doute ; mais sa figure impassible ne trahissait aucune émotion. Il ne parlait guère, c'est vrai ; mais personne ne s'en étonnait, car on le savait assez quinteux. D'ailleurs, il réussit à prononcer quelques phrases à propos de n'importe quoi, et entretint sa voisine presque autant qu'il convenait. Je fus, je crois, le seul à m'apercevoir qu'il ne mangeait pas. A deux ou trois reprises, il essaya ; mais l'effort était trop grand, il ne put. En revanche, il vidait d'un trait ses verres à mesure que les domestiques les remplissaient.

Au fumoir, je m'approchai de lui, avec l'intention de lui dire, sous n'importe quel prétexte, quelques mots affectueux. Mais je

ne trouvai pas les paroles que je cherchais. Du reste, il me regarda d'un œil presque suppliant, qui semblait dire: « Je vous en prie, ne me dites rien, ne parlez pas. » Je me contentai donc de lui tendre la bougie rose dont je venais de me servir pour allumer mon cigare. A son tour il alluma le sien et se mit à fumer mécaniquement, à rapides bouffées. Malgré son silence, je restai près de lui pour le défendre de la conversation des autres, qui étaient fort gais.

On rentra au salon. Il y avait réception: de nouvelles figures arrivaient. Kermoysan eut à donner quelques poignées de main. Un moment, je le vis accaparé par une grosse dame, qui gesticulait avec un éventail. Puis il se dissimula dans un angle; bientôt, la foule augmentant, je vis qu'il se préparait à s'esquiver. Sans réfléchir davantage, je me décidai à le suivre.

La soirée étant peu avancée, il ne lui vint pas à l'esprit que quelqu'un pouvait sortir en même temps que lui. Il demanda sa pelisse,

l'endossa rapidement, sortit sans me voir sur ses traces. Nous nous trouvions dans la rue Jean-Goujon. Il passa derrière la lignée de voitures qui stationnaient au bord du trottoir et prit d'un pas rapide la direction des quais. A la distance où je restais de lui, je le voyais gesticuler dans la nuit, puis s'arrêter parfois, comme un homme poursuivi par une tenace pensée qui, peu à peu, l'emporte hors du monde extérieur et le lui fait oublier; puis, il se remettait en marche, zigzaguant d'un trottoir à l'autre avec des allures d'ivrogne. Qui n'a rencontré par les rues de tels passants fantasques, qui n'a souri de leurs allures, qui ne les a suivis d'un regard curieux? Quelquefois, les immobilités de Kermoysan se prolongeaient, je crois, plusieurs minutes. J'étais forcé de m'arrêter aussi, et, la réflexion venant, je me sentais un peu honteux de l'espèce d'espionnage auquel je me livrais. Pour rassurer ma conscience, je finis par me dire que je devais le suivre ainsi pour le défendre ou le sauver de lui-même si, comme

je le craignais, il allait prendre quelque parti extrême.

Les rues, où le vent d'hiver promenait des souffles glacés, étaient solitaires : nous ne rencontrions qu'à de longs intervalles de rares passants, la tête enfouie dans leurs cols, soufflant dans leurs doigts. Personne ne nous remarqua.

Arrivé au bord de la Seine, Kermoysan s'accouda sur le parapet et se pencha en avant. Alors, une angoise m'étreignit : évidemment, il pensait à la mort. La mort l'appelait, l'eau noire lui chantait des refrains de sirènes ; il songeait aux délices de ne plus sentir la douleur qui lui tordait le cœur, d'être emporté par les flots, là-bas, dans le mystère, dans les régions inconnues où *Elle* errait, l'attendant peut-être ! Qu'est-ce qui pouvait le retenir si longtemps, qu'est-ce qui l'empêchait donc de se plonger dans l'oubli, dont, seul, un petit mur gris le séparait? J'attendis, caché derrière un arbre, prêt à voler à son secours, entraîné par la force du préjugé, quoiqu'une

voix secrète me criât : « Laisse-le faire : s'il veut mourir, il en est libre. » Et je ne sentais pas le froid, l'âpre vent d'hiver qui faisait claquer les branches dénudées des arbres et trembler sur l'eau le reflet des réverbères.

Soudain, je vis la taille de Kermoysan se redresser lentement. Je frissonnai :

— C'est le moment, pensai-je en m'avançant.

Mais non. Il était debout, il s'éloignait du parapet. D'un geste machinal, il enfonça son chapeau sur sa tête et reprit sa marche dans la direction du pont de l'Alma. Il allait, maintenant, d'un pas plus régulier, sans s'arrêter, ayant un but. Je devinai qu'il voulait voir la maison des Herdevin.

C'était un hôtel d'architecture ornementée, séparé de l'avenue du Trocadéro, sur laquelle il ouvrait, par une grande grille en fer travaillé, surmontée d'un chiffre doré. Et Kermoysan, en effet, s'arrêta au milieu de l'avenue, en face de la grille. Il alla s'appuyer contre un des arbres et y resta, les yeux fixés

sur les volets clos de l'appartement silencieux. Depuis un moment, la neige tombait : une neige épaisse, dont les gros flocons, striant l'obscurité de la nuit, le blanchissaient peu à peu, sans qu'il les sentît, sans qu'il songeât à les secouer. C'était une autre forme de la mort qui s'offrait, plus attirante encore, le bienveillant linceul préparé par les choses, le tapis velouté, tombé pièce à pièce du ciel, invitant à l'inconscience. Mais c'était là une idée d'homme de sang-froid, qui, j'en suis sûr, n'effleura pas même Kermoysan. Quand on souffre réellement, la mort apparaît comme délivrance, non comme volupté.

Cependant il se lassa de son immobilité. Il se mit à marcher de long en large, devant la maison, tantôt à pas rapides, tantôt plus lentement. De temps en temps, il s'arrêtait, levait la tête vers une fenêtre du second étage, la seule d'où filtrât un peu de lumière à travers les jalousies, celle sans doute de la pièce où l'on veillait la morte; et il se tordait les mains. Et, soudain, je fus saisi par cette affreuse

idée qu'il n'aurait pas la consolation suprême de la revoir, que le terrible *jamais* s'emparait de lui dans toute son horreur en un moment où il aurait encore pu matériellement, mais où il ne pouvait pas, la contempler parmi les fleurs qui l'entouraient et baiser ses mains rigides, que les derniers yeux qui se poseraient sur *Elle* ne seraient pas ceux qui l'avaient adorée, ceux que ses lèvres avaient baisés peut-être, ceux que son image emplissait, ceux qui n'avaient pas même le droit de la pleurer. Et je sentis un frisson de haine contre nos lois, contre nos mœurs, qui proclament des devoirs plus sacrés que l'amour.

Les minutes tombaient, très lentes; la neige aussi tombait plus lentement.

— Va-t-il donc rester là toute la nuit? me demandai-je.

De fait, le temps ne comptait plus pour lui: il ne devait avoir conscience de rien que de sa douleur. Pourtant, tout à coup, comme s'il venait de prendre une décision subite, il ne revint plus sur ses pas, il fila très vite droit

devant lui. Sans plus regarder le fleuve, il longea les quais jusqu'au pont des Invalides, le traversa, erra par de larges avenues noires, où je faillis le perdre de vue, et finit par se trouver rue Oudinot. Il marchait si vite que j'avais eu peine à le suivre. Devant sa porte, enfin, il s'arrêta, tira la clef de sa poche. Mais, au lieu d'ouvrir, esquissant dans le vide un grand geste désespéré, il reprit sa marche infatigable. Une angoisse nouvelle m'étreignit. Quelque épuisé que je fusse, il m'eût été impossible de l'abandonner : cette fois, ce n'était plus de la curiosité, car je savais tout ce que je voulais savoir ; c'était bien de la pitié toute pure, le sentiment que ce malheureux abandonné avait pourtant, dans son deuil mortel, une âme sympathique auprès de lui, dont la compassion lui ferait du bien peut-être, même s'il ne la devinait pas.

— Mon Dieu ! me demandai-je, que va-t-il faire. Où va-t-il aller ? Est-il revenu à cette idée de mort qu'il a chassée une fois, mais qui, sûrement, rôde autour de lui ?...

Cette fois, les rues étaient tout à fait désertes, les maisons endormies ; je me sentais bien seul avec ce désespéré, qui, la neige étouffant le bruit de ses pas, glissait comme un fantôme à travers la nuit et le silence.

Il n'alla pas loin.

A l'angle de la rue Vaneau, une mauvaise boutique de marchand de vin restait ouverte, quoiqu'on ne vît pas un client devant le comptoir de zinc. Kermoysan y entra. Un instant après, en passant devant les vitres malpropres, je le vis assis à une petite table ronde, avec un carafon de liqueur. Je repassai une seconde fois : il ne buvait pas, mais il sanglotait, la tête dans ses deux mains. C'était étrange et saisissant, je vous assure, cette douleur qui venait ainsi s'effondrer dans ce bouge, sûre d'y rester anonyme.

Je l'observai un moment à travers les vitres. Le cabaretier, debout, derrière son comptoir, l'observait aussi, stupéfait : puis, il finit par s'éloigner pour disparaître par une porte du fond, doucement, avec des précau-

tions, le laissant seul. La discrétion de ce brave homme me toucha. Je pensai que ces sanglots qui pouvaient enfin éclater marquaient la fin de la crise aiguë, et je m'éloignai.

Mille pensées confuses s'agitaient dans ma tête ; mille questions se pressaient en moi, auxquelles seule mon imagination pouvait répondre. En regagnant ma demeure, je construisis tout un roman. Mais j'en sentais bien la fragilité. Une seule chose était certaine : Kermoysan gardait son secret, jusqu'au bout, par-delà la mort. Ce qu'il y avait eu entre *Elle* et lui, nul ne le saurait jamais. C'était du passé, maintenant, qui n'existait plus que dans une seule mémoire, qui s'éteindrait avec elle, dont je n'avais saisis que quelques étincelles, éteintes aujourd'hui, dont je n'avais aucun droit de remuer les cendres.

XV

Le lendemain, une vague inquiétude me poussant, j'allai sonner à la porte de Kermoysan pour avoir des nouvelles et sans penser qu'il me recevrait. En effet, son domestique me répondit :

— Monsieur est sorti.

Mais l'honnête Adolphe ne savait pas mentir aux intimes : il eut l'air trop embarrassé pour qu'il me restât un seul doute, et je m'éloignai, rassuré. Après l'effort de la veille, qu'il faudrait encore recommencer, il était naturel que Kermoysan s'enfermât avec sa douleur. Et je me représentais les heures farouches que passait ce malheureux en tête-à-tête avec ses regrets, le cœur tordu par un

de ces deuils que ne berce aucune pensée consolante, qu'aucun ami ne peut partager. Je le voyais arpentant son cabinet de ce mouvement de fauve enchaîné qu'on prend d'instinct quand on souffre, voulant sortir pour chercher la griserie des pas et des rues, mais n'osant, de peur des yeux qui liraient son secret sur son front : bête blessée et traquée qui, ne pouvant se traîner à la source, s'enfonce dans sa tanière pour lécher sa plaie...

Le soir, cependant, je le rencontrai dans le monde, impassible, correct, irréprochable. D'une voix calme, il m'exprima ses regrets de ne pas s'être trouvé chez lui le matin, mettant seulement un peu trop d'insistance à m'expliquer où il était allé. Il entretint plusieurs autres personnes de sujets indifférents, s'animant à défendre la dernière pièce de M. Alexandre Dumas, *Francillon*, qu'on attaquait. Comme la veille, quelqu'un lui parla de Mme Herdevin en lui demandant de nouveau :

— Vous la connaissiez beaucoup, je crois?

— Beaucoup? Non, répondit-il aussitôt. Je la voyais quelquefois avec grand plaisir.

Il parlait sans un tressaillement de la voix ni du visage.

— Ceux qui la fréquentaient, ajouta-t-il, regrettaient tous qu'elle ne reçût pas davantage; aussi, quoiqu'elle sortît peu, sa mort fera un grand vide...

Puis, avec une parfaite aisance, il changea de conversation.

C'était l'époque où Rollinat disait ses vers dans tous les salons. Ce soir-là, il était d'humeur particulièrement macabre, car il récita les pièces les plus désolées de son répertoire. Ce furent d'abord les *Larmes:*

... Oh! quand, rongé d'inquiétudes,
On va geignant par les chemins,
Au plus profond des solitudes,
Ne pouvoir pleurer dans ses mains!

Jalouser ces douleurs de mères
Ayant, au moins, pour s'épancher
Le torrent de larmes amères
Que la mort seule peut sécher!...

Vint ensuite un sonnet intitulé le *Silence des morts*, pour lequel la figure sombre du poète se fit noire et tragique :

On scrute leur portrait, espérant qu'il en sorte
Un cri qui puisse enfin nous servir de flambeau...

Enfin, l'auditoire étant suffisamment préparé, la voix devint plus caverneuse, les yeux roulèrent avec effroi, et l'on entendit la *Putréfaction :*

Au fond de cette force moite
D'un perpétuel suintement,
Que se passe-t-il dans la boîte
Six mois après l'enterrement ?...

Les hommes prenaient des airs de libres penseurs; les femmes faisaient des moues de dégoût. Kermoysan, les yeux mi-clos, semblait écouter avec une attention profonde. Mais, comme je passais près de lui au moment où la récitation finissait, il me dit avec une espèce de frisson :

— C'est horrible!...

Puis, se reprenant aussitôt :

— Quels mauvais vers !

Il ne sortit qu'assez tard.

Son attitude avait été si simple, si parfaite, qu'un instant je me demandai si je n'avais pas rêvé la soirée de la veille. Puis, je compris qu'il mettait à garder son secret ce luxe de précautions des consciences délicates que le sentiment de leur faute tourmente au point de leur montrer partout des yeux de juges et que cet effroi paralyse jusque dans leurs actes les plus insignifiants. Le pauvre homme ! Il n'osait pas même s'enfermer dans sa solitude, de peur que cet isolement, à ce moment-là, ne fût remarqué ; et il s'exhibait, le cœur saignant, mais les yeux secs et le front serein, afin que nul ne s'avisât de demander :

— Que devient donc Kermoysan ? Pourquoi n'est-il pas ici ?...

Naturellement, je me rendis au service mortuaire de Mme Herdevin. Il fut célébré à la Madeleine, en grande cérémonie, comme il convient pour une personne fort riche qui

doit représenter jusqu'au seuil même de l'éternité. Il y avait beaucoup de monde, comme toujours à ces cérémonies dès qu'elles ont un peu d'éclat : des parents, des amis, des indifférents, des curieux, tous avec des mines de circonstance calquées sur celles des employés des pompes funèbres. Cette foule prenait je ne sais quelle teinte uniforme : les figures se ressemblaient comme les toilettes, en sorte que j'eus quelque peine à découvrir Kermoysan. Je finis pourtant par l'apercevoir, un peu à l'écart, à demi-caché par un pilier, contre lequel il s'appuyait, dans une attitude pareille à celle qu'il avait, l'avant-veille, sous la neige, dans l'avenue du Trocadéro. Pendant toute la durée de l'office, il ne remua pas, indifférent aux prières qui courbaient l'assemblée en génuflexions, l'œil errant dans le vide, l'âme absente. Cependant, à côté du cercueil, dont il ne pourrait approcher qu'un instant à la fin de la cérémonie, auquel son unique adieu serait un coup d'aspersoir, à côté de ce cercueil où dormait la belle morte

qu'il n'avait pu revoir, s'étalait l'importance du gros Herdevin, très rouge, soufflant fort, tenant à la main un mouchoir dont il ne songeait pas à se servir, probablement plus ennuyé qu'affligé, qui sait? peut-être même assez satisfait d'un accident qui lui rendait la liberté convoitée. De nouveau, je fus assailli par des idées subversives qui me hantaient depuis deux jours. Mais, vraiment, comment assister à un spectacle pareil, à l'âge où l'on est encore susceptible d'exaltation romanesque, sans maudire l'hypocrisie de nos institutions, le mensonge éternel qui les enveloppe, les entraves qu'elles ont mises, au profit de l'égoïsme et de la sécheresse d'âme, à la liberté des cœurs? Plus tard, on raisonne autrement; en ce temps-là, je sentais ainsi: c'est peut-être pourquoi les événements que j'observais me produisirent une impression si forte.

Lorsqu'on défila devant la bière, je me trouvai précédant Kermoysan. Ce fut donc moi qui lui passai l'aspersoir. Au moment

où il le prit de ma main, je remarquai, pour la seconde fois, ce regard désespéré qui lui échappait comme un cri, et qui seul le trahissait. Il le réprima comme on étouffe un sanglot. Mais je l'entendis, pour ainsi dire, résonner sous les voûtes, jusqu'à les remplir. Puis, les orgues ronflèrent, couvrant de leurs lourdes harmonies ce cri muet et perdu. Les porteurs rabattirent le drap funéraire, couvert de fleurs, sur le cercueil qu'ils emportaient à pas pesants, qui sonnaient sur les dalles, tandis que le cortège se formait derrière eux.

Je restai à côté de Kermoysan. Il sortit de l'église sans y mettre aucune volonté, poussé par la foule, et s'arrêta sur une des marches, l'œil fixé sur le char empanaché, qui bientôt, s'ébranla et se mit en route, ralentissant l'allure des fiacres, arrachant aux passants un salut anonyme, puis se perdit, dans le calme des boulevards, parmi des omnibus.

Kermoysan finit par s'apercevoir que j'étais à côté de lui. Il me regarda, remua les lèvres

sans qu'il en sortît aucun son et réussit pourtant à prononcer d'une voix rauque :

— C'est toujours triste, un enterrement !

Je lui répondis d'un geste vague et m'éloignai pour lui épargner un nouvel effort. Il fit quelques pas, machinalement, dans la direction qu'avait prise le cortège disparu. Puis, il s'arrêta, rebroussa chemin, et je le vis s'en aller dans une direction opposée, si vite qu'il semblait fuir, fuir un ennemi, invisible pour les autres, dont il se sentait poursuivi.

XVI

Les jours suivants, je n'allai nulle part sans rencontrer Kermoysan. On eût dit qu'il s'appliquait consciencieusement à liquider un long arriéré de visites, ou qu'une espèce de fièvre mondaine le poussait de salon en salon. En tout cas, jamais oisif ne remplit avec plus d'exactitude ses devoirs sociaux. Il me sembla même qu'il dépassait la mesure, qu'à force de vouloir prévenir les soupçons il courait le risque d'en provoquer. Du reste, on ne pouvait avoir que des soupçons très vagues : songez donc à l'effort de raisonnement qu'il aurait fallu à des personnes dont l'attention n'avait pas été éveillée auparavant pour saisir un rapport entre les sorties de Kermoysan

et la mort de Mme Herdevin ! Les gens du monde, quand ils en prennent la peine, savent observer ; mais leur clairvoyance ne va pas jusqu'à la divination. Ses allures frappèrent quelques-unes de ses connaissances ; on s'étonna de ses changements d'habitudes ; on remarqua ses distractions plus fréquentes, ses chutes soudaines dans la tristesse, les plis dont une pensée constante sillonnait son front et les coins de sa bouche, et qui, peu à peu, changeaient l'expression, jadis sereine, de son visage, en une expression tourmentée. Ce fut tout. J'assistai à quelques conversations dont il fut l'objet : aucune ne frôla la vérité.

— Ne trouvez-vous pas, demandait quelqu'un, que M. Kermoysan n'est plus le même ? Il a beaucoup vieilli, depuis quelque temps ; il se ride, il est distrait... Que peut-il donc avoir ?...

Une voix répondait :

— On dit qu'il travaille beaucoup.

— Mais, objectait un autre, il ne publie plus rien.

Pour peu qu'il y eût un malveillant dans la compagnie, on entendait :

— C'est peut-être justement cela qui l'afflige... Il se sent vidé, il en souffre... Rien n'aigrit un homme comme les déboires de la vie littéraire...

Il va sans dire qu'on insinua à plus d'une reprise qu'il y avait sans doute une femme dans son cas. Mais personne n'en savait rien, et nul ne se douta que cette femme était morte et qu'il la pleurait. J'éprouvais, je l'avoue, un certain plaisir, mêlé d'orgueil, à en savoir plus que tout le monde ; je me réjouissais aussi de voir que son héroïsme n'était pas inutile, et qu'il réussissait à garder son secret.

Cela dura bien ainsi deux ou trois semaines. Le souvenir de Mme Herdevin allait s'effaçant de jour en jour. Déjà l'on ne parlait plus d'elle ou, quand son nom tombait par hasard dans la conversation, il semblait venir de loin. Ceux-là mêmes qui avaient apprécié sa grâce, son charme, sa beauté, n'y songeaient plus : c'étaient du passé, des choses mortes,

qui, de droit, appartenaient à l'oubli. On remarqua pourtant le cynique sans-gêne avec lequel Herdevin promenait sa maîtresse dans les lieux publics. Mais Herdevin n'avait jamais fréquenté la même société que sa femme, où l'on ne s'occupait pas de lui. On se contenta de dire :

— Il épousera cette créature dans quelques semaines !

Et l'on n'en parla plus.

Cependant, Kermoysan exécutait une nouvelle retraite, en ménageant avec beaucoup d'art ses transitions. Il se prodigua moins, ne resta plus que quelques minutes dans les salons où il apparaissait encore, refusa des invitations et laissa se répandre le bruit qu'il allait enfin donner un nouveau livre.

Quand on lui en parlait, il ne disait ni oui ni non.

— Vous verrez qu'il ne le fera pas ! disaient les malveillants : il y met beaucoup trop de mystère...

Un nouveau livre ! Ah ! certes, il n'y son-

geait guère ! Je n'oublierai jamais la seule visite que je lui fis à cette époque. Je le trouvai inoccupé, dans son cabinet en désordre. Plusieurs volumes, qu'il avait sans doute essayé de lire, étaient jetés pêle-mêle sur le divan, sur les fauteuils, sur les tables : des poètes, des prosateurs, même des livres de piété. La pièce avait je ne sais quel air désolé de pièce abandonnée. Comme je m'approchais de la grande table de travail, encombrée de papiers, de journaux avec leurs bandes, de lettres qui n'avaient pas été décachetées, je remarquai que l'encre s'était séchée dans l'encrier de cristal. Je laissai échapper un signe d'étonnement, dont Kermoysan, debout à côté de moi, s'aperçut :

— Oui, fit-il, l'encre est sèche... La chaleur du coke, vous savez... D'ailleurs, je ne travaille pas... Peu d'entrain... Point d'idées...

Affectant un ton d'insouciance:

— On a des moments comme ça, vous savez bien !... Moi, j'en ai toujours eu... Seulement, cette fois, ça se prolonge plus que

d'habitude... Cela me gêne beaucoup: mon livre ne se finit pas, et il sera très bien, mon livre!...

Et, avec effort, il se mit à me parler de ce livre, dont sa pensée était bien loin.

— Je travaillais davantage quand j'étais marin, me dit-il encore... Les voyages me manquent... Changer de place, remuer, bouger, il n'y a que ça de bon, voyez-vous!...

Il m'avait fait asseoir sans s'asseoir lui-même; tout en me parlant, il marchait de long en large dans son cabinet, avec ces allures de fauve enfermé que je connaissais bien et cette agitation intérieure qui pousse au mouvement.

Quand je sortis, Adolphe vint me reconduire. Il me frappa presque autant que son maître, dont il reflétait toujours un peu les dispositions. Il avait une barbe de huit jours, un tablier douteux: il s'en allait visiblement à vau-l'eau.

— Je crains que Monsieur ne soit pas très bien ces temps-ci, lui dis-je.

Le brave garçon secoua la tête, roula les yeux et commença :

— Ah ! Monsieur...

Mais il s'arrêta net, discrètement.

Je ne retournai pas rue Oudinot, de crainte de troubler ce deuil auquel la solitude allait si bien. Il y a des douleurs qui bravent toute consolation autre que celle du temps, et le temps est long dans la souffrance. D'ailleurs, pour moi, qui ne souffrais pas, il passait vite. Peut-être avais-je un peu oublié Kermoysan, auquel je pensais pourtant quelquefois, que je m'imaginais retiré, pour ainsi dire muré dans sa garçonnière, séparé du monde par une barrière invisible, par le mur infranchissable de ses regrets, lorsque le bruit se répandit qu'il allait partir pour le Soudan.

C'était vrai.

— Alors, pourquoi donc a-t-il quitté le service s'il ne peut pas rester en place ? se demandaient ses amis.

Et l'on blâmait son inconséquence.

Peu de jours avant son départ, Kermoysan

vint me faire ses adieux. Il était fort changé, amaigri, affaibli, l'air plus tristement distrait, le regard plus absent que jamais, et, dans les allures, dans les mouvements, dans les gestes, cette inquiétude continuelle et menaçante que j'avais déjà notée lors de ma dernière visite. Je le vois encore, assis dans mon unique fauteuil, avec ses yeux mobiles, qui se posaient sur tous les objets de la chambre comme s'il en eût fait l'inventaire, tandis que ses pieds s'agitaient et que ses mains croisées se maniaient l'une l'autre incessamment. Nous étions un peu gênés tous les deux, ayant des pensées que nous ne pouvions ou ne voulions dire : pour ma part, j'entendais toujours d'autres paroles que celles qu'il prononçait d'une voix indifférente. Je lui demandai quelques renseignements sur le but et les moyens de l'expédition à laquelle il s'était fait rattacher. Il me les donna, sans paraître y prendre aucun intérêt. Des noms aux sonorités inconnues, Ouargla, Chambâa, Tidikelt, tombèrent de ses lèvres : l'on eût

cru qu'il ne les entendait pas. Il me raconta sommairement quelques-unes des héroïques et vaines tentatives faites pour pénétrer dans les régions inexplorées qu'il allait aborder; comme je m'écriais :

— C'est d'une témérité folle, ce que vous entreprenez là !...

Il me répondit :

— Folle? non... Hardie, sans doute, mais pas plus que beaucoup d'autres, qui ont réussi... Pourquoi, d'ailleurs, hésiterais-je?... Pas de famille, pas de devoir envers personne, complètement seul, indépendance absolue... Qu'importe donc si je laisse ma peau là-bas ?

— Et vos amis? Et la littérature?

Il sourit :

— Mes amis, fit-il doucement, ils en ont d'autres... Quant à la littérature... Eh ! grand Dieu ! que voulez-vous qu'elle fasse de moi? Si vous croyez que j'y songe !... D'ailleurs, je ne fais plus rien, je n'écris plus; cela ne me distrait pas assez... L'action, l'action, le mouvement, le danger, voilà ce qu'il me faut !

Son regard s'animait :

— Le danger ! répéta-t-il, voilà un plaisir... le dernier qui donne un peu de prix à la vie... On s'y rattache quand on est sur le point de la perdre... Et puis, que voulez-vous ? j'ai besoin de m'occuper... Si je reviens, j'aurai du moins fait quelque chose... Si je ne reviens pas... pourquoi ne dormirait-on pas aussi bien sous les sables de l'Afrique que sous notre terre noire?...

Lorsqu'il se leva sur ces mots en me tendant la main, je le regardai en face :

— J'ai peur, lui dis-je en soulignant mes paroles... j'ai peur que vous ne reveniez pas...

Gêné par mon regard, il détourna les yeux :

— Est-ce qu'on sait ? fit-il d'un ton d'insouciance... Peut-être oui, peut-être non... Moi, je crois plutôt que je reviendrai... Voyez-vous, j'ai l'âme chevillée au corps : elle ne partira que quand elle ne pourra pas faire autrement...

Puis, me voyant ému, il mit une cordia-

lité inattendue dans sa poignée de main. Ses derniers mots, que je n'oublierai jamais, furent ceux-ci :

— Adieu... Bonne chance à travers la vie !...

Hélas ! je savais bien que je ne le reverrais pas.

Pendant plusieurs mois, on resta sans nouvelles particulières sur son compte ; on ne put que suivre, au gré d'informations éloignées et incertaines, la colonne d'expédition qui s'enfonçait avec lui dans des terres inconnues, le long de quelque vaste fleuve au cours incertain. Puis, un jour, on apprit qu'il avait péri dans une reconnaissance, après une défense héroïque et solitaire. A coup sûr, cela n'était pas un suicide ; et pourtant...

XVII

Tels sont les faits qui me revenaient lentement au cours de la conversation que j'ai rapportée au début. J'avais cessé d'y prendre part, et même de l'écouter, entraîné au courant de ces souvenirs qui ressuscitaient peu à peu dans ma mémoire. Je cherchais à préciser leurs contours incertains, en même temps que je m'abandonnais à quelques réflexions très vagues :

« Hélas ! me disais-je à peu près, nous ne savons rien des autres ! Nous les voyons aller, venir, s'agiter, souffrir, aimer, mourir sans que notre œil malhabile parvienne à percer la couche dure des apparences pour pénétrer au delà, dans les régions de l'âme, celles où

réside l'être véritable, éternellement ignoré, impénétrable, inaccessible. Leurs pensées se manifestent à nous par des paroles que nous croyons comprendre, et nous ne sommes jamais sûrs d'en avoir pénétré le sens. Quant à leurs actes, ah! leurs actes, c'est bien pis encore : ils nous trompent plus que les mots! Nous les jugeons, nous les classons, nous les définissons. Nous disons : Ceux-ci sont bons, ceux-là sont mauvais ; ceux-ci sont justes, ceux-là sont injustes; ceux-ci sont admirables, ceux-là n'ont pas d'excuses. Et nos jugements sont presque toujours autant d'erreurs iniques, car ils reposent sur les grossières catégories qu'a fabriquées notre grossière analyse des faits.

« Les faits, d'ailleurs, qu'importent les faits ? Ils ne sont que des signes, plus incertains que les paroles, et nous ne savons pas les interpréter. Ce sont eux que, seuls, nous voyons; pourtant, seuls les sentiments importent, qui nous échappent, car ils sont enveloppés de mystère, et d'une telle diversité!

« Hélas ! qui donc, dans ces délicates choses du cœur, qui marquera l'exacte limite du bien et du mal ? Qui dira quand l'amour défendu par les lois humaines l'est aussi par ces lois supérieures dont nous pressentons quelquefois la divine indulgence ? Qui dira quand la faute, par la souffrance est expiée ou, peut-être même, changée jusque dans son essence ? Car, enfin, la puissance d'aimer au-dessus de tout, d'un cœur épanoui qui brise les chaînes des préjugés, d'une âme qui s'exalte au-dessus des entraves sociales, n'est-ce donc pas une vertu ? N'y a-t-il pas des héroïsmes supérieurs à la froide observance des règles, à la banale obéissance aux lois ?

« Pauvres silencieux ! que de larmes dont vous avez gardé en vous seuls toute l'amertume ! On admire le blessé qui, couché sur le sol sanglant, attend la mort sans pousser de cris inutiles ;. vous, qui cachez votre angoisse sous des masques irréprochables, vous qui savez aller, venir, causer, sourire pendant que votre cœur se tord, vous ne se-

riez que de méprisables menteurs? Non, non, vous êtes des héros aussi... »

Je pensais d'autres choses encore. Mais à quoi bon les transcrire ici ? Quoiqu'ils ne soient que des faits, les faits ont leur éloquence. Ceux que j'ai racontés plus haut, si j'ai su les raconter, doivent dégager leur sens et, s'il est un juge, plaider devant lui la cause de deux amants qui, sans doute, ont plus souffert encore qu'ils n'ont péché.

III

UNE AUTRE CONVERSATION

Albert Portal, le peintre bien connu, nous avait invités, Jacques D*** et moi, à venir voir sa dernière toile, qui allait partir pour l'Amérique. Jacques D*** est mon plus vieux camarade de lettres; mais il existe entre nous un lien beaucoup plus fort que le lien professionnel : une solide amitié, faite d'estime, d'efforts communs, d'aide réciproque aux heures difficiles, de sympathie, de goûts semblables. Sur les sujets où il faut s'entendre pour être intimes, nos opinions concordent presque toujours; dans les choses de la vie, j'admire sa droiture, la sûreté de son jugement, son énergie, qui ne nuisent en rien à

une sensibilité à la fois ardente et douce, d'une délicatesse toute féminine. Ceux qui ne le connaissent que par ses écrits ne peuvent point soupçonner ce qu'il est, car il s'en est toujours tenu à des travaux d'érudition, d'allures plutôt sèches, exacts, minutieux, impersonnels, dans lesquels il disparaît, comme s'il eût craint que la littérature d'imagination, pour laquelle il serait merveilleusement doué, ne développât en lui certaines virtualités, certains germes qu'il comprime, parce qu'il les tient pour dangereux. Quant à Portal, dont l'éloge comme artiste serait superflu, il est avant tout un mondain, très répandu dans les milieux élégants, un peu snob, habitué de plusieurs cercles, excellent sportsman. C'est dire que nos relations avec lui, d'ailleurs assez peu suivies, sont tout accidentelles.

Nous avions payé notre tribut de louanges à son tableau, ainsi qu'à de belles études dont il nous avait fait les honneurs. Nous fumions d'excellentes cigarettes, à demi-étendus sur un divan oriental, devant une carafe de sherry.

Peu à peu, notre causerie, qui roulait sur des questions d'art, changea de direction ; nous en vînmes à parler de diverses personnalités en vue, dont Portal connaissait à fond l'histoire anecdotique, et enfin d'un récent scandale : la rupture éclatante d'une liaison, qui depuis longtemps n'avait rien de mystérieux, entre un homme marié et une femme du meilleur monde. Portal nous donna tous les détails de l'affaire, avec une telle précision qu'on eût pu croire qu'il y avait joué quelque rôle. Les yeux mi-clos, envoyant des spirales de fumée vers le dais en étoffes brodées qui surmonte son divan, il semblait jouir de son propre récit et de notre attention. Du reste, il remuait ces tristesses sans que l'ombre en parût l'effleurer, du même ton qu'il aurait eu pour expliquer les dessous d'une course ou les péripéties d'un match. Quand il n'eut plus rien à raconter, il jugea :

— Vous voyez qu'en somme cela s'est passé plus correctement qu'on ne le croirait, d'après tout le bruit qu'on en a fait.

Comme nous ne répondions rien, il ajouta :

— Une fois qu'une intrigue est découverte, il faut bien qu'elle cesse, n'est-ce pas?...

J'eus la faiblesse de murmurer :

— Sans doute... C'est toujours ainsi que cela se passe...

Jacques D*** me jeta un regard de reproches et demanda :

— Mais enfin, est-ce que les bruits qui courent sur Mme X*** sont fondés? Est-il vrai qu'elle est...

Il s'interrompit deux secondes et reprit :

— Qu'elle est gravement malade?

— Folle, vous voulez dire folle, rectifia Portal... Heuh! je crois qu'on exagère... Les personnes les mieux renseignées parlent d'un léger dérangement d'esprit, mais on affirme qu'elle se remettra... Le fait est, en tout cas, qu'elle a pris les choses beaucoup trop au tragique...

— Et l'amant? demandai-je.

— Oh! lui! fit Portal avec un geste significatif, il ne perdra pas la tête pour ça, je vous en réponds... Il a été très ennuyé, sans doute,

très ennuyé... C'est toujours désagréable, ces aventures-là... Mais que vouliez-vous qu'il fît?... Une femme qui trompe son mari sait bien à quoi elle s'expose : il ne faut pas qu'elle soit découverte. Celle-ci, dès l'origine, a été d'une imprudence!...

Je dis :

— Parce qu'elle aimait vraiment, sans doute!...

— C'est là son tort, déclara victorieusement Portal. Il ne faut jamais aimer vraiment : on n'y voit plus clair!

Jacques D*** s'agitait depuis un moment. Il ne se contint plus et éclata :

— Savez-vous ce qui me frappe dans des histoires comme celle-là? s'écria-t-il. Eh bien! c'est la mièvrerie d'âme et la platitude de cœur qu'elles révèlent... chez l'homme, j'entends; la femme a souffert, elle, je l'excuse... Mais son amant est une brute...

Portal ouvrait des yeux étonnés :

— Eh! pourquoi donc, je vous en prie? demanda-t-il.

Mon brave ami continua, entraîné par sa passion de moraliser :

— Laissons de côté l'anecdote que vous venez de nous raconter, cher monsieur; elle n'est ni plus ni moins significative que beaucoup d'autres. Voyons comment les choses se passent, dans les neuf dixièmes des cas à peu près pareils. Car ces histoires d'adultère, c'est toujours la même chose...

— Pour les spectateurs, pas pour les héros, goguenarda Portal.

Jacques, sans relever l'interruption, continua :

— ...Un homme et une femme, que séparent les circonstances, les devoirs, la vie enfin, s'éprennent l'un de l'autre. J'admets qu'ils soient de vertu moyenne : ils ne se rendent pas au premier cri de leur désir, ils luttent, ils résistent.

Portal interrompit de nouveau :

— Plus ou moins.

— Plus ou moins, soit! répéta D***. Un peu, tout de même. A moins que ce ne soit pour eux

une habitude, auquel cas ils ne m'intéressent plus. Donc, ils résistent quelque temps. Puis ils succombent, parce que la passion est la plus forte, parce qu'on ne s'est jamais aimé comme eux, parce que... Bref, pour toutes sortes de bonnes raisons. C'est très bien... Quelque puissante que soit leur passion, ils trouvent pourtant moyen de la concilier avec les exigences de leur vie, en apparences régulière, qu'ils ne voudraient pas lui sacrifier. Oh! non! Ils filent *incognito* le parfait amour pendant un certain nombre de semaines, de mois ou d'années.

Cet insupportable Portal interrompit encore, d'un ton sceptique:

— Oh! d'années!...

— Le temps ne fait rien à l'affaire, dit Jacques avec un geste d'impatience. Au commencement, ils se regardent comme des victimes de l'ordre social, qui est injuste et tyrannique, c'est entendu; ils se cherchent des excuses: ils en trouvent. Puis, le moment arrive où ils n'en ont plus besoin. Ils pratiquent

en toute sécurité le mensonge, la dissimulation, l'hypocrisie. C'est alors que cela se gâte. Survient un incident quelconque : une lettre égarée, un mensonge surpris, un rendez-vous maladroit; leur petit manège est découvert. Vous imaginez qu'il va se passer des drames? Nullement. Quelques scènes de comédie, rien de plus. On s'explique. L'époux trompé, femme ou mari, réclame ses droits, s'agite, menace; on voit poindre les tribunaux, le divorce, le scandale. Mais, à ce moment, les amants découvrent tout à coup que le mariage est sacré, que l'un ou l'autre d'entre eux a des enfants dont il ne s'agit pas de compromettre l'avenir, que les liens qui les attachent à leur conjoint respectif sont plus solides qu'ils ne s'en doutaient; que le pot-au-feu de famille est une nourriture plus saine et plus indispensable, sinon plus succulente, que le gibier faisandé... Et ils se quittent : bonjour, bonsoir; tout est fini, n'en parlons plus...

— C'est vrai, dit Portal, c'est bien là la marche habituelle de ces sortes d'affaires.

N'est-ce pas, d'ailleurs, le meilleur dénouement qu'elles puissent avoir?

— Eh bien ! continua Jacques, j'ai la naïveté de trouver cela misérable!... Oui, j'imagine que, lorsqu'on s'est aimé assez pour oublier... ses devoirs, permettez-moi d'employer ce vieux mot hors d'usage..., on devrait accepter toutes les conséquences de cet oubli. Plus loin, j'imagine que, si l'amour n'a plus la fraîcheur et l'empire des premiers temps, on devrait encore lui sacrifier le reste, par tenue, par dignité, par respect de soi-même!

Cette fois, Portal ne put s'empêcher de rire:

— Mais, mon cher ami, s'écria-t-il, d'où sortez-vous?... Nous n'en sommes plus au romantisme... Et puis, quelle morale!... Voyons, que deviendrait la société, si l'on pensait comme vous?.. Au moindre coup de canif donné dans un contrat, il faudrait bousculer ses bases...

— Ah! la société, tant pis pour elle! répondit Jacques. La société marche toujours

tant bien que mal et quoi qu'il arrive. D'ailleurs, l'individu m'intéresse beaucoup plus que la société. J'aime à le voir se développer noblement en dehors des conventions et des préjugés. Ou l'amour est un crime, et il ne faut pas aimer. Ou il est ce qu'il y a de plus beau dans la vie, et il a droit aux sacrifices nécessaires.

Portal leva les bras :

— Mon Dieu ! quelle logique ! dit-il... Je ne vous connaissais pas sous ce jour-là, mon cher !... Vous êtes un nihiliste, un anarchiste, un homme très dangereux !... Moi, je prends les choses plus simplement... Je trouve très bien qu'on se prenne et qu'on se quitte avec facilité... Je crois que c'est fort heureux que l'immense majorité de nos contemporains en juge comme moi... Que dis-je, la majorité? La totalité, mon cher, la totalité... Je vous raconterai dix, quinze, vingt histoires comme celles que je viens de vous raconter... Vous auriez peine à m'en citer une qui se dénoue selon votre cœur,... à moins peut-être d'aller

la chercher dans *la Gazette des Tribunaux.*

Jacques D*** secoua la tête :

— C'est vrai, fit-il, et je le regrette pour les hommes de notre temps. Cependant...

Il s'interrompit, parut réfléchir un instant, et reprit :

— Cependant, si vous le désirez, je puis vous en raconter une, qui en diffère un peu... Pour être plus rare, elle a, je crois, tout autant de sens... Elle vous montrera, si vous l'écoutez, que l'âme contemporaine est susceptible encore de quelque exaltation. Peut-être en côtoyons-nous beaucoup de pareilles... Mais on ne les connaît pas, ou on les oublie, parce qu'elles sont de celles qui ne se développent que dans le silence. C'est un pur hasard qui m'a révélé celle-là. La voulez-vous?

— Allez ! dit Portal en nous offrant de nouvelles cigarettes.

Jacques D*** nous fit alors le récit qu'on va lire, tel que j'ai pu le reconstituer.

IV

UNE AUTRE HISTOIRE

JUSQU'AU BOUT DE LA FAUTE

I

PRÉLUDE

Pendant l'été de 188..., je dus passer plusieurs semaines à Weimar. Comme je m'occupais alors de Gœthe, je tenais à consulter certains documents que je n'aurais pas trouvés ailleurs, plus encore à vivre dans l'atmosphère où le grand homme a vécu : il me semblait qu'ainsi j'arriverais à serrer de plus près les secrets de son cœur ou ceux de sa pensée. Le résultat de cette expérience fut qu'en peu de temps je perdis beaucoup des illusions que j'avais sur son compte. Pourtant il m'en resta une : j'admirai comment cet homme, qui est à tous égards un des précurseurs du XIXe siècle,

est demeuré du XVIII[e] pour tout ce qui est de la conception et de l'arrangement de la vie. Jusqu'à la fin, quoiqu'il ait écrit *Werther* et lu *René*, il est resté de cette jolie époque qui sut si bien savourer l'existence. Peu d'hommes eurent un plus robuste parti pris d'être heureux ; ainsi, Weimar lui appartenant, il refit, arrangea, disposa avec une merveilleuse habileté sa petite résidence en vue du bien-être, du plaisir et de l'agrément. Elle porte comme son empreinte : tout ce qu'on y voit, le château, le parc, le théâtre, éveille l'idée d'une existence facile, harmonieuse et douce. Il n'y a pas jusqu'à cette drôle de petite rivière de l'Ilm, qui roule ses eaux brunes sous les ombrages épais de beaux vieux arbres, dont le léger gazouillis me semble une chanson gaie.

Cet arrangement si savant, ce caractère artificiel de la petite ville me déplurent : il a passé trop d'orages sur le monde pour que nous puissions encore goûter beaucoup l' « olympisme » du grand égoïste. Aussi m'irritais-je

de le trouver étalé partout, dans une paisible insouciance, comme si l'on était encore au bon temps *rococo* de Charles-Auguste, de la duchesse-mère et de Mme de Stein. Les personnages de l'histoire gœthienne, dont les portraits me poursuivaient partout, me devinrent antipathiques, comme le héros lui-même. Je leur en voulais d'avoir été trop heureux ; je les aurais volontiers quittés de temps en temps pour aller flâner sans but dans les forêts de la Thuringe, si je n'avais eu hâte d'achever le travail qui me retenait à Weimar.

Je m'étais installé à l'hôtel du *Prince-Héritier*, à l'angle de la place du Marché, qui est l'endroit le moins mort de la ville : une immense maison patriarcale, où l'on est proprement logé, passablement nourri. Mais les repas fort longs, trop copieux, me semblaient maussades, dans une vaste salle à manger décorée de grands bustes en plâtre des fondateurs de l'Empire, de petits bustes de Gœthe et de Schiller, inévitables comme la destinée, et encore de quelques autres bustes, en plâtre

toujours, des plus populaires parmi les souverains du pays. J'y voyais défiler des touristes, armés de leur *Bædeker*, qui restaient un jour ou deux, visitaient les curiosités de l'endroit, et disparaissaient. A part quelques phrases insignifiantes échangées de ci de là avec ces compagnons de hasard, j'en étais réduit à ma propre compagnie, qui ne m'a jamais été particulièrement chère.

Au bout d'une dizaine de jours de cette monotone existence, la solitude commençait à me peser, quand je liai connaissance avec un jeune professeur allemand, le docteur Christian Hort, que je rencontrais constamment au musée de Gœthe. Nous commençâmes par un échange de réflexions devant un des innombrables portraits de Christiane. Je hasardai qu'avec sa mine éveillée, ses belles lèvres sensuelles, ses grands yeux candides, la bonne humeur de sa grasse figure, la femme légitime de Gœthe est en somme la plus sympathique dans la galerie de ses bien-aimées. Le docteur Hort n'était pas de mon avis : il avait

un faible pour Bettina, dont il appréciait le regard mutin, l'air fripon. Affaire de goût! Quoi qu'il en soit, cette discussion servit de point de départ à quelques autres Comme les salles du musée de Gœthe, avec les sous-officiers qui le gardent et le silence respectueux qui les remplit, ne favorisaient guère nos conversations, nous finîmes par aller les continuer dans le parc. Or, un jour que nous passions, en bavardant, devant une de ces petites villas bien closes, entourées d'arbres, qui l'avoisinent, j'en vis sortir un couple qui attira mon attention. La femme, très grande, très svelte, était d'une élégance tout à fait inattendue à Weimar, que rehaussaient encore la noblesse de ses allures, l'harmonie de ses mouvements; elle portait une voilette épaisse, qui m'empêcha de voir son visage. Quant à l'homme, il était d'une beauté remarquable: les traits réguliers et nets, le teint mat, relevé par une moustache très noire, l'air tranquille, la démarche sûre. Ils allaient sans rien regarder, indifférents avec hauteur au décor de hasard

qui les encadrait, absorbés tous deux par quelque chose d'invisible, qui se passait au fond d'eux-mêmes. Je les suivais des yeux, mon compagnon me dit :

— Ce sont des Français.

— Comment donc? m'écriai-je, surpris de trouver des Français installés à demeure dans une petite ville allemande.

— Oui, reprit le docteur Hort, des Français. Ils sont ici depuis environ deux ans, à ce qu'on m'a dit.

— Qu'y font-ils?

— On ne sait pas. Ils sortent rarement. La femme est toujours voilée comme aujourd'hui. Je l'ai rencontrée une dizaine de fois, je n'ai jamais vu ses traits. Du reste, ils ne connaissent personne, ne voient personne, ne parlent à personne.

— Un mystère, alors?...

— On ne connaît rien d'eux que leur nom. Encore n'est-on pas sûr qu'il soit authentique.

— Comment s'appellent-ils?

— De Sourbelles.

Je dus lui faire répéter deux ou trois fois ce nom qu'il écorchait.

— De Sourbelles, répétai-je... Il me semble que je connais cela.

En effet, je devais avoir entendu ce nom quelque part; mais je cherchai vainement à fixer mes souvenirs.

— On prétend qu'il y a un drame dans leur passé, reprit le docteur Hort. Du reste, on ne sait pas au juste de quoi il s'agit. Les uns disent qu'ils ne sont pas mariés, d'autres qu'ils sont venus ici après un grand scandale. On s'occupe beaucoup d'eux, dans la ville. Mais, comme leurs domestiques ne parlent pas, on en est réduit aux conjectures.

Plus encore que ces renseignements incomplets, l'impression vraiment très forte que m'avait produite dans son rapide passage le couple inconnu, excita ma curiosité. Je revins donc me promener aux environs de la villa. En vain : avec ses volets gris, mi-clos, ses murs couleur de brique, les arbres qui la cachaient, la vigne vierge qui grimpait à ses

balcons, le silence qui l'entourait, elle me paraissait de plus en plus mystérieuse. Quant à ses habitants, je ne les rencontrai plus : aucun signe extérieur ne manifestait leur existence. Deux ou trois fois seulement, je vis apparaître à une fenêtre la tête d'une femme de chambre en bonnet, qui ouvrait ou fermait les volets d'un geste rapide. De temps en temps, le docteur Hort, qui suivait par le menu les commérages de la ville, me mettait au courant de leurs faits et gestes. Mais ces renseignements étaient peu concluants : il ne s'agissait jamais que d'une emplette faite dans quelque boutique, d'une course à Eisenach ou à Cobourg, d'une apparition au théâtre, dans le fond d'une baignoire, ou d'autres incidents d'une égale importance. Moins mon compagnon parvenait à se renseigner sur les mystérieux étrangers, plus il se préoccupait d'eux.

— Je vais bientôt partir, me disait-il, et je ne saurai rien de ces gens-là !...

Il ajoutait avec mélancolie :

— Pourquoi donc est-il plus facile de se

renseigner sur les morts que sur les vivants? Je connais Mme de Stein comme si je la voyais tous les jours. Je sais la nuance exacte de ses cheveux, l'heure de ses repas, ce qu'elle pensait de toutes choses, comment elle s'habillait, etc. etc. Et je n'ai jamais pu apercevoir le bout du nez de Mme de Sourbelles!

— C'est pour cela, lui répondais-je, qu'il vaut mieux faire de l'histoire que du roman.

Or, un jour, comme j'entrais dans la salle à manger de mon hôtel, j'eus la surprise de reconnaître, à côté de ma place accoutumée, le fin profil de M. de Sourbelles. Il venait d'achever son potage et paraissait contempler avec une extrême attention le buste du duc régnant, qui se trouvait en face de lui. Je lui adressai la parole en français: il me regarda avec étonnement, et me répondit, mais sans laisser la conversation s'engager. Pensant qu'il était résolu à s'enfermer en lui-même, je n'insistai pas, en sorte que le repas se poursuivit silencieusement. En nous levant de table, nous n'échangeâmes qu'un léger

salut. Le lendemain, contre toute attente, ce fut lui qui rompit la glace: il se mit à me parler, et il parla beaucoup, en homme qui, depuis longtemps, n'a pas usé de sa langue maternelle, qui se réjouit du son de sa propre voix, qui prête soudain un intérêt disproportionné à mille choses indifférentes. Je reconnus bien vite qu'il était intelligent, lettré, d'esprit ouvert, d'excellente éducation, qu'il avait des points de vue originaux et inattendus qu'il aimait à exposer. Mais il ne parlait que des choses, jamais de lui-même. Après plusieurs dîners pris ainsi côte à côte, après quelques promenades qu'il proposa, après deux ou trois soirées passées dans un de ces jardins-concerts où l'on tue le temps sans trop de peine, grâce à la bière et aux cigares, pendant qu'une musique militaire joue des ouvertures de Wagner, nous avions effleuré à peu près tous les sujets auxquels se plaisent des personnes cultivées. Je connaissais les opinions politiques et religieuses de mon compagnon de hasard, ses goûts littéraires, ses

préférences artistiques, ses jugements sur l'Allemagne nouvelle, sur l'Empereur, sur le Reichstag, sur les socialistes ; je ne savais ni ce qu'il faisait à Weimar, ni s'il y faisait quelque chose, ni d'où il y était venu : c'est-à-dire rien, absolument rien de ce qui le concernait. Pas un mot qui pût me servir d'indice, ni m'aider à échafauder quelque supposition. Seulement, comme je me plaignais de l'aspect artificiel de Weimar, il lui échappa de s'écrier :

— Oui, c'est une ville ennuyeuse et monotone...

Il devina, sans doute, l'indiscrète question que je retins : « Si vous la trouvez telle, pourquoi donc y restez-vous ? » Car, après une brève hésitation, il ajouta :

— Mais que voulez-vous ? Elle vaut encore mieux que beaucoup d'autres villes allemandes... Elle n'est pas trop prussienne... Et l'on est à peu près sûr de n'y pas rencontrer des compatriotes de connaissance...

Cette dernière phrase frappa mon imagi-

nation qui se mit à travailler sur ce thème à peine esquissé : je me dis que M. de Sourbelles était sans doute venu se fixer à Weimar pour être bien seul, à l'abri de ces fâcheux qu'on retrouve dans toutes les stations à la mode, et qu'il avait pour cela des raisons qui probablement m'échapperaient toujours. D'autre part, ma curiosité diminuait à mesure qu'augmentait la sympathie qu'il m'inspirait : j'aurais fini par me résigner à l'accepter tel que je le voyais, avec son esprit délicat teinté de mélancolie, avec son intelligence aiguisée un peu portée au paradoxe, en me félicitant de l'avoir rencontré et sans plus me préoccuper de son passé que de celui du docteur Hort ou de n'importe qui, quand, un jour, après le café que nous venions de prendre ensemble, il me dit brusquement :

— Il faut que je vous avertisse, monsieur, que nous nous rencontrons aujourd'hui pour la dernière fois.

— Comment, m'écriai-je, vous partez donc?...

Il détourna les yeux et me répondit, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent :

— Non, je ne pars pas... Mme de Sourbelles était absente ; elle sera de retour ce soir... J'étais venu au *Prince-Héritier* pour fuir ma solitude... Maintenant, c'est fini : je vais rentrer dans ma villa, reprendre ma vie habituelle...

J'eus bonne envie de lui demander pourquoi le retour de sa femme devait interrompre complètement nos relations ; pourtant je réprimai la question que la surprise allait m'arracher.

J'attendais un mot d'explication. Rien ne vint. Je me sentis froissé, je l'avoue : d'autant plus que je m'étais mis en frais pour lui plaire ; et j'étais décidé à le quitter froidement. Mais il mit tant de cordialité dans tout ce qu'il me dit ensuite, tant de sympathie, un regret si évident dans sa dernière poignée de main, qu'il me fut impossible de lui cacher que, de mon côté, je regrettais de le perdre ; en sorte que nos adieux furent positivement amicaux.

— Voilà qui est singulier, pensai-je, plus singulier que tout le reste! Il a paru prendre plaisir à ma compagnie; nous sommes étrangers l'un et l'autre, compatriotes, perdus dans une ville qui ne nous plaît guère, parmi ces gœtholâtres dont le fétichisme nous agace; qu'est-ce donc qui peut l'empêcher de m'inviter chez lui, ou, du moins, de venir de temps en temps me chercher à l'hôtel?

Comme j'avais encore quelques jours à passer à Weimar, je retournai au docteur Hort, que j'avais un peu négligé, et qui ne s'en formalisa pas.

Le bon savant continuait à fréquenter le musée de Gœthe, mais ses goûts se modifiaient : le minois chiffonné de Bettina avait fini par le fatiguer; il se prenait d'un sentiment très vif pour l'échevelée Maximiliane, dont il se mit à me parler avec exubérance.

— Vous avez l'imagination romantique, lui dis-je en plaisantant.

Il s'en défendit de son mieux.

— Ne croyez pas, m'expliqua-t-il, que ce

soit à cause de ses cheveux mal peignés que j'aime Maximiliane : c'est parce qu'elle a été malheureuse. Elle avait l'imagination romantique, comme vous dites, celle-là ! Son imagination donna une couleur dramatique, que je ne déteste point, à l'abandon de Gœthe.

— Vulgaire histoire ! répondis-je, de la part de Gœthe, en tout cas. Du reste, votre grand homme n'a jamais eu que des sentiments médiocres : il est de ceux qui ne savent aimer qu'eux-mêmes. Je le prends en grippe, depuis que je l'étudie. Celles qu'il a trompées — il trompait toutes celles qui l'aimaient, — valaient mieux que lui.

Je m'attendais à quelques protestations, car les gœthologues, en général, n'admettent pas qu'on touche à leur idole. Le docteur Hort se contenta de secouer sa bonne grosse tête blonde, en répondant, avec un éclair dans ses yeux pensifs.

— Est-ce que, dans ces choses-là, la femme n'est pas toujours supérieure à l'homme ?... C'est toujours elle qui souffre d'abord... Et,

vous l'avouerais-je ? j'ai une sympathie et une curiosité infinies pour sa souffrance...

Nous marchions dans le parc en échangeant ces propos : justement, nous arrivions en vue de la petite maison en brique des Sourbelles, close, silencieuse comme d'habitude. Hort me la désigna du bout de sa canne, en continuant :

— Ainsi, tenez ! Je donnerais beaucoup, beaucoup, pour savoir ce qui se passe là dedans ! Car il s'y passe quelque chose, j'en suis sûr !... Et, comme toujours, quand il se passe quelque chose entre un homme et une femme, c'est la femme qui est la victime.

Après un soupir, il reprit :

— Vous avez de la chance, vous, d'avoir pu causer avec M. de Sourbelles !...

— Oh ! répondis-je en haussant les épaules, pour ce qu'il m'a dit !...

— N'importe, vous avez du moins entendu le son de sa voix, vous avez eu de lui une impression directe, vous êtes à même de ressentir quelque chose de son caractère ou de sa vie.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il ne donne pas l'impression d'un homme heureux... ni celle d'un bourreau, je vous l'affirme.

— Il ne vous a rien dit d'*elle*..., de sa mystérieuse compagne, j'entends?... Pourquoi cache-t-elle toujours son visage?... Pourquoi s'est-elle absentée?... Pourquoi est-elle revenue?... Je sais bien que tout cela ne me regarde pas... Mais cela ne m'intéresse que davantage.

Il y avait je ne sais quoi de comique dans cette curiosité naïve, trop bienveillante pour être déplaisante, et d'ailleurs incapable d'indiscrétion.

— Eh bien! consolez-vous! dis-je au bon savant. Il est probable que vos amis inconnus partiront un jour ou l'autre, comme ils sont arrivés. Alors, vous vous demanderez, en plus des autres « pourquoi »: pourquoi sont-ils partis? Puis, vous n'y penserez plus. Ainsi va le monde. Nous côtoyons beaucoup de mystères, nous ne savons presque rien de notre prochain, ce qui ne nous empêche pas de le juger, à l'occasion. Allez! mieux vaut

nous occuper de nous-mêmes, — ou de belles dames mortes depuis cent ans qui ont eu la chance d'exciter la fantaisie de votre Gœthe.

Le temps passé, l'été tirait à sa fin, les feuilles des vieux arbres du parc commençaient à jaunir ; comme mon travail avançait, je voyais approcher le moment du départ. Ce n'était pas sans plaisir, je l'avoue : j'avais respiré plus d'air gœthien que mes poumons n'en peuvent supporter, et j'étais fatigué de cette drôle de petite ville qui semble un anachronisme, aussi déplacée dans l'Allemagne actuelle que le serait un tricorne sur la tête d'un général prussien. Je n'imaginais donc pas que je dusse revoir M. de Sourbelles, ni rien apprendre de lui.

Mais, un matin, comme je rentrais pour dîner, je rencontrai devant l'hôtel le docteur Hort, visiblement ému. Il parut aussi surpris de mon calme que je l'étais de son agitation.

— Vous ne savez donc rien ? me demanda-t-il.

— Non. Qu'y a-t-il ?

— Est-ce possible !... On ne parle que de cela depuis quelques heures !... Mme de Sourbelles est morte !...

Et, baissant la voix :

— On dit même qu'elle s'est empoisonnée !...

Là-dessus, il courut au premier sommelier, qui flânait dans le vestible, et qui, pensait-il, aurait des renseignements. Le premier sommelier raconta tout ce qu'il savait : il y avait eu déjà une visite du commissaire de police ; des dépêches s'échangeaient activement entre Weimar et Paris ; le suicide était avéré ; la morte avait employé l'arsenic, et beaucoup souffert ; le corps partirait probablement pour la France.

— Le mari ? demandai-je.

Les commérages les plus contradictoires circulaient sur l'état d'esprit de M. de Sourbelles : d'après les uns, il était au désespoir ; d'autres répétaient que ce tragique dénouement était sa faute ; au premier moment, certains avaient même hasardé l'hypothèse d'un crime. En parlant de lui, le sommelier avait

un demi-sourire dédaigneux, cet air hostile qu'on prend si volontiers à l'adresse de ceux qu'on ne comprend pas.

Je me sentis alors pris d'une immense pitié pour ce pauvre homme abandonné, entouré de méfiances, qui devait souffrir horriblement, d'une de ces douleurs condamnées à se dévorer sans que rien les soulage. Je me le représentai enfermé dans sa villa, en tête-à-tête avec la morte, avec ses souvenirs, ses pensées, — ses remords peut-être... Je me dis qu'une voix humaine lui ferait du bien, et qu'après tout, puisque nous étions de la même patrie, j'étais le seul dont il pût espérer quelque assistance. Je n'aurais point osé pourtant aller sonner à sa porte : je me contentai d'écrire quelques mots sur ma carte de visite pour lui exprimer ma sympathie et me mettre éventuellement à sa disposition, et je la fis porter par un domestique de l'hôtel. Quelques instants plus tard, je recevais la réponse : M. de Sourbelles me priait de passer chez lui. Je me rendis immédiatement à son invitation.

La maison avait cet air désolé des demeures où la mort est entrée. Quelque ému que je fusse, je ne pus m'empêcher d'en observer l'aspect. Elle devait être meublée en vieil allemand : car il y avait dans le vestibule de lourdes chaises, une table, un lustre de fer forgé en ce style. Je reconnus la même mode dans le salon où l'on m'introduisit; mais là, de nombreux objets de provenance étrangère en rompaient l'accord. Ils trahissaient un goût élégant, le goût d'une femme accoutumée aux délicatesses d'un milieu distingué jusqu'à la recherche, qui s'était efforcée d'en transplanter quelque chose dans son cadre de hasard. Plusieurs tableaux de l'École française attirèrent mes regards : je reconnus un Besnard que j'avais admiré à l'un des salons du Champ-de-Mars, — un profil de femme se détachant en ombre violette sur un fond incendié de couchant. Sur la cheminée, dont on avait maintenu la banale garniture, je remarquai deux précieux vases d'Émile Gallé. Un volume était ouvert sur la table. Deux ou

trois livres à couverture jaune attendaient sur la table. Il y en avait un ouvert: *l'Illusion*, de Jean Lahor. D'une corbeille à ouvrage une broderie compliquée débordait, comme si on l'y eût négligeamment jetée, un instant avant. Toutes ces choses semblaient porter encore le reflet de la vie qui les animait la veille et venait de s'éteindre.

Du reste, je n'eus pas le loisir de regarder longtemps autour de moi : M. de Sourbelles entra. Tout de suite, je fus comme saisi par une émotion poignante, qui me fit trembler les genoux, tant son apparition fut douloureuse. Ce n'était plus l'homme que je rencontrais, si peu de jours auparavant, à la table du *Prince-Héritier*, dont l'alerte causerie effleurait tous les sujets dans un demi-abandon presque familier. Des rides que je ne connaissais pas labouraient sa belle figure ; ses traits se tiraient autour de ses yeux gonflés, cernés, qui erraient sur tous les points avec une mobilité hagarde ; ses cheveux étaient en désordre ; sa chemise s'entr'ou-

vrait sur sa poitrine ; la négligence de sa tenue, que j'avais vue d'une correction si mesurée, indiquait qu'une absolue indifférence s'était soudain abattue sur lui. Il s'arrêta sur le seuil, me jeta un regard désespéré; puis, comme je m'approchais, il me tendit la main en disant, d'une voix qui s'étrangla :

— Merci d'être venu.

Je balbutiai quelques mots, qu'il n'écouta pas. Il se mit à aller et venir par la pièce, les mains dans les poches de son veston d'appartement, sans rien dire, de ce mouvement de fauve enfermé qui trahit l'excitation intérieure arrivée à son paroxysme. Bientôt, l'étroit espace du petit salon ne lui suffit plus: il passa dans la salle à manger, dont j'aperçus le haut dressoir, chargé de faïences, d'étains, de grès anciens. De longues minutes s'écoulèrent ainsi. Sentant qu'aucune parole ne pourrait le soulager, je restais debout devant la broderie inachevée, à le suivre des yeux. Cependant un coup de sonnette retentit. M. de Sourbelles tressaillit, l'oreille aux

aguets. On lui apportait un télégramme. Il l'ouvrit, le parcourut, le froissa en haussant les épaules, et reprit, un moment encore, sa marche circulaire. Il avait, je crois, oublié ma présence. Tout à coup il s'arrêta devant moi :

— Pardon de vous recevoir ainsi, me dit-il avec un grand effort pour prendre un ton naturel. Vous m'excusez, n'est-ce pas ?...

Je m'inclinai. Il reprit :

— Vous savez ?...

Je fis un signe affirmatif.

— Vous savez tout ? répéta-t-il.

Je répondis doucement :

— Je sais que vous êtes dans une grande affliction.

Il se tordit les mains.

— *Ach !* s'écria-t-il en employant cette si expressive exclamation allemande, non, vous ne pouvez pas savoir !... car c'est épouvantable !... Elle a horriblement souffert !... Vous ne pouvez vous imaginer !... Mon Dieu !... mon Dieu !... L'agonie a été si longue !...

Vous ne pouvez vous imaginer, c'est impossible!...

Il répétait les mêmes mots, les mêmes bouts de phrases, sans suite. Puis, il reprenait sa marche, s'arrêtait devant moi, me regardait longuement, avec une indicible expression de douleur, répétait ce qu'il venait de dire. Ou bien, il touchait ou déplaçait machinalement quelque objet.

— Hier encore, elle lisait cela! fit-il en soulevant un des volumes que j'avais remarqués... Et puis, elle a travaillé à cet ouvrage...

Il mania la broderie.

— ... Elle avait l'air si tranquille!... Son air habituel, tout à fait!... Pouvais-je prévoir?... Nous avons causé affectueusement, très affectueusement... Mon Dieu! faut-il qu'elle ait souffert pour... pour m'infliger cette torture... Car elle était bonne... Pauvre chère âme!...

Des larmes brillèrent dans ses yeux:

— Oui, pauvre âme, noble, généreuse... qui a connu de tels tourments!... Pauvre!... pauvre!...

Il éclata en sanglots : d'un mouvement d'enfant blessé qui cherche du secours, il me tendit les deux mains et vint dans mes bras. Puis il se retira :

— Pardon !... Je vous connais à peine !... Vous ne pouvez me comprendre... Mais j'étouffe de n'avoir personne... personne à qui dire... tout !... Oh ! le silence !... Si vous saviez comme il est lourd, quelquefois !... Je me taisais, je me taisais de mon mieux... Pourtant, elle m'a entendu, elle, elle qui aurait dû ignorer, toujours !... Ce n'est pas de ma faute, car j'ai fait ce que j'ai pu, tout ce que j'ai pu !... Comme elle a dû souffrir ! Comme elle a dû souffrir !...

C'était l'idée à laquelle il revenait sans cesse ; visiblement, il pensait bien plus aux douleurs de la morte qu'à sa propre souffrance ; il s'oubliait, il la pleurait *pour elle*. La pitié qu'il m'inspirait en devint plus vive. Mais que pouvais-je lui dire ? Je lui serrai la main, je balbutiai des mots maladroits pour l'assurer de ma sympathie. Quelque gauche

que je fusse, ma sympathie lui faisait du bien, car il m'en remercia :

— Je sentais qu'il y avait un lien entre nous, me dit-il d'un ton plus calme... Pourtant, j'ai été à peine poli, quand je vous ai quitté... J'ai dû vous paraître étrange, n'est-ce pas ?... Mais vous avez sans doute deviné que je ne m'appartenais pas... Que voulez-vous ?... Si vous saviez, vous ne vous étonneriez plus de rien... Non, plus de rien, que de me voir en vie, à présent qu'elle est morte !...

Il s'arrêta, fit deux fois le tour de la pièce, revint à moi.

— Au fait, pourquoi ne sauriez-vous pas ?... Pourquoi ne vous raconterais-je pas tout ?... Qu'importe que l'on sache, à présent ?... C'est elle, qui n'aurait dû jamais savoir !... Vous m'écouterez, dites ?... Peut-être que cela me soulagera, de remuer ces choses... Mais alors, venez !... Allons près d'elle !... Je ne veux pas la laisser seule... Non, je ne veux pas... Pensez donc, elle a toute l'éter-

nité, pour être seule, loin de moi!... Venez, voulez-vous?...

Il sortit du salon. Je le suivis au premier étage de la villa. Il me fit entrer dans une sorte de boudoir, tendu d'étoffes foncées, où des rideaux habilement disposés obstruaient la lumière de deux fenêtres. Là, dans une ombre de crépuscule, la morte était couchée, sur une chaise longue, entourée d'une moisson de fleurs, dont les parfums violents alourdissaient l'air. Un long voile la couvrait tout entière, sous lequel s'esquissait à peine sa sveltesse. M. de Sourbelles la contempla un moment, prit sa main, sous le voile.

— Non, dit-il, ne restons pas là!... Je ne pourrais pas parler devant elle!... Venez!... Nous serons tout près, d'ailleurs, tout près...

Alors, ouvrant une porte de communication, il m'introduisit dans une petite pièce, qui lui servait évidemment de cabinet de travail.

— Asseyez-vous! me dit-il en me montrant un fauteuil... Je vous dirai... Je vous dirai...

Et, tantôt assis en face de moi, son bras quelquefois posé sur le mien, ou la tête dans ses mains et la voix brisée; tantôt marchant de long en large, ou encore s'interrompant pour disparaître dans la chambre voisine, il me confia le secret de sa vie, à peu près en ces termes :

II

RÉCIT

— Faut-il tout vous raconter? Non, n'est-ce pas? Les détails du commencement ne sont pas nécessaires. D'ailleurs, ces histoires-là se ressemblent toutes, au début, ou du moins ont l'air de se ressembler. La nôtre, pourtant, n'a pas commencé comme les autres, pas tout à fait. Dès l'origine, il y a eu dans notre cas quelque chose de soudain, d'irrésistible, de fatal, un orage d'été, qu'un coup de vent prépare en un clin d'œil, qui éclate sans qu'on l'ait vu venir...

J'étais en garnison dans une petite ville du Nord... Capitaine... capitaine de cavalerie... Je m'ennuyais : ce n'est pas librement que

j'avais choisi la carrière militaire, pour laquelle je n'ai jamais eu de goût. Je suivais ma destinée, sans révolte inutile, non sans retours sur ce qu'elle aurait pu être et ne serait pas ; et ces retours étaient mélancoliques. J'avais trente-quatre ans. Jusqu'à ce moment-là, j'avais vécu comme tout le monde... Des aventures, ni plus ni moins que la moyenne de mes camarades ; de même ordre, en somme : faciles, banales, nouées sans efforts, dénouées sans regrets, vite oubliées... Pas d'amour, sauf, dans ma première jeunesse, une de ces historiettes sentimentales dont on croit mourir et qui ne vous laissent qu'un léger souvenir, avec une pointe de ridicule... Naturellement, je ne me rendais pas compte que j'ignorais l'amour : je m'imaginais, au contraire, que j'avais beaucoup aimé, beaucoup souffert, que j'avais eu ma part d'exaltation et de bonheur... Des bêtises !... Mes passions, qu'interrompait chacun de mes changements de garnison, auxquelles je n'aurais pas fait le plus petit sacri-

fice, qui me donnaient un peu de plaisir médiocre et ne m'avaient jamais coûté une larme, ce n'était pas l'amour : je le sais bien, à présent.

Or, à la suite d'un mouvement administratif, le sous-préfet de la ville où je résidais depuis plusieurs mois, fut déplacé. Son successeur se nommait... Je l'appellerai M. H***. Il n'y aurait nul inconvénient à vous dire son nom, notre histoire n'étant point restée secrète. Je préfère pourtant ne pas le prononcer.

L'arrivée et l'installation du nouveau sous-préfet furent, pour l'endroit, un gros événement : d'autant plus que M. H*** jouissait d'une vague notoriété littéraire, ayant publié quelques livres, deux ou trois romans, des études d'histoire, je ne sais quoi. On le disait spirituel, sa femme fort belle : on pensait qu'ils mettraient un peu d'animation dans notre vie mondaine, dépourvue de toute espèce d'éclat. Ils arrivèrent au commencement de l'hiver, au moment où la saison

s'engage. Je ne tardai pas à les rencontrer, dans un bal que donnait en leur honneur une famille de mes relations. Je fus présenté à M. H***, au fumoir. Il me déplut jusqu'à l'agacement. Il avait une petite voix de crécelle, qui me fit mal aux ongles. Il parlait beaucoup, politique, littérature, galanterie, renseigné sur toutes choses, abondant en anecdotes, en bons mots, satisfait jusqu'au ravissement de ce qu'il disait. Très aimable, d'ailleurs, très prévenant, avec une pointe d'obséquiosité ; sachant s'interrompre pour écouter, avec un air d'intérêt parfaitement joué, les propos de quelques notables : bref, se comportant en homme adroit qui pénètre dans un milieu inconnu sans savoir au juste comment il faut s'y comporter, mais qui est résolu à s'en faire bien venir.

Je ne sais comment cela se fit, mais à un moment donné M. H*** me prit le bras ; nous nous dirigeâmes ensemble, comme une paire d'amis, vers le jardin d'hiver. Je me rappelle très bien qu'il me parlait de l'Em-

pereur d'Allemagne, dont le caractère primesautier lui causait de l'inquiétude. Je lui répondais par des monosyllabes. Soudain il me dit :

— Voici ma femme. Voulez-vous me permettre de vous présenter ?

Je regardai Mme H***, qui s'approchait lentement de nous, en nous regardant aussi, avec une autre femme : je fus ébloui, ébloui à en perdre l'esprit. Son mari me nomma. Nous échangeâmes quelques paroles insignifiantes, sans que j'entendisse, tant j'étais troublé du son de sa voix. Puis, comme M. H*** offrait le bras à sa compagne, je lui offris le mien machinalement. Nous entrâmes à travers les salons.

Quand je la quittai, en m'inclinant devant elle, en buvant son regard, nous nous appartenions déjà, quoique nous n'eussions échangé que les plus banales paroles. Nous avions craint tous les deux, je crois, de gâter par des mots l'extase qui montait en nous ; peut-être aussi avions-nous l'un de l'autre cette

obscure frayeur qu'on éprouve de sa destinée quand elle s'incarne et menace ; nous ne disions rien, nos yeux mêmes s'efforçaient à se taire, mais je sentais comme un imperceptible frisson courir dans son bras qui effleurait le mien, et chacune des minutes silencieuses que nous passions ensemble, au milieu de la foule abolie, forgeait plus robuste la chaîne qui rivait nos deux êtres.

Cependant, la soirée avançait. M. H*** emmena sa femme. Je la vis s'éloigner avec lui; ses yeux rencontrèrent mes yeux. Oh! comme ils parlaient! Comme ils exprimaient la mortelle angoisse d'un sentiment suprême! Comme ils criaient l'aveu qui n'avait pas franchi ses lèvres, comme je les entendais, comme je les compris! Ce fut un éclair : elle n'était plus là, je restais seul, la poitrine gonflée, heureux, désespéré, ivre, fou, — forcé pourtant de me ressaisir, de cacher les pensées que je m'imaginais rayonnant de moi. Je tâchai d'observer les figures qui circulaient encore dans les salons vides, d'écou-

ter les propos qu'on échangeait dans les groupes plus rares. On commentait Mme H***, cela va sans dire. Je tressaillis à certaines phrases où son nom résonnait :

— Elle est admirablement belle ! dit quelqu'un.

Je me sentis pris de fureur contre l'inconnu qui osait l'admirer. Cependant, une voix répondit :

— Oui, elle est belle, mais elle a l'air froide.

Je fus plus irrité de cette sotte restriction. Évidemment, elle traduisait l'impression générale, car on ajouta :

— Beauté de glace!

Eh ! les imbéciles!... Ils n'avaient eu pour elle que leurs yeux d'aveugles !... Tandis que moi j'avais compris d'emblée, au premier regard, l'âme de feu qui se cachait sous la sévérité voulue des apparences. Elle me brûlait. elle était au bout de toutes mes pensées, elle les agitait, les conduisait, les entraînait en tourbillon, comme un essaim pris de ver-

tige. Je cessai d'écouter, je m'enfuis pour m'anéantir dans mon unique désir : la revoir, la revoir partout, la revoir toujours !...

Alors, commença une existence d'angoisse et d'ivresse. Je vivais d'une vie multipliée, hypnotisé par une pensée unique qui ne me quittait jamais, qui absorbait toutes mes forces, si intense que je n'aurais pu dire si elle était douleur ou joie. C'était toujours comme à la fin de ce bal, dont je passais mon temps à évoquer les moindres minutes : je ne voyais qu'elle, quoiqu'elle ne fût plus là, je ne pensais qu'à la revoir. Pour la rencontrer de nouveau, cependant, il me fallut beaucoup d'ingéniosité. Rien n'est simple, dans les petites villes : dans la nôtre il y avait peu de vie sociable, et jusqu'alors je ne m'y étais guère mêlé. Je devins tout à coup le plus mondain des officiers de la garnison ; je fréquentai toutes les maisons où je pus paraître ; j'allai au théâtre à chaque troupe de passage ; je ne manquai pas un des médiocres concerts qu'on nous donnait deux fois par

mois. Quelquefois, je l'apercevais au fond d'une loge et pouvais à peine lui adresser un salut, qu'elle me rendait du regard plutôt que du geste; ou bien, je passais d'interminables soirées, caché dans une embrasure de fenêtre, à épier, jusqu'à l'heure où tout espoir d'une entrée tardive s'évanouissait; mais, quelquefois aussi, elle était là, je lui parlais, j'entendais sa voix. Enfin, elle m'invita chez elle à son jour ; j'y allai : bientôt, en arrivant à des heures inaccoutumées, — où elle m'attendait, je le sentais bien, — je parvins à me procurer de courts instants de tête-à-tête. Qu'était-ce que cela? A chaque rencontre mon amour grandissait; il grandissait à chaque combinaison qui me rapprochait d'elle, à chaque parole, à chaque regard échangé ; il grandissait sans cesse, il devenait plus tyrannique, plus exigeant, plus impatient.

Ce fut une période de fièvre où j'eus des heures de folie, mais qui ne se prolongea pas. Il n'y eut entre nous aucun manège de ga-

lanterie, aucun marchandage. Notre premier aveu fut décisif. Pour ma part, je n'ai pas connu, à ce moment, la moindre lutte intérieure, la moindre hésitation, le moindre scrupule ; c'est sans aucun remords que je me rapprochais de M. H*** et lui serrais la main, quoique j'eusse l'intention bien ferme de lui prendre sa femme ; je fus calculateur, menteur, rusé, hypocrite, quelque peu que je le fusse de nature, sans qu'il m'en coûtât aucun effort. Quant à elle, qui heureusement n'avait pas d'enfants, j'ignore ce que pesèrent dans son cœur les liens de la famille, de l'habitude, du monde, les affections établies, les devoirs, tous ces obstacles qui, parfois, retardent ou même écartent l'issue fatale de l'amour. Les femmes ont toujours plus de vertu que nous, ou de préjugés : elle connut certainement des luttes que j'ignorai ; pourtant, je crois qu'elle traversa rapidement aussi la phase des hésitations, et qu'elle m'aima comme je l'aimais, c'est-à-dire dans l'absolu, sans rien admettre qui fût plus sacré ni plus

fort que cet amour, qui pût le ralentir ou le diminuer. Elle répondit à mon premier appel. Elle se donna sans atermoiements, sans coquetterie, sans combat, dans la seule joie triomphante d'être à celui qu'elle aimait et de l'enivrer d'elle...

M. de Sourbelles s'arrêta un moment ; ses yeux regardaient le passé, il ressuscitait les souvenirs qu'évoquaient ses paroles, il réfléchissait à ces choses lointaines qu'il jugeait peut-être autrement, maintenant que s'était accomplie la destinée que leur douceur avait inaugurée. Puis, il passa deux ou trois fois la main sur son front, et reprit :

— Oui, ce fut ainsi... Pourtant, nous n'étions ni l'un ni l'autre corrompus ou pervers... Elle n'avait jamais aimé avant de me connaître, jamais désiré l'amour, jamais songé qu'elle pût faillir à la ligne droite de sa vie ; elle avait de bons sentiments pour son mari, pour sa famille, le respect des lois sociales, la crainte des jugements du monde, le goût du

bien : toutes les idées, toutes les opinions, toutes les croyances, tous les intérêts d'une honnête femme... Moi-même, j'étais assez scrupuleux en ces matières; n'ayant cherché dans mes précédentes liaisons que les distractions ou le plaisir, je me fusse autrefois refusé à compromettre, pour y satisfaire, des intérêts sérieux et respectables. A deux reprises, j'avais même cessé de fréquenter des maisons amies, par crainte d'y porter le trouble, quoique ce fût un pénible sacrifice. J'étais donc aussi, je puis me rendre cette justice, un honnête homme, peut-être même avec plus de délicatesse que cette expression n'en comporte d'habitude quand les sens sont en jeu. Pourtant, je ne crois pas qu'une liaison coupable se soit jamais nouée avec plus de simplicité : ce fut comme si nous avions toujours été destinés l'un à l'autre, comme si notre rencontre avait, en un instant, effacé tout notre passé, anéanti tous les obstacles dressés entre nos deux vies. J'en admirai davantage mon amie : je la jugeai généreuse

et noble; je me dis qu'elle se confiait en mon amour avec une entière candeur, sans mettre aucune réserve à ce don de sa personne que le commun des femmes complique si volontiers de tant d'hésitations mesquines ou de calculs médiocres ; et, attaché à elle par un lien plus fort qu'aucun lien consacré, je me jurai que jamais elle ne regretterait sa confiance...

... Vous lisez des romans, monsieur, vous me l'avez dit. Eh bien ! vous avez remarqué sans doute que les auteurs qui décrivent des liaisons du genre de la nôtre se plaisent à y découvrir des germes de mépris, ou du moins de méfiance, parfois de haine, comme si les êtres que l'amour unit en dehors des lois ne pouvaient être que des ennemis ou des complices. Certains de nos moralistes, auxquels on attribue de l'autorité en de telles matières, ont développé cette thèse, que l'homme est inévitablement enclin à mépriser la femme qui s'est livrée à lui en dépit de ses devoirs, parce qu'il redoute qu'elle manque à sa foi

nouvelle comme à celle qu'il lui a fait trahir. Ils approuvent. Ils estiment qu'il y a là une sorte de justice, une moralité, que sais-je? une garantie pour l'ordre social, un péril capable de prévenir la faute, d'arrêter sur la pente des cœurs prévoyants de l'avenir, avares du bonheur qu'ils détiennent... Ah! monsieur, que je plains les pauvres gens qui connaissent, éprouvent ou supposent de pareils sentiments! Comme il faut pour cela qu'ils aient l'âme basse ou pusillanime, incapable des grands dévouements, des sacrifices sublimes de l'amour!... Non, non, je ne doutais pas d'elle, malgré le mensonge où je l'entraînais. Je lisais dans son cœur comme dans un livre ouvert, comme, j'en suis sûr, elle lisait dans le mien. Je le savais pur, malgré tout, à force d'abnégation. Je me serais regardé comme le dernier des misérables, si j'avais eu pour elle autre chose qu'une reconnaissance infinie et une tendresse sans bornes.

Nous fûmes imprudents, insoucieux des

ruses, des précautions, des adresses habituelles. Nous ne craignions rien, que de ne pas nous voir assez, menacés pourtant que nous étions par la curiosité toujours aux aguets d'une petite ville, et sûrs qu'elle serait clairvoyante. D'ailleurs, le mensonge nous pesait à tous deux, nous semblait la seule tare de notre amour, la faute unique que nous commettions. Aussi, sans nous décider à un de ces éclats qui, lorsqu'on les provoque, ont un vilain caractère de bravade et de cruauté, attendions-nous tranquillement qu'il se produisît par la force des choses, acceptant d'avance, sans aucun effroi, toutes ses conséquences possibles. Pour ma part, j'allais plus loin : je souhaitais cet éclat, je l'appelais de mes vœux. Car je n'aimais pas mon amie pour les furtifs rendez-vous où je la rencontrais, pour les courtes heures que je volais à son existence, pour nos baisers rapides, pour nos intimités trop brèves : je l'aimais avec l'impatient désir de lui consacrer ma vie entière, avec ce besoin de durée, cette soif

d'éternité qui est la marque d'un amour véritable, dans l'oubli de tout ce qui n'était pas elle, dans un dévouement complet de mon être absorbé. Elle m'aimait autant, quoiqu'elle fût plus craintive : quelque grand que soit leur amour, les femmes ont la peur insurmontable du scandale. Celle-ci n'échappait pas à cet instinct de son sexe : elle frissonnait en songeant à l'heure que nous prévoyions, que je désirais, qu'elle désirait aussi, à sa manière, où notre cher secret découvert nous riverait l'un à l'autre. Pourtant, quand enfin sonna cette heure, elle fut très brave : ce fut comme si le danger réel chassait ses craintes, comme si ses derniers scrupules s'évanouissaient au moment décisif. Je la vois encore entrer chez moi, où elle n'était jamais venue, pâle, mais toute calme, me dire en me tendant les deux mains :

— Il sait tout.

Elle me regarda, confiante, attendant ma réponse.

— Eh bien ! lui dis-je, nous partons ?.

Elle hésita, quelques secondes à peine, faisant une suprême fois le compte de ses sacrifices, ayant un dernier frisson devant l'inconnu où nous allions courir :

— Quand vous voudrez, répondit-elle.

J'avais si souvent prévu le cas que mon esprit fit en un clin d'œil le bilan des démarches qui me permettraient de sortir décemment de la vie régulière :

— Il me faudrait quelques jours pour tout arranger, lui dis-je.

Elle ne fut point surprise de cette restriction, qu'elle savait inévitable.

— C'est bien, fit-elle. Moi, je ne rentre pas à la maison.

Aussitôt, nous convînmes du lieu où elle devait m'attendre.

Nous discutions avec le plus grand calme notre plan de conduite, dont nous arrêtions les lignes sans hésitation, comme s'il s'agissait de choses très simples. Cependant, cette discussion me conduisit à lui demander si elle soupçonnait les intentions de son mari.

— Non, me dit-elle, en me regardant de ses yeux les plus francs. Je présume qu'il demandera le divorce. Je l'espère. Que voulez-vous qu'il fasse ?...

Après un arrêt à peine sensible, elle ajouta :

— ... Puisqu'il ne m'a pas tuée.

— C'est juste, lui dis-je, il n'a pas autre chose à faire.

En réalité, je songeais à d'autres solutions possibles ; mais je voulais lui en éviter la crainte ou l'émotion ; pour cela, je pressai son départ autant que je pus.

Quelques heures plus tard, après une courte sortie, je trouvai, en rentrant chez moi, la carte de M. H***.

C'était inattendu, insolite, incorrect ; c'était le seul incident que je n'eusse pas prévu.

— Mais enfin, pensai-je, un homme dans sa situation, s'il a du cœur, a le droit de se placer au-dessus du code habituel qui règle les petits différends des hommes : il est le maître de se venger comme il l'entend.

Je lui fis donc aussitôt porter un mot, pour

l'avertir que j'étais rentré et me tenais à sa disposition.

Une demi-heure après, il était chez moi.

Je supposais qu'il venait avec l'intention de me tuer; et j'étais prêt à me défendre, je vous en réponds, car la vie m'était chère. Je n'eus qu'à le regarder pour comprendre que je n'avais rien à craindre de lui. C'était un autre homme, ravagé et comme ennobli par une immense douleur. Jamais je n'aurais cru que son fade visage pût exprimer tant d'angoisse, ni qu'il y eût une telle faculté de souffrir dans l'insignifiant fonctionnaire qui, la veille encore, papillonnait et jasait par les salons de la ville. Je m'attendais à le haïr : je le plaignis. Oui, il me fit une pitié profonde, cette pitié presque physique qu'on éprouve devant des blessés ou des moribonds. J'aurais voulu lui dire un mot de compassion, je sentais le besoin de lui témoigner je ne sais quelle bizarre sympathie. Mais nous étions ennemis...

Je m'étais levé à son entrée. Je lui montrai

un fauteuil. Il refusa d'un signe de tête, puis il s'y laissa tomber. Il haletait. Ses mains se tordaient et se crispaient sur ses genoux. Deux ou trois fois, il entr'ouvrit les lèvres, sans proférer aucun son. Il évitait de me regarder. Enfin, d'une voix sourde, il murmura :

— J'aurais le droit de vous tuer...

Dans l'état d'écrasement où il se trouvait, cette menace était presque ridicule, je vous assure : aussi ne la relevai-je pas.

— Mais ne craignez rien, continua-t-il...

A ce mot, je ne pus réprimer un geste, qu'il arrêta d'un signe de la main, d'un haussement d'épaules, plus encore d'un regard... d'un regard indéfinissable, d'un regard qui me hantera toujours.

— Vous ne me comprenez pas, expliqua-t-il... Je sais bien que vous n'avez pas peur... Non, ce que je veux dire, c'est que, quand même j'aurais le droit de vous tuer, je ne serai jamais un assassin...

Il s'interrompit, pour répéter à deux

reprises ces mots mystérieux, qui exprimaient sans doute de longues réflexions que je ne pouvais connaître :

— D'ailleurs, est-ce qu'on sait ?... Est-ce qu'on sait jamais ?...

Puis, un silence se fit. Il poursuivait sa pensée, distrait soudain du moment présent, quelque grave qu'il fût, par quelque chose de plus grave encore. J'étais en proie à un indicible malaise. Comme j'aurais préféré un acte de violence à cette douleur si profonde qu'elle ne songeait ni à se soutenir ni à se cacher, et qu'elle débordait devant moi qui l'avais faite, comme elle se serait exhalée auprès d'un ami !

— Pourtant, reprit-il enfin, il y en a un de nous deux qui est de trop... n'est-ce pas ?... de trop dans ce monde. C'est bien votre avis, je pense ?...

Je fis un signe affirmatif.

— Donc, continua-t-il, il faut que nous nous battions... que nous nous battions à mort !...

De nouveau, il se transforma, un éclair de haine dans les yeux, le front résolu, énergique. Je préférais le voir ainsi ; ma pitié s'en allait, c'était bien un ennemi que j'avais devant moi.

— Quand vous voudrez, comme vous voudrez, lui dis-je.

— Bien ! fit-il, comme soulagé, très bien !... J'ai voulu vous voir, quoique cela ne soit pas régulier... Vous comprenez... Pour que nous nous entendions bien... avant nos témoins... Les témoins ne cherchent jamais qu'à diminuer les chances de danger : il s'agit de les augmenter au contraire ?... Il faut imposer à nos témoins notre volonté commune... Tirez-vous le pistolet ?

— Oui.

— Tant mieux !... Moi aussi. Eh bien ! à quinze pas, au visé... jusqu'à ce qu'un de nous ne soit plus en état de tirer, n'est-ce pas ?

— C'est entendu.

— Je m'arrangerai pour n'avoir pas de mé-

decin ; n'en amenez pas non plus... Ils nous arrêteraient peut-être...

J'eus quelque peine à lui faire comprendre que nous ne trouverions jamais de témoins qui consentissent à nous laisser battre sans médecin. Il me répétait toujours :

— Mais dans l'armée?...

Pendant un moment, nous discutâmes cette question posément, sans violence, comme des personnes qu'un futile incident sépare, et qui ne demandent qu'à se mettre d'accord. Il finit par céder :

— Soit! dit-il. Mais, entre nous, il reste convenu que nous ne nous arrêterons qu'à la dernière extrémité... L'un de nous est de trop... de trop...

Puis, passant à un autre ordre d'idées, il commença :

— Quant au prétexte de la rencontre...

Il parut chercher un instant, puis haussa les épaules avec un geste de complète indifférence, pour conclure :

— Au fait, il n'y a pas besoin de pré-

texte... Ensuite, on saura tout... Alors qu'importe ?...

Il se leva, plus fort, plus calme, plus restauré, comme si cette perspective de sang le consolait.

— Nous sommes bien d'accord sur tous les points ? me demanda-t-il encore sur le seuil de ma porte.

Je lui répondis :

— Parfaitement.

Et il s'en alla.

La rencontre eut lieu le lendemain, dans les conditions décidées entre nous, à la frontière belge.

J'étais très calme, parfaitement résolu, la conscience aussi tranquille qu'elle doit l'être à la veille d'une bataille où l'on va tuer ou mourir pour faire son devoir. La vie de cet homme, auquel j'avais fait tant de mal et qui venait de me parler avec une générosité que je ne pouvais méconnaître, me semblait en ce moment tout à fait insignifiante. La mienne

aussi, d'ailleurs. Je savais bien que, si la chance des armes tournait contre moi, mon amie ne me survivrait pas; et, n'ayant souci de rien autre qu'elle au monde, j'étais prêt à mourir. Mais j'étais décidé à me défendre de mon mieux, c'est-à-dire à faire mon possible pour tuer M. H***, qui se trouvait entre elle et moi. Je vous le répète: la vie et la mort m'étaient indifférentes, puisque je la savais à moi pour la mort comme pour la vie. Ma seule tristesse était de ne pas la voir, de passer loin d'elle les heures qui peut-être seraient mes dernières.

De nouveau, M. de Sourbelles s'arrêta pour m'interpeller :

— Peut-être que vous me trouvez abominable ? me demanda-t-il... Alors, c'est que vous n'avez jamais aimé !... Quand on aime, savez-vous, tout ce qui n'est pas l'amour s'efface... Et puis, est-ce notre faute, si notre vie a d'absurdes exigences ? Si les lois et les mœurs sont en contradiction flagrante avec

la nature?... Je n'éprouve nul besoin de plaider les circonstances atténuantes en ma faveur, je vous assure. Mais, enfin, n'était-il pas révoltant que cette femme fût rivée pour la vie à un homme qu'elle n'aimait pas, et que je ne pusse l'avoir qu'en cachette, honteusement, moi qui l'adorais?

On comprend que ce n'était point le moment de discuter les théories de mon interlocuteur. Il me regardait, pourtant, comme si sa conscience, éveillée peut-être après un long sommeil, eût eu besoin d'un mot pour l'apaiser ou pour l'absoudre. Mais un homme de sang-froid est toujours, d'instinct, le défenseur de la morale établie et des institutions universellement admises: lorsqu'on se trouve soi-même dans une situation normale, on a beaucoup de peine à comprendre l'exaltation de ceux qui ne ménagent plus rien; on les tient pour dangereux, on éprouve plutôt le besoin de se mettre à l'abri contre eux. Quoique je fusse plein de pitié pour le malheureux qui se débattait devant moi, il

m'était impossible de lui donner raison. Je me contentai donc de lui répondre évasivement:

— Il y a des heures, en effet, où l'on voit les choses sous un angle spécial.

Il me regarda, comme s'il cherchait dans mes yeux le vrai sens de ces paroles vagues, comprit qu'elles l'improuvaient, haussa les épaules.

— Malgré tout ce qui est survenu dans la suite, me dit-il, je n'ai pas changé de point de vue... Sans doute, je me suis quelquefois attendri sur le sort de ce galant homme, j'ai déploré qu'il ait été ma victime... Mais je n'ai point eu de remords... jamais... Et jamais je n'en aurai...

Sa douloureuse attitude démentait ses paroles.

— Puisque je suis là, reprit-il comme s'il allait rentrer dans son récit, je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut l'issue du combat... M. H*** tira le premier, sa balle m'érafla le cou ; je ripostai posément et je le tuai raide.

Il se tut et me regarda encore ; je ne trou-

vai pas un mot à lui dire. Il se leva et disparut dans la chambre voisine où, sans doute, il allait demander à la morte, muette à jamais, les paroles de réconfort qu'elle seule savait peut-être lui dire. Il resta quelques instants auprès d'elle, rentra, fit deux ou trois fois le tour de la petite pièce en tordant son mouchoir entre ses doigts énervés. Son émotion était extrême. Il réussit pourtant à la dominer, se rassit avec effort, et recommença d'une voix sourde, qui peu à peu s'affermit :

— ... Quelques heures plus tard, j'avais rejoint mon amie.

Elle était loin de s'attendre à un pareil dénouement, car je crois qu'elle ne connaissait guère son mari : elle l'avait toujours tenu pour un homme de sens pacifique, prudent, peu sujet aux entraînements dangereux ; elle n'avait jamais soupçonné qu'il l'aimât. Je ne lui racontai pas notre entrevue : je lui laissai croire que M. H*** avait cédé à un mouvement d'amour-propre plutôt qu'à un mouvement d'amour... Hélas! nous ne pouvions

pas tout nous dire !... Elle, non plus, ne me dit pas tout : je vis passer dans ses grands yeux épouvantés tout un monde de pensées. Mais elle ne les exprima pas ; j'ignore si elle se sentit atteinte dans son cœur ou dans sa conscience, si d'anciens souvenirs frisonnèrent au fond d'elle, si une voix secrète lui reprocha cruellement le sang qui venait de couler. Je puis croire, je suis fondé à croire qu'elle souffrit plus que moi (M. de Sourbelles ne s'aperçut pas qu'il se contredisait), dans des parties plus délicates de son âme, de l'acte irrémédiable qui nous livrait l'un à l'autre, de cette espèce de complicité dans... dans le crime, pour donner aux choses leur nom convenu..., qui formait entre nous désormais le plus sacré des liens. Mais elle ne me le dit pas : son habituelle impénétrabilité la servit là merveilleusement, et aussi sa force de caractère, que je devais apprendre à connaître. J'imagine qu'elle accepta l'acte accompli avec l'énergique sérénité qu'ont les natures vigoureuses vis-à-vis de l'irréparable.

En tout cas, jamais un mot d'elle ne me permit de soupçonner que ce tragique événement eût laissé des ombres dans sa conscience, et, si elle en souffrit, elle eut l'héroïsme d'en souffrir seule...

Vous connaissez le monde, monsieur, vous savez qu'il est rempli d'indulgence pour les compromis, pour les demi-fautes, pour les situations où il n'y a que de la lâcheté, tandis qu'il est impitoyable pour ceux qui brisent ses moules et rompent avec ses hypocrisies. Du reste, nous n'eûmes ni l'illusion ni le désir de nous réconcilier un jour avec lui, nous ne songeâmes point à implorer son pardon. Nous comprenions bien qu'entre le monde et nous il y avait quelque chose de plus infranchissable que n'importe quelle barrière. Nous comprenions que nous en étions irrévocablement séparés, que notre peine et notre récompense étaient l'isolement absolu, un isolement où nous serions tout l'un pour l'autre, où nous ne pourrions avoir d'autre espérance, d'autre joie, d'autre ambi-

tion, d'autre fin, en un mot, d'autre raison d'être que notre amour. Savez-vous que je suis fier d'avoir compris cela tout de suite, sans éprouver aucune crainte devant le poids terrible que nous avions à porter ensemble, sans rien regretter de ce qui était derrière moi, famille, amis, carrière ? Positivement. Il me semblait que j'avais l'âme élargie, que je m'étais élevé au-dessus de la vie, que je respirais un air nouveau, un air libre. La terre ne nous était plus qu'un décor dont nous remplissions tout le premier plan, tandis qu'au fond glissaient des comparses invisibles.

J'ai pensé souvent alors, monsieur, à une scène de je ne sais quelle comédie, où un moraliste ingénieux a dépeint, d'ailleurs avec beaucoup d'esprit, l'effroi, l'ennui, la lassitude anticipée et surtout la lâcheté de l'homme qui avait rêvé de déshonorer une femme, bourgeoisement, selon les convenances, sans rien briser, et à qui cette femme — une pauvre cervelle, je le veux bien — vient un beau jour s'offrir tout entière, pour la vie. Cette

situation, très humaine, comme on dit, m'avait fait rire comme tout le monde, et murmurer : « Comme cela est vrai ! » Je sentais que je n'aurais plus pu même en sourire, que le seul sentiment qu'elle aurait éveillé en moi, c'eût été une pitié attendrie pour ces deux âmes plates et basses, trop chétives pour leur destinée. Je ne craignais rien. L'avenir s'ouvrait devant moi dans une sorte de splendeur. J'étais entré dans le grand amour éternel, j'étais heureux éperdument de m'y sentir muré, pour ainsi dire, sans aucune chance d'y échapper.

Peut-être la description de mes sentiments ne vous intéresse qu'à demi? Vous voudriez aussi connaître les *siens*, sans doute?... Ah! voilà la question !.., Comme toutes les vraies femmes, elle portait le mystère en elle : c'est peut-être pour cela qu'elle inspirait tant d'amour... Et puis, pour que je pusse la connaître un jour, pour que je pusse déchiffrer l'énigme délicieuse que me posaient ses paroles, ses silences, ses regards, ses caresses, il aurait fallu... il aurait fallu d'autres événe-

ments que ceux qui survinrent... Comprenez-moi bien, je vous prie : nous nous adorions; mais l'amour était venu si rapide, si violent, si aveugle, qu'il avait précédé l'intimité. Nous étions encore l'un à l'autre un champ d'inconnu. Pour moi, qui l'avais aimée sans la connaître, je continuais à l'ignorer. Je n'en souffrais pas, alors : mon amour se passait de curiosité. J'en souffre aujourd'hui. J'en souffrirai toujours...

Il se produisit encore une de ces pauses enfiévrées qui hachaient le récit de M. de Sourbelles. Comme tout à l'heure il retourna auprès de la morte. Quoique sa visite se prolongeât plusieurs minutes, il ne sortit pas de sa singulière préoccupation, car, en rentrant, il répéta :

— Je ne devais jamais la connaître, jamais!... Car voici que tout se confond et se brouille, voici approcher l'épouvantable choc, les heures de désespoir pire que la mort dont le souvenir est une lance qui me perce, un

feu qui me brûle, une douleur inapaisable, où il y a de la honte aussi, oui, la honte d'être un homme, d'avoir un cœur lâche et faible, un cœur de boue...

Il fallait partir, n'est-ce pas? Or les événements que je vous ai racontés s'étaient passés en automne. Où aller, par un commencement d'hiver? Nous cherchâmes le ciel qui pouvait nous convenir : notre choix se fixa sur les lacs italiens. Nous voulions un doux paysage apaisant, propre à l'oubli, favorable au bonheur, un paysage assez écarté pour que nous y fussions seuls sans être gênés par notre isolement, séparés de la foule ennemie, des hôtels, un de ces paysages que la nature complaisante a brodés comme exprès pour certains états d'âme. Nous n'en connaissions aucun qui, dans la saison où nous entrions, sût mieux que celui-là répondre à nos aspirations intimes.

Dans la villa rose que nous avions louée sur la rive italienne du lac de Lugano, des jours se passèrent, des jours d'une infinie

brièveté. Les flots, verts du reflet des bois de châtaigniers, chantaient autour des murs de notre terrasse, qu'embaumait le parfum de l'*olea fragrans*. Des tapis de cyclamens fleurissaient encore dans de petites vallées, qui montaient en pente douce du lac vers les sommets. Nous ne pensions à rien. Le passé n'existait pas plus pour nous que le reste du monde : les mêmes montagnes qui barraient notre horizon arrêtaient aussi nos souvenirs. « Quand on a vécu des jours comme ceux-ci, disions-nous parfois en ces heures où l'on voudrait sonder l'inconnu de l'avenir, on a réalisé sa vie : il peut arriver n'importe quoi !... » Je croyais cela, monsieur. Puis, je me figurais qu'on peut faire provision de bonheur, comme on amasse de l'argent pour sa vieillesse. Hélas ! j'ai appris ensuite que le bonheur passé ne compense point les douleurs présentes, je sais maintenant que le charme des plus belles heures s'évapore en amertume et en désolation. Tout se tient. Ma souffrance actuelle est aussi profonde que mon bonheur

fut plus complet. Mais elle sera plus longue. Elle durera... Elle durera...

Un sanglot, qu'il ne put réprimer, interrompit M. de Sourbelles. Il lui fallut un instant pour se reprendre ; puis, il continua :

— Nous vivions seuls dans cette petite villa. Une femme du pays venait faire les chambres et préparer nos repas, qui d'ailleurs étaient toujours d'une extrême frugalité. Les menus soins du ménage qui nous incombaient nous amusaient extrêmement. Tout nous ravissait, comme dans une idylle. Il y a un fond d'enfantillage en nous, que le bonheur fait sortir. Comme ils eussent été étonnés, ceux qui croyaient connaître mon amie et la jugeaient froide, indifférente ou trop sérieuse, comme ils eussent été étonnés de la voir vaquer aux soins de la maison en riant follement de sa propre maladresse, et se réjouir d'avoir rompu avec les tyranniques habitudes des femmes du monde aussi bien qu'avec leurs usages. Moi-même, je me félicitais, comme d'une suprême victoire, d'avoir ré-

veillé l'enfant qui était en elle, la délicieuse enfant mutine et tendre, douce et fantasque, primesautière, inattendue, ardente, faite de contrastes comme les vrais enfants, que personne, excepté moi, ne connaîtrait jamais. C'était cette source de joies presque naïves qui devait causer notre malheur.

Un soir, après nous être attardés sur la terrasse où passait un vent froid, — elle avait une robe légère, une robe de gaze, avec une mantille autour du visage, — nous eûmes l'idée de prendre du thé. Chaque fois qu'il nous fallait nous servir nous-mêmes, cela nous amusait beaucoup. Nous comparant à des enfants jouant à la dînette, nous riions de très bon cœur.

— Trouverons-nous ce qu'il faut? demandai-je.

— Nous allons voir, répondit-elle.

Elle se mit à chercher le thé, le sucre, la lampe à esprit-de-vin... Comme elle le préparait...

La voix de mon interlocuteur s'abîma en notes basses, comme s'il lui fallait un immense effort pour continuer; en sorte que je compris à peine les quelques phrases brèves, hachées, pour ainsi dire meurtries, en lesquelles il résuma tout l'accident :

— Soudain, la lampe éclata... Je la vis enveloppée de flammes... Je me précipitai, je la roulai dans une couverture... Elle n'avait pas poussé un cri... Elle me regardait, seulement, avec des yeux... oh ! des yeux de désespoir... Elle était couverte d'horribles brûlures... La tête, le visage, le corps..., tout entière... tout entière. — Ah ! mon Dieu !...

Il y eut un long silence. M. de Sourbelles s'était penché et tordu sur un des bras de son fauteuil, la tête dans ses mains; il revoyait sans doute le détail de cette scène d'épouvante; j'entendais son souffle haletant scander ses souvenirs...

— Vous savez peut-être comment on soigne

ces choses-là, reprit-il... Moi, je ne savais guère... Je fis ce que je pus... Songez qu'il me fallut la laisser seule, un moment... Oui, seule... pour demander du secours... chez des voisins que je réveillai, avec qui je discutai par la fenêtre, qui ne me comprenaient pas... Ils allèrent chercher un médecin, très loin, à Lugano... Oh! quelles heures, qui se traînaient dans l'agonie!... Elle souffrait horriblement, sans se plaindre pourtant, silencieuse comme je l'ai toujours vue dans les cas graves, toute sa douleur dans les yeux. Ils me suivaient sans cesse, ces yeux: quelque mouvement que je fisse, je les sentais dardés sur moi; je devinais leurs questions muettes... Je tournais autour d'elle, sans oser toucher sa pauvre chair en lambeaux... Quand elle demandait quelque chose, je tâchais de le lui donner: c'est tout ce que je pouvais faire... Enfin, j'entendis rouler sur la route la voiture du médecin... Il apportait le nécessaire pour le pansement... Il l'examina, il la soigna, et me rassura:

— C'est horriblement douloureux, mais il n'y a pas de danger : elle guérira...

Il me sembla que le ciel s'illuminait, car je la croyais perdue.

La guérison fut lente : parmi les brûlures, il y en avait de profondes... Elle vécut pourtant... La fièvre tomba... Le pauvre corps ravagé se restaura peu à peu... Pendant quelques jours meilleurs, ce fut la douceur habituelle des convalescences... Mais quand elle se vit... Oh ! quand elle se vit dans le miroir à main qu'on ne pouvait lui refuser !... Pour le demander à la sœur qui gardait son chevet, elle avait profité d'un des courts moments où je n'étais pas là... Dès que je rentrai, elle m'appela auprès d'elle... Les volets étaient fermés, les rideaux tendus ; comme ils étaient légers, des châles achevaient de boucher la lumière... A voir ainsi la chambre tout obscure, je devinai immédiatement ce qui venait de se passer... Elle me prit la main, et me dit, très bas :

— Allez-vous en !... Partez !... Je ne veux pas que vous me revoyiez !...

J'éclatai en larmes, je couvris de baisers sa main qu'elle voulait retirer. Elle ne pleurait pas, elle : toute son énergie tendue pour être forte, elle me répétait :

— Non, non, je ne veux pas que vous m'aimiez, je ne veux plus !...

Moi, je lui disais ce que je pouvais lui dire : je lui jurais que mon amour était éternel, que rien ne pouvait le diminuer, que ma vie lui appartenait, comme la sienne à moi, que sais-je? Et, comme je redoutais tout de son désespoir, je lui déclarai que je ne la quitterais pas un instant avant qu'elle m'eût donné sa parole de chasser ces folles pensées... Elle me la donna, plus tard, avec quelle tristesse !...

— Nous resterons ensemble, puisque vous le voulez, me dit-elle... Peut-être seriez-vous encore plus malheureux si nous nous séparions... Mais, quand vous voudrez me quitter, rappelez-vous que vous êtes libre !...

Libre !... Si vous saviez, monsieur, comme

je me sentais enchaîné par un lien plus robuste que tous ceux qu'ont inventés les hommes, que nul serment solennel, qu'aucun sacrement, qu'aucune parole sacrée !... Je lui appartenais par la force de la pitié que j'avais d'elle et par quelque chose de plus : je la voyais telle que je l'aimais, avec sa beauté qui vivait encore dans ses yeux... Je me révoltais à la seule idée qu'un stupide accident pût menacer l'éternité de mon amour. Je me leurrais aussi de l'espérance d'une guérison plus complète...

Naturellement, nous ne pouvions songer à demeurer dans l'endroit où nous avions tant souffert : la gaieté sereine de ce paysage me faisait mal... Nous le quittâmes dès que le médecin lui permit de voyager. Notre idée était de trouver un coin du monde où nous pussions nous installer, sans voir jamais un visage de connaissance : or l'Italie ne se prête guère à une telle fantaisie. Il n'y a aucune de ses petites villes qui ne soit en proie aux touristes. Elle nous fut hospitalière, pourtant,

jusqu'à la fin de l'hiver. Puis, las de nous traîner de lieu en lieu, nous reprîmes notre projet d'établissement définitif. Je pensai qu'en Allemagne moins que partout ailleurs on a chance de rencontrer des Français. Maintenant, pourquoi avons-nous choisi Weimar ? Je n'en sais rien... Le hasard nous y a conduits, l'endroit nous a plu à cause de ses beaux ombrages, nous l'avons trouvé moins prussien que les autres villes ; les souvenirs de Gœthe nous ont intéressés : notre choix s'est ainsi fait...

Cette partie de son récit avait coûté à M. de Sourbelles de visibles efforts. Il s'interrompit un instant, me regarda, esquissa un geste vague, et reprit :

— Jusqu'à présent, monsieur, j'ai pu vous raconter notre histoire dans ses détails exacts. Maintenant, je ne sais plus... Il n'y a plus de faits, il ne survient rien. Nous sommes enfermés dans cette maison... Nous y vivons seuls, sans entendre d'autres voix que les nôtres et

celles de nos domestiques, sans rien savoir des êtres qui nous entourent, ni de ceux que nous avons quittés, ni du monde... Tout ce qui se passe, c'est au fond de nous, dans des ténèbres que nos regards sondent... Ce que nous y trouvons, nous ne le disons pas : car nous observons nos paroles, nous en pesons le sens, nous en mesurons la portée... Chacun de nous se demande ce que l'autre lui cache... Nous n'avons point de confidents, sauf nos silences que nous entendons... Ah ! c'est qu'il y a entre nous quelque chose d'affreux : l'amour qui meurt, non pas de sa mort naturelle, en perdant peu à peu ses exaltations, ses ardeurs, en s'atténuant, en devenant pure affection, sainte tendresse... mais qui meurt de mort violente, en pleine force, parmi des révoltes, et qui résiste, et qui ne veut pas... Tout comme un homme enlevé au plus beau moment de sa vie, à l'heure même où il la savourait le plus, qui la voit fuir et se confond en efforts désespérés pour la retenir...

Oh ! misérables que nous sommes !... Faibles. faibles, pauvres cœurs chétifs, âmes boîteuses ! Nous nous élançons de tout notre désir vers l'infini du sentiment, vers le monde surnaturel où l'amour s'épanouit dans l'absolu, à l'abri de nos contingences... Inutiles efforts ! Nous dépendons de ce que nous sommes, de nos sens, de l'extérieur de notre être, de ce qu'il y a de plus lamentable en nous !...

Aussi longtemps qu'elle souffrit, et pendant sa longue convalescence, je n'avais pensé qu'à la soigner, à la sauver, à la guérir. Mais, quand notre vie reprit son cours régulier, il me fallut bien m'apercevoir qu'elle n'était plus la même... Elle était laide, de cette laideur de corps gâté, meurtri, de cette laideur d'autant plus... oh ! je ne veux pas dire le mot qui me vient sur la langue !... d'autant plus... pénible, qu'elle n'est pas naturelle, qu'elle est un affront fait par les choses à notre faiblesse... Elle était laide, et l'accident qui avait détruit sa beauté n'avait pas en même temps altéré sa jeunesse, ni tari sa force d'aimer.

Et moi ?...

Oh ! moi, j'étais plein de tendresse, de pitié, d'affection, de dévouement... J'éprouvais auprès d'elle les sentiments que peuvent inspirer la beauté et la noblesse de l'âme. Mais ce n'était plus l'amour : il s'en allait, lui ; il n'existait plus... Je savais ce qu'elle souffrirait, si elle parvenait à lire dans mon cœur : quels sentiments peuvent remplacer l'amour pour celles qui aiment encore ?... Et je mentais par mes paroles, par mes regards, par mes baisers ; je jouais la comédie de l'amour de mon mieux, de tout mon désespoir, de tout le besoin éperdu que j'avais de l'aimer quand même, jusqu'à la mort !... Comment exprimer cela ? Je ne sais pas. Il n'y a pas de phrases pour décrire un tel état, immobile, une sorte de *statu quo* où pourtant on perd du terrain à chaque minute, car, enfin, quelle femme n'a bientôt fait de nous percer à jour ? Nous ne pouvons les tromper sur nos cœurs que lorsqu'elles le veulent bien. Ce n'était pas le cas : elle voulait savoir, elle avait cette soif

de vérité cruelle qui était dans son caractère et qui, d'ailleurs, lui avait toujours inspiré une méfiance que seul l'amour triomphant pouvait désarmer.

M. de Sourbelles s'arrêta. Il s'était peu à peu animé presque jusqu'à l'exaltation. Il se calma cependant pour continuer d'un ton plus posé :

— Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne fut jamais ici ce qu'elle avait été là-bas : plus aucun éclat de ce joyeux enfantillage qui me ravissait dans notre petite maison rose, plus de gaieté, plus d'abandon. Elle était redevenue la silencieuse d'autrefois. Je sentais qu'elle lisait en moi, malgré moi, qu'elle n'était point dupe, que je ne pouvais pas la tromper... Maintenant, je n'aurai d'autre pensée que de me remémorer ses paroles, ses gestes, ses silences, d'en chercher le sens, d'interroger mes moindres souvenirs ; car comment pourrai-je vivre sans savoir ce qui se passa en elle pendant cette lente agonie de notre amour?... Comprit-elle, et fut-elle

indulgente pour cette faiblesse d'un pauvre cœur qu'elle avait cru plus fort et meilleur?... Ou me trouva-t-elle misérable, et ses silences ne recélaient-ils que des mépris?... Ou cachèrent-ils un sentiment pareil à celui que j'éprouvais pour elle, le regret désespéré de ce que l'accident avait détruit de mon âme comme de sa beauté?... Je ne le saurai jamais... J'aurai beau torturer ma mémoire, je ne le saurai pas... Elle a emporté son secret... Et jamais elle ne m'a dit un mot qui me l'ait fait entrevoir... Elle se fermait devant moi, elle se repliait, elle me devenait étrangère, tandis que je me débattais en vain contre moi-même pour lui laisser l'illusion de l'amour en allé!... Quand vous avez passé pour la première fois devant notre petite villa, toute gaie dans son bouquet d'arbres, n'est-ce pas, monsieur, vous n'avez pas soupçonné qu'elle abritait un drame qui vous paraît sans doute bien exceptionnel?...

Exceptionnel?... Pas tant que cela, peut-être?... Je me suis dit souvent que, dans notre

cas, un hasard avait simplement précipité, en le rendant plus tragique, le dénouement qui nous guettait tout de même. Car l'amour n'est pas éternel : il n'y a rien d'éternel, même dans le sens limité que nous pouvons accorder à ce mot. Fût-elle restée belle, eh bien ! nous nous serions désaimés tout de même, n'est-ce pas? Comme tant d'autres qui ont eu avant nous cette même illusion d'éternité, comme tant d'autres qui l'auront après nous, et qui la sentiront de même se briser dans leurs cœurs fragiles, comme tant de pauvres êtres qui ont voulu l'impossible, que les réalités ont arrêtés, ankylosés, pétrifiés, jusqu'à ce qu'ils tombent, par une chute qui est la loi même de notre nature, de l'exaltation à l'indifférence... ou plus bas ! Du moins, n'avons-nous jamais roulé si profond : quelque chose nous préservait, cela même qu'il y avait de rare et de tragique dans notre histoire, la solitude qui nous entourait, notre isolement au milieu d'un monde dont nous avions brisé les lois, l'horreur que nous avions de renon-

cer à notre rêve. Notre amour était mutilé, mais ses tronçons s'agitaient en nous : si la douleur avait remplacé la joie, notre vie intérieure restait vibrante, fiévreuse, et ses frissons nous rapprochaient toujours !...

Je sais bien qu'à la longue les sentiments s'émoussent. On ne peut rester longtemps dans l'état aigu où nous étions : on en sort, comme on échappe à toutes les situations tendues et insolubles, par l'habitude. Notre destinée serait, pensais-je quelquefois, d'abdiquer lentement l'amour que nous voulions encore, de nous résigner à l'existence qui était notre lot : avec l'aide du temps, nous y serions sans doute arrivés, nous aurions trouvé une sorte d'équilibre. Un incident, dont nous ne pouvions prévoir les suites, vint changer tout cela.

Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur, notre rupture avec le monde avait été complète. Nous l'avions acceptée : malgré le malheur qui nous frappa, malgré les doutes qui nous assaillirent, nous ne fîmes jamais aucune

tentative pour renouer avec lui. Seule, une sœur de mon amie était restée avec elle en relations de correspondance. Mariée à un écrivain connu, vivant à Paris, dans un milieu intelligent et indépendant, elle avait, sinon excusé, du moins compris la force irrésistible de la passion qui nous avait jetés l'un à l'autre : d'autant plus qu'elle avait toujours eu pour Mme H***, qui était son aînée et la plus belle, une enthousiaste amitié. Cette amitié parut plus précieuse à mon amie, quand elle n'eut plus que celle-là. Des lettres affectueuses s'échangeaient à intervalles rapprochés entre Paris et Weimar. Je dis affectueuses, monsieur, non pas confidentielles ; il n'était point dans le caractère de mon amie de s'épancher ; jamais elle ne fit part à sa sœur de ce qui se passait entre nous, à tel point qu'elle lui laissa même ignorer son accident, au moment duquel, chargé de tenir la plume à sa place, j'avais reçu l'ordre de parler seulement d'une indisposition sans gravité.

Or, il y a quelque temps, cette sœur très

aimée tomba gravement malade : un jour, un télégramme de son mari appela mon amie qu'elle voulait revoir. Le départ fut soudain, décidé sans que nous ayons pu en discuter les inconvénients, qui se présentèrent en foule à mon esprit, le soir où, rentrant de la gare, je me trouvai, pour la première fois. depuis deux années, seul avec moi-même, dans cette maison qu'emplissaient tant de pensées...

Ici, M. de Sourbelles eut un mouvement de sympathie inattendu, se pencha vers moi et me prit la main :

— C'est à ce moment-là que je fis votre connaissance, monsieur, me dit-il. L'effroi de la solitude, ou plutôt un impérieux besoin de me fuir moi-même, me poussa à cet hôtel du *Prince-Héritier* où je vous rencontrai. Vos conversations me firent beaucoup de bien : depuis si longtemps, j'ignorais le fruit qu'on retire du commerce des hommes ! Aussi ne fût-ce pas sans tristesse, ni même sans honte, que je me résignai à rompre avec

vous... comme je le fis !... Vous avez dû me trouver singulier, ou pis que cela... Mais, à présent, vous comprenez, et j'espère bien que, si ma conduite envers vous... comment vous dirai-je ?... vous a causé quelque peine ou quelque froissement, vous ne m'en gardez aucune rancune...

Je serrai sa main, qu'il avait laissée dans la mienne, je murmurai quelques paroles de sympathie, — maladroites, je pense, car on est toujours maladroit dans ces occasions-là, où les mots manquent. Il les accepta pourtant avec reconnaissance, et poursuivit :

— La maladie de sa sœur ayant pris un cours favorable, mon amie revint. Pendant son absence, je lui écrivais chaque jour ; elle me répondait avec moins de régularité. Le ton retenu de ses lettres ne laissait pas que de me causer une singulière inquiétude : à travers le silence, je sentais mieux que dans la vie commune ce qui nous séparait, les pensées, les amertumes, les craintes qu'elle ne

m'avouait pas, l'obscur danger qui planait sur nous. Aussi l'attendais-je avec le pressentiment que son retour inaugurerait une phase nouvelle de notre existence, et y avait-il, dans mon impatience de la revoir dès que son arrivée me fut annoncée, presque autant d'angoisse que de joie. Pourtant, je pus croire d'abord que mes craintes n'étaient pas fondées. Pensez donc : s'il n'y avait plus d'amour entre nous, il y avait tant d'autres liens ! Nous étions si indissolublement unis, dans le désert que nous avions fait autour de nous, si complètement l'un à l'autre ! Séparés, nous avions senti avec une intensité nouvelle le poids de notre solitude, n'ayant plus contre la cruauté de nos souvenirs la ressource de notre union : dans l'abandon du retour, dans le réconfort d'être deux contre le monde ennemi, nous eûmes un moment d'oubli, presque de bonheur. Hélas ! ce ne fut qu'un moment !

Que s'était-il passé, pendant sa courte rentrée dans la vie commune?... Est-ce qu'elle

y eut des regrets, des remords, des remords que la passion n'endormait plus et que la réflexion réveilla ? Est-ce qu'elle y souffrit soudain d'en être chassée, privée de ses joies, de ses consolations, de ses habitudes, condamnée à perpétuité à cette comédie de l'amour, que nous nous donnions, dont elle n'avait peut-être jamais mesuré les lassitudes prochaines ? Est-ce qu'elle y eut simplement le loisir d'approfondir les causes de douleur que nous avions tous deux et de reculer devant les abîmes qu'elle entrevit? Quoi qu'il en soit, quels que fussent les motifs qui avaient amené ce changement, je m'aperçus bientôt que notre situation respective n'était plus la même. Non pas à des signes précis, à des reproches, à des duretés de paroles, à des scènes de ménage : rien de tel ne se produisit entre nous. Mais notre humeur se transformait : après la mort de l'amour, venait celle des sentiments doux et tendres qui en tenaient la place, de l'affection, de l'intimité, de la confiance. Le mensonge qu'était

notre vie se compliqua : ce ne fut plus sur un seul point que nous dûmes nous tromper, ce fut sur tout ce qui se passait en nous-même, et nous étions forcés à une continuelle dépense d'énergie pour réprimer les secrets mouvements de ce mauvais vouloir commençant et pour nous les cacher. Hélas ! nous ne nous les cachions pas : accoutumés à nous observer sans cesse, à nous épier à nous deviner, nous nous étions l'un à l'autre un livre ouvert, un livre commencé dans l'ivresse, dont chaque page qu'on tourne augmente la déception... Ah ! l'horreur, l'horreur et l'effroi de la dernière !...

M. de Sourbelles s'était apaisé un peu, au cours de son récit : tel est le résultat habituel des confidences : les cœurs les plus chargés se soulagent en paroles. Mais, arrivé là, ses douloureuses impressions se réveillèrent dans toute leur torturante acuité. Repris par la fièvre du mouvement, il se leva, fit avec agitation le tour de la chambre, passa dans

la pièce voisine, revint. Il ne s'occupait plus de moi. Je pus croire qu'il m'avait oublié. Mais, comme j'allais me lever de mon fauteuil, il se rassit; et il reprit, lentement, avec de longs silences entre ses phrases :

— A quoi bon vous raconter le détail de son agonie?... Si vous saviez, si vous pouviez savoir combien je l'adorai alors!... Je ne vis plus que son atroce souffrance, dont j'étais la cause... Je ne vis plus que la mort qui approchait sans que rien, rien, pût l'écarter..., la mort qu'elle avait cherchée..., la mort qui finirait tout... qui me laisserait seul, avec son souvenir, sur la terre déserte. Et je sentis qu'elle était ma chair et mon âme... Tout le passé tournait autour de moi... Et je sanglotais à ses pieds, je lui demandais pardon, je lui jurais que je l'aimais, je la suppliais de ne pas mourir... Elle s'efforçait de me cacher ses souffrances, et parfois tâchait de me sourire... Oh! de quel sourire, où il y avait tant de résignation!... D'abord, elle avait repoussé tout remède; puis, à mes prières, elle se laissa

soigner docilement, comme un enfant... Elle savait bien que c'était inutile, que la mort venait.

— C'est mieux ainsi, me dit-elle, un moment où ses douleurs nous laissaient un peu de répit. Je suis heureuse... Je meurs dans l'amour !...

Elle tenait ma main... Elle ne la lâcha pas... Nous étions si unis, si près l'un de l'autre !... C'était comme aux premiers temps... Il ne restait rien, rien de ce qui avait gâté notre amour... La mort nous le rendait... la mort...

M. de Sourbelles s'affaissa un moment, puis, se redressant brusquement :

— Venez la voir ! me dit-il.

Je le suivis dans la pièce voisine, où flottait, plus doux, le lourd parfum des fleurs mortuaires. Il s'approcha du lit : d'un geste résolu, il écarta le voile. La morte m'apparut.

Les traces des brûlures, comme noyées

dans l'uniforme lividité du visage, étaient à peine visibles ; les traits avaient retrouvé leur beauté : une beauté calme, haute, sereine, qui contrastait si fort avec les agitations dont je venais d'entendre le récit ! Je sais bien qu'il n'y avait plus d'âme dans ces yeux éteints, qu'on ne pouvait rien leur demander de leurs secrets ; mais c'était en vain que mon imagination cherchait à se figurer ce noble visage déformé par la douleur ou par la passion...

Quand je cessai de la contempler pour me retourner vers M. de Sourbelles, je vis qu'il s'était agenouillé devant le lit, et qu'il pleurait.

III

ÉPILOGUE

— C'est très bien, vous racontez à merveille, dit Portal quand il comprit que Jacques D*** avait achevé. Seulement, votre histoire ne finit pas. J'imagine que votre M. de Sourbelles n'a pas passé le reste de sa vie à pleurer sa maîtresse. Qu'est-il devenu, ensuite ?

— Il y a des êtres, répondit Jacques, qui ne semblent vivre que pour un seul moment, comme il y a des plantes qui ne fleurissent qu'une fois. Après le suprême épisode qui a développé leur âme jusqu'aux limites de sa puissance, qu'importent le coin du monde où ils vont vivre et l'emploi qu'ils font de

leurs jours? Aussitôt après les obsèques de son amie — comme il se plaisait à l'appeler — M. de Sourbelles quitta Weimar : il se rendait auprès de cette sœur que la morte avait aimée. Je ne pensais pas le revoir jamais. Je l'ai revu pourtant, l'an dernier, dans une de ces stations d'été où l'on fait souvent les rencontres les plus inattendues, à Houlgate. Nous passâmes ensemble une soirée de pluie, à faire les cent pas sur le petit promenoir. La mer, que la marée basse avait emportée, nous envoyait de loin ses plaintes; l'orchestre du casino, des bouffées d'air de danse. Il me disait l'ennui de ses heures oisives, de ses actes sans but, le souvenir tapi dans son cœur qui le promenait des regrets aux remords, sans lui laisser aucune trêve. « Et je ne meurs pas ! me dit-il entre autres. On ne meurt pas, on ne se tue pas, on se traîne avec sa douleur, on s'accommode de son vautour... Et je ne suis pas le seul de mon espèce, allez ! Il y a beaucoup d'êtres comme moi, j'en suis sûr, qui vont, viennent, boivent et

III

ÉPILOGUE

— C'est très bien, vous racontez à merveille, dit Portal quand il comprit que Jacques D*** avait achevé. Seulement, votre histoire ne finit pas. J'imagine que votre M. de Sourbelles n'a pas passé le reste de sa vie à pleurer sa maîtresse. Qu'est-il devenu, ensuite ?

— Il y a des êtres, répondit Jacques, qui ne semblent vivre que pour un seul moment, comme il y a des plantes qui ne fleurissent qu'une fois. Après le suprême épisode qui a développé leur âme jusqu'aux limites de sa puissance, qu'importent le coin du monde où ils vont vivre et l'emploi qu'ils font de

leurs jours? Aussitôt après les obsèques de son amie — comme il se plaisait à l'appeler — M. de Sourbelles quitta Weimar : il se rendait auprès de cette sœur que la morte avait aimée. Je ne pensais pas le revoir jamais. Je l'ai revu pourtant, l'an dernier, dans une de ces stations d'été où l'on fait souvent les rencontres les plus inattendues, à Houlgate. Nous passâmes ensemble une soirée de pluie, à faire les cent pas sur le petit promenoir. La mer, que la marée basse avait emportée, nous envoyait de loin ses plaintes; l'orchestre du casino, des bouffées d'air de danse. Il me disait l'ennui de ses heures oisives, de ses actes sans but, le souvenir tapi dans son cœur qui le promenait des regrets aux remords, sans lui laisser aucune trêve. « Et je ne meurs pas! me dit-il entre autres. On ne meurt pas, on ne se tue pas, on se traîne avec sa douleur, on s'accommode de son vautour... Et je ne suis pas le seul de mon espèce, allez! Il y a beaucoup d'êtres comme moi, j'en suis sûr, qui vont, viennent, boivent et

mangent, qui dorment même, qui font ou disent n'importe quoi, et que dévorent d'invisibles plaies. J'en ai rencontré quelques-uns, de ci de là: ils ne m'ont point fait de confidences, je ne leur en ai pas fait non plus : nous avons causé politique ou raisonné beaux-arts, joué au billard ou au whist, — et, à travers l'insignifiance de nos propos, je sentais en eux des frères, oui, des frères par le silence et par la douleur. Cela fait toujours du bien de n'être pas seul. » — Il avait vieilli, sans rien d'excessif d'ailleurs, sa voix avait pris des sonorités étranges, comme une voix qui vient de loin. J'eus de l'émotion en le quittant : il n'était plus qu'une pauvre épave, qui s'en allait à la dérive.

— Bah ! dit Portal, la prochaine fois que vous le rencontrerez, il sera consolé. On se console toujours. Peut-être même l'était-il déjà, sur la plage d'Houlgate : j'ai dans l'idée que c'est votre imagination qui a fait les frais de son désespoir. Et puis, permettez-moi de vous le dire, je ne vois pas ce que prouve votre

histoire. Vous nous l'avez contée pour nous démontrer que les amants illégitimes ont tort de se quitter paisiblement, une fois leur petit commerce découvert, et de rentrer chacun chez soi. Mais je trouve plus que jamais, moi, qu'ils ont mille fois raison ! Voulez-vous donc qu'on ne puisse pas seulement avoir une aventure sans finir dans des catastrophes de tragédie, comme celle qui vous a tant ému ? Non, non, je ne suis pas de ceux qui trouvent que la mort est la bonne sœur de l'amour. L'amour est une chose exquise, et je ne sais trop comment on ferait pour s'en passer, tandis que l'autre... Brrr...

Et, se tournant vers moi, il me demanda :

— Qu'en dites-vous, monsieur ! N'est-ce pas votre avis ?

J'échangeai un regard avec Jacques, et répondis :

— Sans doute !...

Jacques, comprenant mon intention, ajouta :

— En effet, peut-être qu'après tout vous avez raison !

Et il se leva pour partir.

— N'en doutez pas! dit encore Portal. Nous en avons fini avec le romantisme. Ce que nous avons de mieux à faire, dans ce monde qui serait triste si nous n'y mettions pas beaucoup de gaîté, c'est de nous amuser le plus possible.

— Evidemment, conclut Jacques, qui trouvait, comme moi-même, oiseux jusqu'à la sottise de discuter de telles questions avec des êtres d'une espèce aussi différente.

Nous sortîmes ensemble, mon ami et moi. Dehors je voulus lui parler de Portal. Il détourna la conversation : comme j'en avais déjà plus d'une fois fait la remarque, Jacques, une fois blessé, aimait à se taire. Aussi n'insistai-je pas, et marchions-nous à côté l'un de l'autre, chacun suivant ses pensées, par une avenue qui nous rapprochait du centre. Nous ne tardâmes d'ailleurs pas à nous séparer: je rentrai chez moi, en réfléchissant au récit que je venais d'entendre, à la conversation qui l'avait provoqué, aux conclu-

sions qu'en avait tirées Portal. Et, une fois de plus, j'éprouvai une grande pitié pour les pauvres hommes. Ils ne sont pas mauvais, même à travers leurs pires fautes. Le seraient-ils, d'ailleurs, que l'immense faculté de souffrir qui est en eux les excuserait en les ennoblissant. Quelle rancune garder du tort qu'ils ont fait, soit à l'insensible abstraction du corps social, soit même à leurs frères ; oui, quelle rancune garder à des êtres qui sont leurs propres bourreaux? En apprenant à les connaître, on leur pardonne, et parfois on les plaint. Je cherchais à percer les sentiments du malheureux dont l'histoire me hantait : je mesurais l'espace entre l'élan qui l'emportait lorsqu'il s'emparait de l'aimée et sa chute dans le néant de l'amour éteint; j'admirais sa patience à subir sa destinée, en cachant de son mieux le vide qu'un hasard fatal creusait soudain en lui; je comprenais l'infini de son désespoir quand le désastre de la mort venait achever le désastre de l'amour. Et j'aurais voulu le rencontrer au coin d'une

rue, le reconnaître au premier regard, lui tendre la main en lui offrant le baume de ma pitié...

... Et puis, je l'oubliai. Je pensai confusément à d'autres histoires, plus ou moins semblables à la sienne, que j'avais entrevues, ou pressenties, ou entendu raconter, que je connaissais mal, dont j'avais jugé les héros avec sévérité, parfois avec malveillance, en même temps que me revenaient ces paroles d'un poète: « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes... » Belles paroles, au sens profond, aux répercussions infinies ! Car enfin, quelles richesses de sentiment, quels trésors de tendresse, de bonté, de courage, se perdent si souvent dans ce que nous appelons le mal ! Quelles nobles énergies dépensent parfois, pour se rejoindre, deux cœurs que séparent trop d'obstacles et qui se brisent en les brisant ! Que de liens, que nous condamnons, valent mieux que ceux tissés par nos lois ! Que de sacrifices faits à la faute sont aussi purs, plus purs peut-être que ceux

qu'on fait à la vertu!... Pourtant, nous jugeons, nous condamnons, nous méprisons, nous haïssons, sans savoir, sans comprendre, fiers de nos codes, sûrs de nos lois... Et comme je réfléchissais à ces choses, je me pris à rêver un instant d'un monde où, à défaut de Dieu, les hommes mêmes auraient pitié du cœur des hommes...

FIN

TABLE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Paris. — Imp. Henri Diéval, rue de Seine, 57.